

658.635

MEMMOIRES

LITTERAIRES

DE LA

GRANDE BRETAGNE,

Pour l'An 1767.



A LONDRES,

Chez T. BECKET & P. A. DE HONDT,
dans le Strand.

M DCC LXVIII.

AVIS au LECTEUR.

L'ANGLETERRE eût, pendant quelques années, un Journal qui a mérité les applaudissemens de l'Europe. Le Public ne cesse de regretter le Journal Britannique ; nous essayerons de le remplacer, sans espérer de l'égalier.

Ces Memoires seront divisés en trois parties. Nous donnerons, dans la première, des Extraits des Livres les plus interessans dans chaque genre. Mais, à cet egard, nos obligations sont

les mêmes que celles de tous les Journalistes ; le Public les connoit ; nous travaillerons à les remplir.

Après ce premier objet, nous nous occuperons de deux autres, qui n'ont été que trop négligés. Nous ferons connoître à l'étranger, l'état actuel du Theatre Anglois, en remontant aussi quelquefois, & en nous élevant jusqu'à ce génie inégal, mais sublime*, que l'Angleterre admirera toujours, & qui peut-être n'est pas encore bien connu des autres nations. Les Comédiens sont les Interprètes des Auteurs Dramatiques. Ils trouveront aussi leur place dans nos Mémoires, depuis cet homme unique, qui présente avec tant de vérité toutes les situations †, jusqu'à l'Ac-

* Shakespear.

† Garrick.

teur qui en rend une seule avec succès. Nous indiquerons ensuite les progrès des Beaux Arts, & nous les suivrons dans les Expositions publiques, qui montrent les talens formés, annoncent & encouragent ceux qui naissent.

Il est des traits qui peignent l'homme en general ; il y en a d'autres, qui jettent de la lumière sur l'homme d'une nation particulière. Nous rassemblerons ces differens traits ; nous étudierons les mœurs de l'Anglois, & son caractère ; en nous étendant quelquefois sur le petit nombre de ceux, qui se sont distingués par leurs singularités ou par leurs talens. Cet article fera celui des Mœurs & des Usages, & nous croyons y entrevoir de l'intérêt & de la variété.

Tel

Tel est le Plan general de nos Memoires sur la Litterature, les Arts, & les Mœurs de l'Anglois : Memoires que nous nous propofons de donner periodiquement au Public, si son jugement nous est favorable.

TABLE des MATIERES.

	Pages
I. <i>H</i> istoire de Henri II. &c. par Mylord Lyttleton,	1.
II. <i>Le Nouveau Guide de Bath, &c.</i>	30.
III. <i>Essai sur l'Histoire de la Société Civile, &c. par Mr. Ferguson,</i>	45.
IV. <i>Conclusion des Mémoires de Miss Sidney Bidulph,</i>	75.
<i>Théologie,</i>	91.
V. <i>Recueil des Témoignages Anciens, &c. par Mr. Lardner,</i>	95.
VI. <i>Le Confessional,</i>	108.
VII. <i>Transactions Philosophiques,</i>	131.
VIII. <i>Le Gouverneur, par Mr. D. L. F.</i>	147.
<i>Spe&ctacles, Beaux Arts, &c.</i>	156.
<i>M&eurs, &c.</i>	186.
<i>Harrison Montre marine,</i>	203.
<i>Nouvelles Litteraires,</i>	206.

E X T R A I T I.

History of the Life of King Henry the second, &c. Histoire de Henri second, Roi d'Angleterre, avec celle de son siecle, par Mylord Lyttleton. A Londres, chez Sandby & Doddsley, 1767. en trois Volumes in 4to. Vol. I. pp. 578. Vol. II. pp. 596. Vol. III. qui ne contient que les Notes, pp. 260.

IL est doux pour un historien de pouvoir commencer sa carrière par un trait glorieux à la nation dont il a entrepris de parcourir les annales. Il existe encore en Angleterre des grands qui savent se dérober à la frivolité de leur état & au tumulte des factions ; qui cultivent les lettres, & qui sentent qu'ils s'honorent en les cultivant.

Mylord Lyttleton, auteur de l'ouvrage dont nous allons rendre compte, est connu depuis longtems dans la republique des lettres. Quelques essais de Poësie assez ingénieux signalerent sa premiere jeunesse. Il n'a pas craint de reprendre le fil des idées d'un Montesquieu, & de donner aux Lettres Persanes un supplement qui fut très bien reçu, & qui n'est pas encore oublié. Rival de Lu-

cien & de Fontenelle, il a preté aux plus celebres des morts des entretiens qui respi- rent par tout l'homme de gout & le citoyen estimable. La Christianisme a trouvé dans ce Seigneur un defenseur zelé, qui ajouta aux preuves ordinaires de la religion, un argument qui fait honneur du moins aux lumieres & aux sentimens de son auteur.

On savoit neanmoins, que toutes ses productions n'étoient que les amusemens de son loisir ; que des longtems ses vues serieuses s'étoient tournées du coté de l'histoire de sa patrie, & qu'il nous preparoit depuis vint ans l'histoire détaillée de l'un des plus grands de nos anciens rois. Il y a longtems qu'on la demandoit avec impatience, mais son illustre auteur toujours mecontent de lui-meme renvoyoit l'instant de se livrer à un public qui n'est severe qu'envers ceux qu'il estime. Le public approuvoit à regret ce procedé d'un ecrivain qui le respectoit ; il deploroit tout de sa timidité severe, mais il craignoit que trop rempli de son sujet, l'historien de Henri II. n'oubliait que ce sujet doit avoir ses bornes. La curiosité des faits s'affoiblit en s'eloignant de notre tems, & n'inspire plus qu'un interet assez foible pour les details minutieux du douzieme siecle. Cet ouvrage paroît enfin, & trois volumes in quarto sur l'histoire d'un seul regne, inspirent quelque effroi aux lecteurs les plus déterminés : encore ces trois volumes ne feront

ront ils que la moitié de ce grand recueil. Henri II. a regné trente-cinq ans : il en reste encore dix neuf pour la plume infatigable de ce savant Pair.

Introduction historique.

Une Introduction historique de 153 pages prepare le lecteur à l'histoire de Henri II. par la connoissance de celle de Guillaume le Conquerant, & de ses trois fils. Cette homme celebre forma par ses victoires & par ses loix la nation qui habite aujourd'hui l'Angleterre. La conquete des Normans fut la derniere de tant de revolutions qu'elle a eprouvées. Edouard, surnommé le Confesseur, laissa perir la race Saxonne par un vain scrupule qu'on nomme sainteté dans les cloitres. Sa mort livra son pays aux malheurs qui suivent l'ambition. Harold, le plus puissant des Seigneurs Anglois, avoit pour lui ses vertus & le choix de la nation. A des droits aussi legitimes, Guillaume Duc de Normandie n'opposoit qu'une designation secrette & fort douteuse du dernier Roi. Mais ses pretensions etoient appuyées d'une armée de cinquante mille aventuriers aguerris, qui accouroient des extremités de l'Europe pour partager avec lui les depouilles d'une isle fertile & peu connue. La banniere consacrée du Pape, qu'on portoit devant lui, effrayoit le peuple, & assuroit au Normand l'attachement de tout le clergé. Guillaume ne brula

point ses vaisseaux pour enlever à ses soldats l'esperance de la retraite. Ce conte accredité par sa singularité se trouve detruit par le temoignage des auteurs contemporains, que Mylord Lyttelton a comparé avec soin, & qu'il a combiné avec art dans sa relation étendue de la bataille de Hastings. Guillaume usa de sa victoire en tyran, mais en tyran éclairé sur ses interets. Il gouverna pendant vingt ans les Normans par l'estime & les Anglois par la terreur, & l'histoire qui cite contre lui tant de crimes ne lui reproche qu'une foiblesse ; sa passion effrénée pour la chasse à laquelle il sacrifia une de ses plus belles provinces. M. de Voltaire ne s'est point rappelé (dit notre auteur) que Guillaume ne planta pas la foret de Hampshire, entreprise à la verité assez étrange pour un vieillard, mais qu'il detruisit toutes les habitations dont cette foret, qui existoit depuis plusieurs siècles, étoit parsemée.

Sur l'autorité d'un auteur contemporain & temoin oculaire, Mylord Lyttleton avoit compté l'armée du Duc Guillaume à cinquante mille chevaux & dix mille fantassins (*milités.*) Je respecte ce temoignage, & plus encore le jugement du savant auteur, mais l'un & l'autre doivent être soumis aux loix de la vraisemblance. Une cavalerie aussi nombreuse n'a jamais passé la mer. Elle composerait même avec le cortège des chevaliers une armée de près de deux cens mille

mille hommes. Je fai que le mot de *miles*, qui n'avoit designé qu'un soldat quelconque, commençoit vers le xime siecle à prendre le sens exclusif d'un cavalier : mais l'ancienne signification de ce mot n'étoit point perdue. On me permettra de croire que l'historien Normand l'a employée, & que l'armée entiere du Duc Guillaume n'alloit qu'à environ cinquante mille combattans.

Robert, le fils ainé de Guillaume, laissa échapper deux fois une couronne, à la quelle sa naissance l'appelloit ; mais cette naissance ne faisoit point une loi inviolable pour les Normands & les Anglois, & notre historien fait voir que ces peuples libres concilioient avec une sorte d'attachement à la famille de leurs rois, le droit de choisir parmi les individus qui la composoient. Robert avoit de grandes vertus, mais ses vertus furent inutiles à lui-même & pernicieuses à ses sujets. Il signala son courage dans la premiere Croisade pour les yeux de l'Europe réunie. Mylord L. ne croit cependant pas qu'on lui ait deféré la couronne de Jerusalem : Il est plus frappé du silence de Guillaume, Archeveque de Tyr, que du temoignage de Guillaume de Malmbury, l'un des plus estimés de nos anciens historiens. Ce Prince aimable & malheureux possédoit toute la valeur de son frere Guillaume le Roux, avec plus d'humanité ; & tout l'esprit de son frere Henri, avec plus de generosité & de franchise. L'un

& l'autre profiterent de ces dernières qualités pour le depouiller successivement de la Normandie & de l'Angleterre. Il mourut après une longue captivité dans les fers de ce Henri à qui il avoit sauvé la vie. Reuni en 1091. avec Guillaume le Roux ils affiegeoient le jeune Henri dans le Mont de St. Michel en Normandie; Henri manquoit d'eau. Robert lui en envoya. " Suis je si coupable (repondit il à Guillaume, qui blamoit sa facilité déplacée) " suis je si coupable de n'avoir pas laissé notre frère perir de soif? " Mylord Lyttleton discute un peu trop froidement cette reponse. J'aime mieux la sentir. C'est avec plus de succès qu'il justifie Henri du reproche que Matthieu Paris & quelques ecrivains posterieurs lui font; d'avoir privé son frere Robert de la vue. Il paroît par toutes les autorités contemporaines, que Henri se contenta d'enlever à son frere son heritage & sa liberté, & qu'il poussa meme ses attentions jusques à lui procurer une prison douce & agreable.

Une cruauté aussi inutile ne seroit pas meme dans le caractère de ce Henri I. qui merita par sa science le surnom de Beau Clerc, mais dont tous les sentimens estoient soumis à une politique profonde & artificieuse. Il avoit commencé comme Auguste; il finit de meme, & sous son regne long & heureux, les Normans & les Anglois, qui se confondoient dans un seul peuple, redemandoient

mandoient déjà les loix d'Edouard le Confesseur dont la memoire estoit toujours chere à la nation.

Henri fut grand Roi, mais pere infortuné. Son fils Guillaume, prince de la plus belle esperance, perit en passant de Normandie en Angleterre. Il ne lui restoit qu'une fille, nommée Matilde, & déjà veuve de l'Empereur Henri V. Son pere lui fit epouser Foulques, Comte d'Anjou. Les nations, qui avoient mis le Systeme Feodal à la place de l'Empire Romain, bornerent le droit de succession aux seuls males : mais cette usage, plus fait pour le genie militaire de ces peuples que pour le repos des etats, s'affoiblissoit déjà dans toute l'Europe. Henri eut le credit de faire assurer à sa fille Matilde la succession de l'Angleterre & de la Normandie. Henri II. sujet principal de cette histoire, naquit en 1133. du mariage de Foulques d'Anjou avec l'Imperatrice Matilde. Il n'avoit que deux ans lorsque son ayeul mourut.

Livre premier.

L'on vit apres la mort de ce Prince que les derniers volontés des Rois les plus puissans sont peu respectées quand ils ne sont plus. Etienne, Comte de Boulogne, & neveu de Henri I. ne se crut point lié par la declaration des etats à laquelle il avoit souscrit lui-meme. Il trouva bientôt un parti,

& ce parti fit oublier sans peine les droits d'une Princesse devenue étrangère à la nation. Etienne fut couronné, & le commencement de son règne tranquille au dedans devint glorieux par la victoire que les Milices du Nord remportèrent sur le Roi d'Ecosse. Matilde cependant conservoit toujours des partisans nombreux & fideles. Elle descendit en Angleterre, se mit à leur tête, & mérita le trône en le disputant à son cousin. La façon dont Mylord L. décrit cette guerre civile fait honneur à son cœur & à son esprit. Il s'exprime en homme & en Anglois attaché à ses Rois, mais plus attaché encore à la liberté, dont ils ne sont que les premiers ministres. Pour répandre quelque clarté sur ces tems malheureux, il faudroit entrer dans des détails que notre plan ne permet point. C'est d'ailleurs avec plaisir que je me dérobe à la peinture de tant d'horreurs. Etienne & Matilde avoient beaucoup de rapports dans le caractère & dans la conduite. Fermes dans le peril, grands dans les revers, leurs malheurs leur attiroient la pitié & l'admiration de la nation. Dans la prospérité ils la revoltoient également par leur orgueil & leur tyrannie. Une guerre toujours renaissante desolait toutes les provinces. Etienne avoit appelé en Angleterre une armée nombreuse de mercenaires étrangers, pendant que Matilde sembloit justifier leurs cruautés par les excès qu'elle permettoit aux

Barbares

Barbares amenés des montagnes de l'Ecosse, & du pays de Galles. Chaque Baron, & surtout chaque Eveque, se cantonnoit dans ses chateaux, se fortifioit, battoit de la monnoye, l'alteroit, & profitoit de la confusion generale pour depouiller egalement les amis d'Etienne & ceux de Matilde. L'Eveque de Winchester, frere d'Etienne, attisoit le feu de la discorde civile. Maitre du Clergé, il le fut bientôt du royaume qu'il donna à son frere, qu'il rendit à Matilde, qu'il transporta de nouveau à Etienne, & qu'il offrit enfin au jeune Henri. Dans tous ces changemens son ambition ne sembloit respirer que la plus grande gloire de Dieu, & le peuple fut aussi credule à la quatrieme revolution qu'à la premiere. “ C'est à nous (dit le fier Prelat) “ à qui le droit d'etablir ies Rois appartient. Nous choifissons Matilde, fille “ de notre feu Roi, pour regner sur l'Angleterre & sur la Normandie.”

Au milieu de tant d'horreurs je ne saurois me refuser au plaisir de conserver la memoire d'un grand homme & d'un bon citoyen. Le portrait de Robert, Comte de Gloucester, fils naturel de Henri I. & le plus ferme appui du parti de sa sœur, servira en meme tems à donner quelque idée de la maniere de notre savant historien. “ Ce Seigneur etoit sans “ contredit le plus sage de tous ses contemporains. Dans un tems où la nation paroissoit lasse & d'Etienne & de Matilde, “ il

“ il auroit pu peut-etre enlever la couronne
 “ à tous les deux, s’il n’avoit pas cru qu’il
 “ étoit moins glorieux d’être Roi, que de
 “ conserver sans tache son honneur & sa
 “ fidelité. Dans toute sa conduite, il pa-
 “ roit n’avoir consulté que les principes les
 “ plus purs de la justice & du devoir. Il
 “ étoit sans orgueil, sans passion, sans am-
 “ bition, & sans interet particulier. A ce
 “ caractere admirable il joignoit toute l’a-
 “ dressé & toute l’etendue des talens qui sont
 “ necessaires, surtout pour un Chef de Parti ;
 “ qui doit reunir un grand nombre de per-
 “ sonnes independantes, & dont l’obeissance
 “ n’est que volontaire ; qui doit concilier
 “ leurs interets & leurs passions opposées,
 “ souffrir leurs travers, menager leur orgu-
 “ eil, ramener leurs esprits irrités, & etablir
 “ enfin sur eux un Empire despotique en pa-
 “ roissant n’employer que la raison & l’elo-
 “ quence.” Ces idées sont très bien vues,
 & l’on y reconnoit un homme d’etat qui
 a senti la difficulté de gouverner les fac-
 tions, & le malheur d’en être entraîné.

La mort de ce grand homme ruina les es-
 perances de Matilde, & l’obligea de se re-
 tirer en Normandie avec le jeune Henri.
 Elle ne s’occupa plus que de son education,
 & borna toute son ambition à la grandeur de
 son fils. Ce jeune prince n’avoit que seize
 ans, lorsqu’il rentra en Angleterre, ranima
 le courage d’un parti, que l’imprudenc
 d’Etienne

d'Étienne avoit augmenté, se fortifia par l'alliance du Roi d'Écosse, & prepara de nouveaux malheurs à sa patrie. Le Cardinal de Retz, qui connoissoit assez bien les hommes, eut plus d'une fois occasion de remarquer, que les gens de bien, qui sont foibles au commencement, acquierent vers la fin des troubles du credit & de la force, lorsqu'une triste experience a ramené les peuples vers la raison & la justice. Le Comte d'Arundel profita d'un de ces instans pour représenter aux Seigneurs des deux partis, qu'il étoit de leur intérêt commun de se réunir contre les mercenaires étrangers, & de contraindre les deux Princes à conclure une paix qui laissât à Étienne la dignité royale pendant sa vie, & qui assurât à Henri la succession du tronc. Les Seigneurs cederent à l'éloquence du Comte d'Arundel, & les deux Rois ne purent résister à la ligue de leurs partisans. La mort d'Eustache, fils aîné d'Étienne, facilita le traité ; la mort d'Étienne lui-même confirma le repos public ; & Henri, à l'âge de vingt-un ans, se vit à la tête d'un royaume puissant mais épuisé. Mylord L. enhardi par l'exemple de tous les anciens & de quelques uns des modernes, compose pour le Comte d'Arundel une harangue de trois pages que ce Comte auroit du prononcer. Notre savant auteur, qui connoit à fond le xième siècle, avoit sans doute ses raisons pour pre-
 ter

ter à l'orateur la vertu de Caton, plutôt que l'éloquence de Cicéron.

Les premières années du règne de Henri furent employées à des travaux utiles plutôt que brillants. Il s'occupait avec succès à ramener la paix & l'ordre, à renvoyer tous les mercenaires étrangers, à réunir au domaine toutes les terres que la profusion d'Étienne en avait détachées, & à abolir jusqu'à la mémoire des guerres civiles, en accordant également des grâces & sa confiance aux deux partis. Le Roi d'Écosse lui rendit trois provinces qu'il avait usurpées sur l'Angleterre, & se reconnut vassal de Henri pour une partie de son royaume. Le peuple encore libre & sauvage du pays de Galles lui donna beaucoup plus de peine : Une expédition qu'il fit dans leurs montagnes réussit assez mal, & enfin ils furent humiliés plutôt que soumis.

Henri se distingue de tous les Rois d'Angleterre par la puissance dont il jouissoit sur le Continent. Elle comprenoit toute la partie occidentale de la France dont elle relevoit, & le suzerain devoit trembler en recevant l'hommage d'un vassal aussi redoutable. La Normandie avoit appartenu à la mère de Henri ; l'Anjou, le Maine, & la Touraine étoit du patrimoine de ses pères ; il avoit épousé l'héritière de Poitou & de la Guyenne ; & le mariage de Geoffroy, l'un de ses fils, fit entrer la Bretagne
dans

dans sa maison. Tant d'états séparés exigeoient un politique habile & attentif. Il s'agissoit à la fois de contenir dans son devoir une Noblesse indomptable, & de ménager Louis le jeune Roi de France. La situation de Henri donna lieu à une foule de petites negociations & de petites guerres. Peu intéressantes en elle-mêmes, elles n'ont pas acquis des graces entre les mains de Mylord L. qui les traite avec plus d'abondance que de clarté, plus d'exactitude que d'agremens.

C'est au milieu de toutes ces petites transactions, que notre savant auteur place un tableau très détaillé du siècle de Henri II. Je dois en rendre conte, mais je me propose auparavant de parcourir les demelés du Roi avec Thomas Becket, Archeveque de Cantorberi. C'est l'affaire la plus importante du regne de Henri, & qui suffiroit seule pour peindre les mœurs & l'esprit de son siècle.

Henri lui-même possédoit les vertus qui forment le grand Roi, & les qualités qui font l'homme aimable. Il étoit juste & humain, il vouloit qu'on lui obeit, il souhaitoit qu'on l'aimât. La chasse & les lettres partageoient ses momens de loisir, & son ame active & infatigable ne fut jamais corrompue par le luxe. Elle n'étoit cependant point insensible à l'amour : Parmi plusieurs maitresses moins connues, l'histoire & la
tradition

tradition ont conservé la memoire de la Belle Rosamonde. “ Mais dans tous ses attaches-
 “ mens il n’y avoit que la foiblesse insepa-
 “ rable de la passion meme, lorsqu’elle de-
 “ vient irreguliere & illegitime. Il ne sa-
 “ crifia jamais à ses maitresses une heure
 “ destinée aux affaires ; & ne leur permit
 “ point de se meler du gouvernement de
 “ l’Etat. Il ne prodiguoit point les hon-
 “ neurs & à leurs parens & à leurs protegés.
 “ Le credit d’un indigne favori ne fut ja-
 “ mais l’ouvrage de leurs intrigues. Elles
 “ ne procururent jamais la disgrace d’un
 “ homme de merite. Henri se livra trop
 “ souvent à l’amour ; mais l’amant n’oublia
 “ jamais qu’il etoit Roi.” Les plaisirs du
 Monarque s’accordoient très bien avec les
 superstitions les plus pueriles, mais que My-
 lord L. traite avec un peu trop de complai-
 sance. Cette devotion ne l’empecha pas de
 former des projets contre la trop grande au-
 torité des pretres, qui s’etoit fortifiée pen-
 dant les guerres civiles de l’Angleterre. Le
 Clergé avoit ses tribunaux séparés. Il ju-
 geoit les laïques ; mais il ne vouloit point
 etre jugés par eux. Il etonnoit les peuples
 par ses miracles, les conduisoit par sa science,
 les effrayoit par les excommunications, &
 les attiroit par les indulgences. Sans patrie
 & sans familles il formoit un corps redou-
 table, uni partout, & partout soumis au
 meme chef. La racine etoit dans Rome, &
 les

les branches s'étendoient déjà sur tous les trones de l'Europe.

Thomas Becket parut très propre à servir le Roi, dans le dessein qu'il avoit conçu d'abbatre cette puissance. Il étoit déjà Chancelier du royaume, Archidiacre de Cantorberi, & favori de Henri, qui jouoit avec lui en public d'une façon qui nous paroîtroit assez peu convenable à la dignité royale. Becket justifia la confiance de son maître par les services importans qu'il lui rendit, & dans quels il montra très souvent peu de respect pour la cour de Rome & pour ses prétentions ambitieuses. Dans les vices de ce Ministre, & même dans ses vertus, tout étoit fastueux & mondain. Il se distinguoit par sa valeur, par sa fierté, & par sa magnificence. Dans son ambassade de Paris il étoit suivi de plus de mille personnes, vetues, nourries, & entretenues à ses depens. Ses depens magnifiques lui concilierent tous les courtisans de Louis. Avant son départ il distribua toute sa vaisselle d'or & d'argent, & jusqu'à sa garderobe qui étoit aussi riche que nombreuse. Un auteur contemporain décrit avec étonnement la profusion de ses repas. L'on servit une fois à sa table un plat d'anguilles qui lui coutoit cinq livres sterling. Cette somme, equivalente & par le poids & par la rareté des espèces à soixante-quinze livres sterling de notre monnoye actuelle, paroît à Mylord L. une exaggeration

aggregation

aggragation un peu trop forte. Dans la guerre de Tholouse, Becket accompagna le Roi à la tete de 1200 chevaliers & de 4000 fantassins qu'il foudoya lui-meme pendant quarante jours : & l'archidiacre de Cantorberi signala dans cette guerre une bravoure assez déplacée, en renversant de son cheval un des plus renommés chevaliers Francois. C'etoient d'etranges titres pour parvenir au siege archiepiscopale ; mais Henri, le croyant un instrument très propre à ses desseins, força le chapitre de Cantorberi de l'elire. Ce chapitre refusa longtems ; & l'on reprocha souvent à Becket dans la suite, qu'il etoit entré dans le berçail plutot comme le loup que comme le bon pasteur. Henri avoit mal connu le caractère de son favori. Cet esprit ambitieux aima mieux etre le rival que le ministre de son maitre. Si la grace l'eclaira dans ce moment, il faut convenir qu'elle avoit attendu le tems où elle s'accordoit parfaitement avec ses interets temporels. Il commença sa nouvelle carriere en renvoyant au Roi les sceaux du Chancelier. Il ne pouvoit suffire (disoit il dans sa profonde humilité) au nouveau fardeau qu'on lui avoit imposé. La lecture des saints livres, la priere, & la predication, partageoient tous ses momens. Il ne fut prodigue que dans ses aumones. Sous sa robe episcopale il portoit un froc de moine, & malgré tous ses soins l'on appercevoit quelquefois

quelquefois un cilice sous le froc. Il étoit humble envers les Pauvres, respectueux envers tous les Pretres, severe contre tous les Heretiques. Il recevoit quelquefois dans son palais les Seigneurs & les Courtisans, dont il blamoit les vices avec beaucoup de liberté, mais ils ne mangeoient jamais à sa table. Elle n'étoit composée que des seuls Pretres, " dans les personnes de qui il sembloit adorer la divine presence des Anges." Ces Anges lui rendoient bien tout le respect qu'il leur montrait. Ils annonçoient partout les vertus du nouveau Prelat, & son attachement à tous les droits de l'Eglise, qui étoit à leurs yeux la premiere des vertus. On ne citoit plus ses desordres passés que pour se recrier sur la puissance victorieuse de la grace efficace.

De tous les droits des Ecclesiastiques, l'exemption de toute juridiction seculiere pour leurs biens & pour leurs personnes étoit l'un des plus importants. Il leur assuroit l'indépendance & l'impunité, & par les conséquences adroites qu'on savoit lui donner, il mettoit tous les Laiques aux pieds des Pretres. Ces Laiques raisonnoient peu : Ils sentoient néanmoins qu'un Pretre, qui auroit, par exemple, assassiné le pere pour s'assurer la jouissance de la fille, meritoit une punition un peu plus severe que la degradation. Henri profita assez habilement de l'indignation publique pour proposer à un

B

Parlement

Parlement qu'il assembla à Clarendon seize Constitutions, qui missent l'autorité royale à l'abri des usurpations du Clergé. Tous les Seigneurs les ratifierent avec joye. Becket, à la tête des Evêques, résista longtems avec fermeté, menaça l'assemblée des jugemens celestes, & voulut du moins excepter l'honneur de Dieu & les droits de la sainte Eglise. Les Barons estoient peu faits pour ces discussions : Ils insinuerent cependant aux Evêques, qu'ils alloient les massacrer sur le champ, s'ils ne se rendoient à la volonté du Roi. Les Eveques s'y rendirent. Becket lui-même ceda enfin à la crainte, aux prieres de ses collegues, & aux conseils de l'Aumônier du Pape. " Puisque c'est le bon plaisir
 " de mon maitre que je fasse un faux ser-
 " ment, je le ferai ; sauf à m'en repentir dans
 " la fuite comme je le pourrai." Les Evêques eux-mêmes furent un peu scandalisés de ce propos.

Becket viola bientôt les engagements qu'il avoit pris. Ce fut de cette façon qu'il s'en repentit. Henri craignoit cependant de blesser l'Eglise dans la personne de son Archevêque ; il aima mieux attaquer le Ministre ; il le fit poursuivre en justice au sujet de quelques reliquats dont il n'avoit jamais rendu compte. Il faut convenir qu'à cet acte de justice il mêla quelques traits de despotisme, & qu'il ne réfléchit pas assez qu'il lui estoit plus aisé d'irriter Becket, que de le
 ruiner.

ruiner. Cet Archevêque, qui croyoit que tout ce qui le regardoit devoit participer à la sainteté inviolable de son caractère, refusa avec fierté le compte qu'on lui demandoit. Il ne voulut voir dans cette procédure civile qu'une persécution pour la Foi, se prépara comme St. Etienne au martyre, & dénonça contre ses ennemis toutes les pieuses malédictions du Roi Prophete. Armé d'une hostie consacrée & de sa croix qu'il portoit devant lui, en la nommant une arme formidable qui tuoit l'ame aussi bien que le corps, ils'advance vers les Pairs assemblés, & leur dénonça qu'il retiroit sa cause des mains des hommes injustes, pour la soumettre à son pere Alexandre III. Après beaucoup d'altercations on lui permit de se retirer à son logis. La plupart de ses serviteurs l'avoient abandonné ; il s'en consola par l'exemple de son Sauveur ; & envoya inviter à sa table tous les pauvres de la ville, soupa avec eux, les servit, & leur lava humblement les pieds : Avec une pareille armée, disoit il, il n'avoit rien à craindre. Au milieu de toute sa sainteté, le naturel cependant perça plus d'une fois. Il répondit aux injures grossieres des Barons par des injures plus grossieres encore, donna à un frere naturel du Roi les noms de Batard & de Mignon, & regretta que ses ordres sacrés lui interdisent la preuve du combat. Il se déroba la nuit suivante, sortit très secrettement du royaume déguisé en

Moine, & craignant partout des assassins imaginaires pour avoir la gloire de les mépriser. Il se rendit enfin à Sens auprès du Pape, qui reçut avec transport le Défenseur de Dieu & de l'Eglise.

Malgré la soumission du Roi qui daigna plaider devant le Pontife, les anathèmes auroient suivi de près la retraite de Becket, si Alexandre n'avoit pas craint de pousser l'Angleterre dans le parti de l'Empereur Frederic Barberousse. Henri osa même se servir de cette menace, qu'il n'exécuta jamais. Il envoya traiter avec l'Empereur, lui fit des propositions, les défavoua, & montra dans toute sa conduite une foiblesse incertaine assez peu conforme à son caractère. Mylord L. remarque avec autant de pénétration que de vérité, que les Barons du royaume auroient suivi sans difficulté l'exemple de Henri ; & que la préférence d'Alexandre ou de Pascal n'étoit pour eux qu'une affaire de politique. On a de la peine à concevoir cette combinaison d'idées, qui semble réunir l'indifférence & le dévouement envers la même autorité. Becket se plaignoit souvent d'une politique, dont il craignoit d'être la victime. Malgré son profond respect pour la Cour de Rome, il insinuoit souvent que cette prostituée étoit vendue au tyran Anglois, qu'il comparoit sans cesse à Pharaon & à Herode. Six ans s'écoulerent dans ces négociations, que la fierté, l'intérêt, & la mau-

mauvaise foi, rendirent toujours infructueuses. Henri vit enfin que le Pape Alexandre, victorieux en Italie, se préparoit à mettre l'Angleterre en interdit, pendant que le foible Louis trahissoit par superstition la cause de tous les Rois. Il fit la paix avec l'Archevêque qui daigna à peine le traiter en égal ; & qui ne repondit que par des conseils & des reproches à toutes les caresses que la nécessité arracha au Roi. Il se vanta même avec une joye insultante, qu'en exigeant de Henri le baiser de paix il lui avoit fait commettre un parjure. C'est dans l'ouvrage même de Mylord L. qu'il faut chercher les details que j'ai indiqués. Ses principes sont d'un bon Citoyen ; & sa narration decouvre un Historien habile. On voit qu'il a donné une attention particuliere à tout ce grand morceau qui la meritoit si bien.

Becket rentra dans Cantorberi au milieu des acclamations du peuple, qui vint à sa rencontre en criant, Loué soit celui qui vient au nom du Seigneur. Il paroît par sa correspondance que l'Archevêque, instruit du nombre & de la rage de ses ennemis, s'attendoit au martyre & le desiroit. Le fanatisme que cet habile Politique avoit si long-tems inspiré aux autres l'avoit enfin saisi, & le Fourbe n'étoit plus qu'un Enthousiaste. Un Philosophe, qui auroit vu de près les progrès de ce fanatisme dans l'ame du Prelat,

eut pu enrichir d'un morceau très curieux l'histoire de l'esprit humain. Je ne m'ap-
 pesantirai point sur les details de la mort de
 Becket. On fait assez que Henri, irrité des
 nouveaux excès de l'Archevêque, laissa
 échapper le desir d'une vengeance qui ne fut
 servie que trop fidelement. Becket fut tué
 au pied de l'autel de sa cathedrale, & les
 derniers momens de sa vie furent ceux d'un
 Saint & d'un grand homme. “ Il montra
 “ (dit Mylord L.) le courage d'un En-
 “ thousiaste, mais un courage qui formeroit
 “ l'heroïsme, s'il s'exerçoit pour le bien
 “ des hommes. S'il avoit soutenu la justice
 “ & les loix de sa patrie avec autant de zele
 “ & d'intrepidité qu'il les a attaquées ; il
 “ meriteroit une place parmi les grands
 “ hommes, dont les vertus font oublier
 “ quelques legers defauts. Malheureuse-
 “ ment ses bonnes qualités furent si mal em-
 “ ployées, qu'elles devinrent aussi pernici-
 “ euses au bien public que les plus grands
 “ de ses vices.”

Mylord L. s'étoit engagé à faire connoi-
 tre le siecle de Henri II. aussi bien que le
 Monarque lui-même. Il a rempli cette pro-
 messe avec une abondance qui ne laisse rien
 à desirer. Il s'interrompt vers le milieu de
 son histoire, pour nous tracer un tableau de
 l'Angleterre, de son gouvernement, de ses
 loix, de ses mœurs, & de sa litterature. No-
 tre plan, qui condamne deja la longueur de
 cet

cet extrait, me permet à peine de choisir quelques circonstances intéressantes dans ce grand recueil. Je commencerai par le portrait que Guillaume de Malmshury nous a laissé des Anglois & des Normans ; on y reconnoitra peut-etre les traits encore peu formés de la nation qui est sortie de leur mélange. Le caractère des Anglois, ou plutôt des Saxons, n'avoit rien de fort aimable. Les sciences leur estoient peu connues ; un Pretre capable de lire l'office de l'Eglise etait un prodige. Les laiques assez superstitieux d'ailleurs respectoient les bienfaisances de la religion. La plupart des Seigneurs avoient des concubines, mais par une inhumanité qui outrage également la nature & l'amour, ils vendoient souvent aux marchands etrangers ces mères avec les petits qu'elles avoient portés. Ils passoit les jours & les nuits à boire, & leurs fortunes se dissipoit très souvent dans les excès d'une crapule grossiere. Leurs maisons estoient petites, & sans ornemens ; leurs habits courts & sans graces. Les Normans avoient les vertus, & les défauts d'un peuple vain & genereux. Ils avoient le gout de la parure & de la magnificence. Ils introduisirent en Angleterre une architecture plus elegante, & une religion plus pompeuse. Le sentiment plutôt que le devoir les attachoit à leurs Seigneurs aussi longtems qu'ils menageoient une fierté très facile à s'irriter. Ils aimoient la guerre &

les procès, & on leur reprochoit un esprit jaloux, rusé, & ambitieux. Les Normans cherissoient les étrangers, se meloient sans difficulté aux nations qu'ils avoient subjuguées. Ils se piquoient de protéger leurs vassaux, & de les défendre contre toute oppression hormis la leur. Lorsque les Anglois & les Normans se confondirent, on remarqua que les vaincus prirent les mœurs des vainqueurs, mais qu'ils leur communiquèrent cette ivrognerie qui a fait pendant assez longtems le caractère distinctif de la nation.

Notre savant Auteur se demande si l'Angleterre a gagné par la conquête des Normans. Il voit d'un côté la paix intérieure, & de l'autre les arts, la gloire militaire, & la puissance. Il tient la balance d'une main ferme & égale. “ Sans parler (dit il) de
 “ l'argent & des hommes qu'on prodigua
 “ dans les expéditions étrangères, elles de-
 “ tournerent l'attention de nos Rois, de l'a-
 “ griculture, des manufactures, & du com-
 “ merce. D'un autre côté, il est constant
 “ que ces guerres qui exercent le courage
 “ d'une nation, augmentent ses forces, & la
 “ garantissent de la mollesse & de la decadence
 “ à laquelle un long repos ne conduit que
 “ trop souvent. C'est surtout chez un peu-
 “ ple marchand, que l'esprit du commerce
 “ prevaudra trop aisement sur l'esprit mili-
 “ taire. Reunir ces deux esprits, les con-
 “ cilier,

“ cilier, & donner à chacun d’eux ses bornes
 “ convenables, c’est un chef d’œuvre de la
 “ politique, que fort peu de gouvernemens,
 “ anciens ou modernes, ont su executer.”

Guillaume le Conquerant établit en Angleterre les loix féodales de sa patrie. Cette constitution, très propre à conserver une nouvelle conquête, bornoit l’autorité du Monarque en laissant entre les mains de la Noblesse des armes dont elle se servoit très souvent contre lui. Soixante mille fiefs de Hautbert composoient la milice du royaume. De ce nombre plus du tiers étoient entre les mains du Clergé, dont les terres furent soumises par le Vainqueur au devoir onéreux du service militaire. Il étoit cependant permis aux uns & aux autres de se racheter de ce service, & un usage qui s’accordoit si bien avec l’ambition du Seigneur & avec sa tranquillité s’établit surtout sous le regne de Henri II. lui-même. Mylord L. développe d’une manière juste & précise toute la machine du Systeme Féodal : Un Prince héréditaire qui en étoit le chef plutôt que le maître, les Comtes, les Barons, &c. qui formoient une barrière souvent inutile entre le despotisme & l’anarchie : & les Chevaliers dont l’esprit animoit ce grand corps. On y verra la question importante de l’origine de la Chambre des Communes, mais traitée avec plus d’érudition peut-être que de lumière. Mylord L. croit que la démocratie des Saxons
 résista

résista à l'orage de l'invasion des Normands, & se développa enfin sous le règne d'Édouard I.

Les anciens Rois n'avoient pas entièrement négligé les arts & le commerce. On croit que la manufacture de laine, qui se trouvoit presque anéantie sous le règne d'Édouard III. avoit fleuri avec une sorte d'éclat sous celui d'Henri. Londres, déjà la capitale du royaume, étoit assez considérable ; mais au milieu des exagérations pompeuses des contemporains, on découvre que la plupart des maisons étoient de bois, & que cette capitale contenoit à peine quarante mille habitans. Elle contenoit cependant cent trente-neuf églises.

Les Normans ranimèrent les lettres, & l'Angleterre participa à ce changement général, qui se fit sentir en Europe vers le commencement du *xiii^e* siècle. On comptoit 3000 étudiants dans l'Université d'Oxford du tems de Henri I. Quatre Moines étrangers se fixèrent à Cambridge, y louèrent une grange pour leur auditoire, & instruisoient avec succès une foule de disciples que leur réputation rassembla autour d'eux. Ils expliquèrent la Grammaire de Priscien, la Logique d'Aristote, avec les Commentaires de Porphyre & d'Averroes (1), la Rhétorique

(1) On ne comprend pas trop bien comment on expliqua vers le commencement du *xii* siècle les écrits d'Averroes, qui ne furent composés que vers
la

de Ciceron, & les Institutions de Quintilien. Le Droit Canon & la Philosophie Scholaſtique arreterent bientôt des progrès auffi heureux : mais il s'eleva ſous le regne de Henri II. quelques ecrivains diſtingués, qui etudioient à la verité les anciens plus qu'ils ne les imiterent ; un Pierre de Blois, Secretaire & confident de Henri ; un Jean de Salifbury, ami trop fidele de Becket, mais dont les ecrits respirent un eſprit de liberté & de philoſophie qui ne feroit point indigne de notre ſiecle ; un Guillaume de Malmſbury, Historien eſtimable, & quelques Poetes, dont les productions annoncent plus de travail que de genie, & plus de genie que de gout.

Je pourrois ennuyer le lecteur, en lui recitant leurs Chants ſerieux : j'aime mieux lui faire entendre la Muſe rejouiſſante d'un Archidiaque d'Oxford.

Mihi eſt propositum in taberna mori ;
 Vinum ſit appositum morientis ori ;
 Ut dicant, cum venerint, Angelorum chori,
 Deus ſit propitius huic potatori.

la fin. Averroes naquit l'an 1131, il ecrivit ſur la Phyſique d'Ariſtote en 1189, ſur la Metaphyſique en 1192. C'eſt en 1198, ou peut-etre en 1216, qu'il faut placer ſa mort. V. *Bayle*, à l'Article *AVERROES*, & *La Bibliotheque Orientale d'Herbelot*, T. i. 719. Je crois que Camden & Mylord L. ſe ſont laiſſés trompés par une piece ſuppoſée, ou du moins fort corrompue.

Poculis

Poculis accenditur animi lucerna,
 Cor imbutum nectare volat ad superna.
 Mihi sapit dulcius vinum in tabernâ,
 Quam quod aquâ miscuit Præfulis pîncerna :
 Suum cuique proprium dat natura munus ;
 Ego nunquam potui scribere jejunos ;
 Me jejunos posset vincere puer unus ;
 Sitim & jejunium odi, tanquam funus.
 Tales versus facio, quale vinum bibo ;
 Non possum scribere nisi sumpto cibo.
 Nihil valet penitus, quod jejunos scribo.
 Nasonem post calices carmine præibo.
 Mihi nunquam spiritus prophetiæ datur
 Nisi cum fuerit venter bene fatur,
 Cum in arce cerebri Bacchus dominatur,
 In me Phœbus irruit, ac miranda fatur.

On voit par quelques échantillons d'Anglois que Mylord L. nous a conservés, que cette langue se formoit à peine des debris du Saxon & du mélange des dialectes étrangères. Elle n'étoit encore qu'un jargon populaire. La Noblesse se servoit toujours du François, & le Latin étoit la langue des gens de lettres, presque tous ecclésiastiques ; mais tous les ecclésiastiques n'étoient pas gens de lettres. La plupart d'entre eux se contentoient de jouir d'une vie douce & commode, fruit de la crédulité du peuple. Les Moines de Winchester se jetterent aux pieds du Roi, pour se plaindre de la dureté de leur Abbé. " Ce Tyran nous a re-
 " tranché

“tranché (s'écrierent ils en fondant en larmes) “trois plats de chaque repas.” ---- “Combien vous en reste t'il ?” ---- “He-
 “las ! il ne nous en reste que dix.”--- “Je
 “me contente bien de trois en tout,” leur
 dit Henri. Mylord Lyttleton ajoute qu'il a
 raporté ce trait plutot pour faire connoitre
 la temperance du Roi, que les excès des
 Moines. Il me semble qu'on y lit assez clai-
 rement l'un & l'autre.

Les autres nations de l'Europe avoient
 devancé les Anglois dans la carriere de l'Hi-
 stoire. L'Angleterre possedait des Poètes &
 des Philosophes, mais on lui reprochait de
 n'avoir que de froids Annalistes, ou des Decla-
 mateurs passionés. Deux grands hommes ont
 fait taire ce reproche. Un Robertson a paré
 les annales de sa patrie de toutes les graces
 de l'éloquence la plus male. Un Hume, né
 pour eclairer & pour juger les hommes, a
 porté dans l'histoire la lumiere d'une philo-
 sophie profonde & elegante. Nous ne pro-
 diguerons jamais à la grandeur la recompense
 des talens : Mylord L. ne doit point pre-
 tendre à la gloire de ces hommes de genie,
 mais il lui reste les qualités d'un bon ci-
 toyen, d'un savant très eclairé, d'un ecrivain
 exact & impartial, & c'est avec plaisir, que
 nous les lui accordons.

EXTRAIT

E X T R A I T II.

*The New Bath Guide, &c. Le Nouveau Guide de Bath, ou Mémoires de la Famille de B***, dans une Suite de Lettres Poétiques. Nullus in Orbe Locus Baiis præluçet amœnis. Hor. 4me Edition. A Londres, chez J. Dodſley. 1767. in 12. p. 181.*

NE craignés point ici la marche peſante d'un Guide froid & mauffade ; ou des Diſſertations de Medecine, & des anecdotes ſcandaleuſes, ſous le titre d'Amuſemens, titre bien trompeur ſans doute. Du fonds de leur province je vois arriver à Bath un jeune Squire, les delices de ſa chère Maman, & l'eſperance de ſon illuſtre famille, Miſs Prudence ſa ſœur, Miſs Jenny ſa jentille couſine, & Tabby, leur femme de chambre.

P. 11. “ Reçois, chère amie, écrit Miſs Jenny,
 “ ces rimes vives & légères tandis que ton
 “ printems s'écoule ſans gloire dans une cru-
 “ eile retraite employée à d'obſcurs travaux
 “ domeſtiques. Les durs decrets de tes pa-
 “ rents te deffendent de partager avec moi
 “ les plaisirs de Bath. Parents inſenſez !
 “ avec-

“ aveugles au mérite ! pourquoi confiner
“ ainsi une nymphe vive & aimable, la con-
“ damner à flétrir avec tous ses talents, &
“ à sécher sous une ombre qui les cache.
“ Oui ! je suis indignée, ma chère, de voir
“ tant d'exemples de pères durs & cruels,
“ qui négligent tous les devoirs paternels.---
“ Tous les bons auteurs, sans doute, de-P. 12.
“ vroient froncer en vers & en prose contre
“ de tels parents, & inspirer aux nymphes
“ du courage pour résister à la persécution.
“ C'est à cet égard, qu'une utile satire re-
“ lève bien le mérite de nos meilleurs ro-
“ mans ; & je pourrais nommer quantité de
“ pièces de théâtre modernes, pleines d'in-
“ vention & de jugement, écrites dans cette
“ intention salutaire. Graces à mon heu-
“ reuse étoile, le digne couple, chargé de
“ mon éducation, n'a jamais réprimé ma
“ vivacité. C'est Lady B. ma tante qui a
“ proposé notre charmante expédition. Elle
“ est inquiète de la santé de son fils unique
“ & favori, Sim, & de sa fille Prudence.
“ Je suis au désespoir, ma chère, lorsque P. 14.
“ ce nigaud de Sim m'appelle en public Cou-
“ sine Jenny, & cependant pour rendre ju-
“ stice à l'animal, il ne manque pas d'une
“ sorte d'esprit, & il a une veine comique de
“ science pédantesque ; sa conversation est le
“ mélange du monde le plus grotesque d'une
“ certaine finesse & de simplicité, au travers
“ duquel s'élançent de tems en tems des fail-
“ lies

- P. 15. “ lies vives, mais déplacées. Ses traits de
 “ vivacité sont comme les fleches des Parthes,
 “ plus il est pressé, mieux il frappe. Vous
 “ croiriez qu’il veut flatter, & son éloge est
 “ une satire. Avec cela il n’y a pas une
 “ créature sur la terre qui connoisse aussi peu
 “ le monde, il n’y voit goutte, & va cepen-
 “ dant toujours faisant des observations, qui
 “ n’ont ni tete ni queue, & vous fairoient
 “ pamer de rire. Vous me remercierez sure-
 “ ment de lui avoir inspiré une violente dé-
 “ mangeaison d’écrire ---- Malgré sa fran-
 “ chise campagnarde & grossière, ses obser-
 P. 16. “ tions vous amuseront. La bonne créa-
 “ ture est tendre, honnête, généreuse, & si
 “ on la laisse en repos, ne songe point à of-
 “ fenser personne.”

La seconde Lettre est du jeune Squire à sa chère Maman ; son caractère naturel, quoique singulier, peut-être, est très bien soutenu dans le cours de cette correspondance. Le pauvre Sim, ne put point souper le soir de son arrivée, & tourmenté de vents toute la nuit, il envoya le matin chercher au plus vite un Medecin. Le Docteur, homme *très obligant*, se rendit d’abord auprès du

P. 20. malade. “ Il avoit, en vérité, l’air bien
 “ grave & pensif, & je me dis à moi même,
 “ Hélas, je n’en reviendrai pas, mais je crus
 “ que j’allois m’évanouir, chère Maman,
 “ quand il s’aprocha, tâta mon pouls d’une
 “ main, & regarda sa montre qu’il tenoit de
 “ l’autre ;

“ l'autre ; non, je n'eus jamais telle frayeur
“ de ma vie ; tout est fini, pensai-je, je suis
“ condamné ; il compte les minutes qui me
“ restent à vivre ; puis il examina mes -----
“ & sa face s'allongea à un point : sûrement
“ il vit que j'avois quelque chose de dérangé
“ en dedans.”

Dans un autre Lettre, le jeune Squire
marque à sa chère Maman, que sa santé al-
lant de pire en pire, sa garde lui a con-
seillé d'envoyer chercher plusieurs Docteurs ;
ils se rendent avec empressement à l'inviti-
tion. Voici leur consulte.

“ Bon jour, mon cher Docteur ----- P. 33.
“ Le beau tems pour la promenade. --- Il y a
“ de bien mauvaises nouvelles dans les pa-
“ piers ---- Dieu fait à qui il faut s'en pren-
“ dre --- Les Colonies paroissent toutes dans
“ une inflammation --- Cet Acte du Timbre
“ peut être bon, sans doute, pour la Cour,
“ mais je crains qu'on ne puisse jamais leur
“ faire avaler la pillule --- Que fait le Por-
“ tugal ? --- Excitera-t-il une fermentation P. 36.
“ dans les entrailles de l'Europe ? -----
“ L'Angleterre est à la veille d'une rechute
“ fatale : gare les mauvaises humeurs du sang
“ des Bourbons.” “ Mes bons Docteurs,
“ (leur dis-je alors,) au Diable ! Si je com-
“ prends pourquoi vous vous chargez de tant
“ de malades. Vous avez bien de la pra-
“ tique à ce que je vois ; mais puisque vous
“ voilà, ordonnez moi, je vous prie, quelque
“ chose”

“ chose pour mes vents. Vous etez tous de
 “ grands politiques, sans doute, mais à pre-
 “ sent il est question de mes entrailles ; tour-
 “ nez vos vues de ce coté là, laissez là le sy-
 “ stème de l'Europe, & ayez pitié de celui
 “ de mon estomac, & de mes nerfs.” Mais
 “ un gentil petit Docteur se mit à disputer
 “ sur l'administration, Newcastle & Bute,
 “ parla longuement sur l'œconomie, sur les
 “ Dettes Nationales.” --- Enfin, les Mede-
 cins lui prescrivent quelques petits remèdes
 à la hate, & sortent chacun le pommeau de
 sa canne sous le nez. “ La vive Miss
 “ Jenny entre ; elle avoit entendu toute leur
 “ prose ---- Je leur apprendrai à venir rece-
 “ voir ici des honoraires pour le bien de la
 “ nation ---- Elle dit, ramasse toutes les
 “ drogues, & les jette pele-mele par la fenê-
 “ tre, au moment que le premier Politique
 “ sortoit du logis ; Decoctions, Syrops,
 “ Pillules, Bolus, Juleps, & Apozèmes,
 “ tombent à l'entour de lui, & une Potion
 “ purgative inonde sa vaste perruque. Il se-
 “ roit absurde, me dit elle, d'avaler toutes
 “ ces drogues, tandis que votre estomac est
 “ foible. Je suis indignée de voir que tant de
 “ gens viennent de bien loin se faire droguer
 “ jusqu'à la mort, dans un endroit où l'on
 “ pretend que les Eaux seules guerissent de
 “ toutes les maladies connues.”

Écoutons à présent les sons plus vifs &
 plus légers de l'aimable Cousine du bon
 Squire ;

P. 37.

P. 38.

Squire ; son cœur est ouvert à la joye ; elle est enchantée des agrémens du séjour de Bath.

“ Muses, descendez dans la Plaine ! P. 75.
“ inspirez moi pour mon amie campagnarde,
“ non de ces Odes qui d'un vol rapide s'élé-
“ vent au dessus des nuës ; les champs vastes
“ & fertiles de l'Imagination ne plaisent pas
“ de meme à tous les yeux : Mais, Calliope,
“ c'est toi que j'invoque, viens célébrer les
“ plaisirs qui varient ici les jours ; soit que
“ tu te promènes sur la Parade (1), ou dans
“ le Bosquet d'Orange (2), ou que tu ré-
“ spire un air plus pur dans le Cirque P. 76.
“ ou le Quarré (3). Viens chanter avec
“ moi les Plaisirs de Bath !

“ Le matin voit naître le plaisir, le soir le
“ voit paroître encore ; les scènes qu'il étale
“ sont toujours fraiches & riantes. Lorsque
“ l'Aurore peint les nuées, je fors d'une
“ couche que des songes enchanteurs ont
“ embellie. La Musique m'appelle à cette
“ Fontaine d'ou découlent la fraicheur, &
“ la vivacité. C'est là que la Déesse de la
“ Santé répand abondamment ses faveurs.
“ Je vole à ses Autels, je n'use jamais de ses
“ Dons ; mais je me place près de la source,

(1) Belle Rue de Bath, qui sert de promenade.

(2) Petite Place plantée d'arbres. Elle a reçu ce nom du feu Prince d'Orange, qui fit quelque séjour à Bath, sous le regne de Richard Nath.

(3) Ces Places forment le quartier le plus élevé de Bath.

“ un bouquet à la main. Le Capitaine s’ap-
 “ proche : Bon jour, ma Belle ! me dit il,
 “ le Capitaine --- Je vois d’ici votre curio-
 “ sité, ma chère, vous voulez savoir le nom
 “ du Capitaine --- Tu le scauras, mon En-
 “ fant --- Mais, surtout n’en dis rien à ma
 “ Tante : le nom du Capitaine est Cormo-
 “ rant --- Mais apprends que dans la suite
 “ il se nommera Romeo, & plus de Jenny,
 “ je ferai Juliette (4).

“ Dieux charmans qui présidez à l’A-
 “ mour ! que je voye souvent mon Romeo !
 “ que je jouisse souvent de ses doux entre-
 “ tiens ! & que dans le tourbillon varié de
 “ nos plaisirs j’occupe seul ses pensées !
 “ Mais, où court toute la bande joyeuse ?
 “ C’est au déjeuner public de Sir Toby.
 “ Mon Romeo accourt d’un air riant, & mē
 “ conduit dans la Sale, il me conte tout
 “ bas, mais non sans être observé, son dou-
 “ loureux martire. Ses yeux sont fixés sur
 “ les miens ; toutes les Nymphes en palif-
 “ sent d’envie ; elles affectent un regard
 “ méprisant, un sourire dédaigneusement
 “ forcé, mais il leur échape de vains sou-
 P. 79. “ pirs. Que l’on fait d’agréables Parties !
 “ Les uns vont sur la Parade, d’autres dans
 “ les sombres Bocages de *Lyncomb* (5), ou

(4) Deux Amans célébrés par Shakespear dans une de ses plus belles Tragédies.

(5) Petit village aux portes de Bath, où il y a des bosquets forts agréables.

“ aux

“ aux Lambris dorés de *Simpson* (6). Pour
 “ ceux-ci, ils s'en vont clopinant à la Cha-
 “ pelle, & au sortir, ils prennent des Bil-
 “ lets pour la Comédie. Quelquefois nous
 “ courons de boutique en boutique, ache-
 “ tant des gazes, marchandant des fatins.
 “ Nous entrons ensuite chez le Peintre ;
 “ nous y trouvons Sir Peregrine Hatcher :
 “ il admire les traits hideux de sa chère fu-
 “ ture. Cet heureux couple, que la Nature
 “ a si bien assorti, sourit tête à tête sur le
 “ canevas, & semble s'applaudir d'une si belle
 “ union. Si l'air est froid & humide, p. 80.
 “ nous allons chez Mr. Gill (7). Romeo
 “ m'y sert avec grace des gelées & des bou-
 “ illons. Si nous entrons chez le Bijoutier,
 “ Romeo m'y présente galamment une Epin-
 “ gle de diamants. Puis-je porter un bijou
 “ plus agreable ; il orne mes cheveux, & il
 “ me retrace dans les graces le nom de mon
 “ Romeo. Voyez comme cette homme ai-
 “ mable cherche par tout pour decouvrir
 “ quelque bague, ou cachet emblematique,
 “ qui ait rapport à ses feux, Cupidon aigui-
 “ sant ses dards pour un couple de cœurs

(6) C'est un tres belle Salle publique, qui reunit la Compagnie de Bath pour les Dejeuners & les Bals.

(7) Fameux Traiteur de Bath, chez qui les hommes & meme les femmes se rassemblent pour prendre des gelées & des bouillons.

- “ tendres, ou l’Himen allumant ses flammes.
 P. 81. “ pures & sacrées. C’est ainsi que des
 “ plaisirs variés partagent notre Matinée.
 “ Enfin la Toilette m’appelle. Où sont mon
 “ Aigrette, mes Grenats, & ma Coeffe ?
 “ Que Singe vienne me coiffer. Donne moi
 “ ma Mazarine en argent. On ne vit jamais
 “ rien de plus brillant. Tabitha, apporte
 “ moi mon Manchon : Ou est il ce cher,
 “ ce délicieux Manchon ? Manchon, pre-
 “ sent de mon fidele Romeo : Manchon fait
 “ de duvet de cigne. O le cher ! l’aimable
 “ homme ! Manchon, qui me rappelle com-
 “ ment Jupiter descendit vers Leda -----
 P. 82. “ Tabby ! vois qui frappe à la porte. Ma-
 “ dame, Madame, c’est le Capitaine. Oui,
 “ sûrement, c’est sa voix que j’entends. Ah,
 “ c’est lui, c’est mon Romeo ; taille dega-
 “ gée, air aisé, bague de diamant, solitaire ;
 “ tout annonce l’Homme de condition,
 “ l’Homme à la mode. Quel feu ! quelle
 “ douceur dans ses yeux ! qu’ils parlent bien
 “ d’après son cœur ! Vois les fossettes de ses
 “ joues, vois le sourire, & dire d’un ton de
 “ voix charmant, Aimable Nimphe ! j’ai
 “ en main quelque chose de tout pret pour
 “ vous, que vous ne refuserez point, j’e-
 “ sspère, & qui nous amusera délicieusement
 P. 83. “ tous les deux cette nuit. Lady Whif-
 “ ker me perfecute pour l’avoir ; Miss Bad-
 “ ger brule de le posseder ; mais, par Jupi-
 “ ter ! vous seule en jouirez. Ma Chère,
 “ c’est

“ c’est --- un Billet de Bal, que je mets à vos
 “ pieds, ma Belle, les Amours & les Graces
 “ vous invitent à cette petite fête particu-
 “ lière, & je renonce à la Comedie, au Pha-
 “ raon, au Lansquenet, au Loo, pour y dan-
 “ ser avec vous, ma Charmante ! ---- J’ac-
 “ cepte le Billet avec joye, & je le cache dans
 “ mon sein. Ah ! qui fait mieux que moi
 “ comment mon Romeo bri le à la danse.”

Le jeune Squire est aussi de plus en P. 91.
 plus charmé des plaisirs de Bath, où il de-
 vient tout à fait gentil, à ce qu’il écrit à sa
 chère Maman. Il est enchanté de toutes les
 belles choses qu’il a vues à un Bal. Sa P. 98.
 Relation est semée de Traits & de Portraits,
 qui montrent combien il s’est déjà formé.

“ On y voit entr’autres un jeune Eccle- P. 107.
 “ chesiastique, qui malgré les deux bons Be-
 “ nefices dont il est pourvu, jette un oeil
 “ d’envie sur un habit rouge galonné en or,
 “ & maudit tout bas ses parents pour avoir
 “ enseveli ses graces dans un triste habit
 “ noir.

“ Une Mère sensée qui y a mené son P. 108;
 “ fils très jeune encor ; quelques personnes
 “ pensent, qu’il seroit mieux au Collège ;
 “ ces gens là n’y entendent rien, à quoi sert
 “ à un Homme de distinction tout ce fatras
 “ de Grec, & de Latin ? La Mère dit, P. 109.
 “ que l’Enfant avancera beaucoup sa fortune
 “ en se formant de bonne heure à la Mu-
 “ sique & à la Danse ; tous les Parents de-

P. 110. " vroient suivre ce modèle, car, comme
 " dit Salomon ----- Une Veuve desolée,
 " trois fois elle tomba en foiblesse à la nou-
 " velle de la mort de son Epoux ; six jours
 " elle pleura se refusant à toute consolation ;
 P. 111. " mais ni son desespoir ni ses larmes ne pu-
 " rent rappeler le cher deffunt à la vie ----
 " Elle se reposa le septieme jour, & vint
 " sur le soir au Bal."

P. 122. Notre jeune Squire s'etend encore beau-
 coup sur un Dejeuner Public qui etoit
 des plus brillants, il ne cesse d'admirer l'e-
 clat, la gentillesse de tous les gens du bon
 Ton, les imite avec succès, & est content,
 on ne peut pas plus, & d'eux, & de lui-
 meme.

Mais, hélas ! les choses de ce monde sont
 transitoires ; trop souvent les pleurs suc-
 cedent aux ris ; le brillant trompeur s'éva-
 nouit, & ne laisse à sa place que la honte &
 les regrets. La catastrophe de toute la fa-
 mille des B * * * ne confirme que trop ces
 P. 138. tristes verités. Le pauvre Squire la ra-
 conte à sa chere Maman avec autant de
 naïveté que de pathétique. L'homme mal-
 heureux a toujours recours à la Religion,
 ou à la Philosophie. Aussi le debut de Sim
 est-il tout philosophique ; il moralise sur le
 bien & le mal, sur l'instabilité des choses
 P. 139. humaines. Il cite Solon ; puis il ajoute,
 " Que je suis malheureux ! La belle decla-
 " mation qu'on pourroit faire à mon sujet !
 " Je

“ Je suis une fable---un modèle---& je puis
 “ servir d'exemple à tous les hommes d'es-
 “ prit & de sens, à tous les hommes de bon
 “ Ton, & à tous les hommes riches, qui vi-
 “ ennent ici pour recouvrer leur santé; car
 “ ma bourse est si petite, & les billets de
 “ mes créanciers sont si longs, que je ne
 “ puis partir d'ici jusqu'à ce que vous m'ay-
 “ ez fait de grosses remises ---- Le Capi- P. 141.
 “ taine Cormorant m'a gagné, tout en m'ap-
 “ prenant le Lansquenet, 200 guinées que
 “ j'ay payé comptant, & 500, que je lui
 “ dois. Pour ces 500, je n'ai rien eu à
 “ faire, que de signer mon nom, car le Ca-
 “ pitaine s'est montré très obligeant & poli
 “ envers moi, il s'est contenté d'un engage-
 “ ment pour cette somme sur la Terre de
 “ *Clodpole*, & n'exige en attendant que le
 “ denier cinq seulement.”

La fémillante Miss Jenny comptoit épou-
 ser le Capitaine, mais on murmure qu'il a
 été chassé de l'armée il y a longtems, qu'il
 ne subsiste que du jeu, & trompe amis & P. 142.
 ennemis. “ Je ne saurois le croire, (dit le
 bon Squire,) “ mais, s'il a manqué à ma
 “ chère Cousine, je jure par tout ce qu'il y
 “ a de plus sacré, de le bien rosser pour sa
 “ peine, puis de lui bruler la cervelle.
 “ Car je haïs, comme le Diable, chère Ma-
 “ man ! l'homme qui pense une chose, & en
 “ dit une autre.

“ Hélas !

P. 143. “ Hélas ! comment suivrons nous le droit
 “ chemin dans ce monde ? Quoi ! la Reli-
 “ gion même augmenteroit-elle les maux
 “ des hommes ? Cette Religion, destinée a
 “ diminuer nos peines, a réluit ma pauvre
 “ sœur aux abois : Tantôt elle ne parle que
 “ de damnation, & fait d’horribles grimaces,
 “ & tantôt dans son babil éternel elle nom-
 “ me tour à tour la Grace, & Roger (8).
 “ Hélas ! je crois qu’elle est folle ---- Chère
 “ Maman, je ne faurois vous dire combien
 “ tout cela est étrange.

“ Mais pour Tabby, l’homme sans péché,
 “ le Piètre Morave, l’a entièrement guérie
 “ de ses pâles couleurs, & si je juge bien de
 “ son air, & de sa taille, elle lui donnera
 “ bientôt un Enfant de la Grace.

P. 144. “ On dit ici, que les gens dans nôtre si-
 “ tuation sont de très bons sujets pour la
 “ Regeneration. Mais pour moi, je pense,
 “ chère Maman, que tout ce que nous avons
 “ à faire de mieux, est de nous en retourner
 “ par le plus court chemin.

“ Adieu, donc, sources vives qui m’inspi-
 “ rates ! Fontaines agréables qui chassez le
 “ *Spleen* ! Hélas ! j’ai le cœur percé de par-
 “ tir sans avoir le fol, & d’abandonner ces
 “ scènes agréables : ou le Jeu & la Grace

(8) Nicodème Roger, très saint Prêtre, qui tra-
 vaillât jour & nuit, avec ferveur, au salut de la
 sœur Prudence.

“ s’em-

* s'embrassent ; ou la Dissipation & la Piété
 “ se tiennent par la main. Ah ! puissent
 “ tous ceux qui aiment les Cartes & la De-
 “ votion trouver toujours à Bath une Re-
 “ traite délicieuse ! ”

Nôtre Auteur a ajouté un Supplement à la
 seconde Edition, mais il n'y est plus question
 de nos campagnards. Ce sont pour la plu-
 part des Conversations entre l'Auteur & des
 Critiques, qui l'accusent de peu de respect
 pour la Religion, de Satire personnelle, &c.
 Il y a de la chaleur & de la plaisanterie dans
 ses Reponses, mais elles ont un grand air
 de ressemblance avec celles de tous les Sati-
 riques. L'Auteur auroit pû s'en dispen-
 ser, & je me dispenserai aussi de m'y en-
 tendre.

En voilà assez, je pense, pour donner quel-
 que idée de cet ouvrage original. Mais je
 dois avertir, que si j'en ai traduit quelques
 morceaux assez heureusement, il n'en a pas
 été partout de même. C'est un aveu qu'on
 entendra plus d'une fois dans le cours de ce
 Journal ; je ferai par là mon devoir : Ami
 Lecteur, faites aussi le vôtre, en ne m'en
 estimant pas moins, & même en m'en
 estimant davantage. Ces Lettres brillent de
 traits de cet esprit que les Anglois appel-
 lent *Humour* ; de jeux sur les mots, de pe-
 tites allusions qu'on ne sauroit rendre. Les
 Vers, dont la cadence est variée suivant les
 sujets;

ſujets, ſont preſque toujours agréables, & ſouvent pittoresques. Les vices & les ridicules y ſont peints avec trop de fineſſe & de chaleur pour qu'on doive regarder cet livre comme un ouvrage de ſimple agrément. Auſſi a-t-il eu la plus favorable réception, & il en a déjà paru pluſieurs éditions.

Nôtre Auteur a eu des imitateurs. Il a paru entr'autres des *Epitres Poëtiques adreſſées par une Famille de Province, à l'Auteur de Nouveau Guide de Bath, in 4to. chez Dodſley.* La verſification en eſt bonne & d'après l'original, mais tout le reſte eſt fort médiocre.

Et des *Epitres écrites de Tunbridge par Lady Marguerite à Madame la Comteſſe de B***, in 4to. chez Cadell.* Quoique cette imitation ait auſſi le ſort ordinaire aux ouvrages de ce genre, d'être inférieure à l'original, elle ne manque point de mérite. Elle eſt écrite dans le même ſtile aisé & familier, & avec le même eſprit de gaieté & de bonne plaisanterie.

EXTRAIT

E X T R A I T III.

*An Essay on the History of the Civil Society, &c.
Essai sur l'Histoire de la Société Civile, par
Adam Ferguson, Docteur en Droit, & Pro-
fesseur en Philosophie Morale à l'Université
d'Edinbourg. A Edinbourg, 1767, in 4to.
pp. 430.*

LA première partie de cet ouvrage traite des *Caractères généraux de la Nature humaine*. Dans la première section sur *l'Etat de Nature*, l'Auteur s'élève contre les Philosophes qui ont déterminé l'Etat de Nature d'après quelques qualités particulières de l'Homme. Peut-être les traite-t-il trop sévèrement. Les animaux sont partout les mêmes ; l'homme, au contraire, paroît partout différent. Quand on compare un Anglois & un Hottentot, n'est-il pas assez naturel de soupçonner, que les qualités de l'Hottentot même sont aussi le fruit du tems & de l'industrie ? Le langage & la société existent à peine chez lui ; le Philosophe conjecture qu'elles n'y ont pas toujours existé. Son hypothèse doit rendre compte de leur formation, & se concilier avec ce qu'il y a de nécessaire & d'invariable dans le physique de

de l'animal ; mais content de proposer les conjectures, il doit éviter le ton législateur, & se borner à celui du Pirrhonien modeste. C'est par une collection de faits, conclut nôtre Auteur, & non par des conjectures, qu'on doit juger l'homme ainsi que les autres animaux. C'est en rassemblant ces faits

P. 9. qu'on voit que l'homme est né pour la société, qu'on a tort de distinguer l'art de la nature, & qu'au contraire l'art est naturel à l'homme. “ Il est en quelque manière son
 “ propre artisan, ainsi que celui de sa fortune, & est destiné dès sa naissance à
 “ imaginer & inventer ---- Il cherche toujours à perfectionner, & ce desir le suit par-

P. 12. “ tout, soit au milieu d'une ville opulente,
 “ soit au travers d'une forêt sauvage. -----
 “ Si l'on nous demande donc, où est l'Etat
 “ de Nature ? Nous repondrons, c'est ici ;
 “ & que nous fassions cette reponse dans la
 “ Grande Bretagne, ou au Cap de Bonne
 “ Esperance, ou aux Détroits de Magellan,
 “ elle sera, par tout, également juste.”

Dans la II. Section l'Auteur, après avoir parlé du *Désir de la conservation*, attaque les Moralistes, qui ont tout accordé à l'amour propre intéressé sans rien laisser à la bienveillance qu'un vain nom.

La Section III^e traite des *Principes de l'union entre les hommes*. *L'homme est né dans la société, & il y demeure*, dit M. de Montesquieu, & d'après lui Mr. Ferguson. Il

apuit

appuie cette assertion par des exemples. Et P. 25.

“ pourquoi aurions nous recours à des ob-
 “ servations éloignées, (dit il ;) les pleurs de
 “ l’enfant, & la langueur de l’adulte lors-
 “ qu’ils sont seuls ; la vive joye de l’un, la
 “ satisfaction de l’autre au retour de leurs
 “ compagnons, prouvent assez que la société
 “ est la solide base de nôtre nature.”

L’expérience de la société développe tou- P. 27.
 tes les passions humaines, & les rejette sur
 elle même. C’est dans son sein que l’homme
 trouve sa force & son bonheur. C’est là
 qu’il apprend à sentir, à penser, & à agir.

L’Auteur passe aux *Principes de la Guerre*, P. 29.
 & des *Dissentions*. Il prétend qu’outre les
 principes qu’il a déjà développés, l’homme
 en a aussi naturellement un d’opposition ; il
 cherche en même tems à nous faire regarder
 les haines nationales, & les guerres, comme
 des choses naturelles & utiles ; & finit cette
 Section en disant, “ On espereroit en vain
 “ d’inspirer à la multitude d’un peuple une P. 37.
 “ union mutuelle, sans admettre d’hostilités
 “ contre ceux qui s’opposeroient à elle. Si
 “ nous eteignons tout d’un coup dans une
 “ nation l’émulation qu’excitent les peuples
 “ étrangers, nous romprions vraisemblable-
 “ ment ou affoiblirions les liens domestiques
 “ de cette nation, & nous terminerions la
 “ scène de ses occupations nationales, & de
 “ ses vertus. En parcourant les Annales de
 “ l’Histoire, on voit, en effet, baisser les
 “ nations

R. d. J. nations qui n'ont pas d'ennemis déclarés.
La sécurité amène le relachement, qui conduit à la decadence.

P. 38. La ve Section traite des *Pouvoirs intellectuels*. L'Auteur s'éleve entr'autres contre les sciences inutiles. Il dit que l'admiration pour la Litterature ancienne nous a fait chercher dans l'imagination, & la reflexion, ce qui est reellement affaire d'experience & de sentiment, & recourir pour les beautés de pensée & d'expression à des grammaires de langues mortes & à des commentateurs, tandis que ce sont les vives impressions d'une vie active qui doivent les faire naitre. Il prétend que l'esprit humain n'auroit pas plus souffert du mépris des Lettres qu'il ne le fait de l'importance qu'on accorde à la Litterature considerée comme vocation particulière.

P. 47. Mr. Ferguson prend ensuite, à l'occasion des *Sentiments moraux*, le parti de l'homme, contre ceux qui le peignent en laid, prétendant qu'il n'en a point d'indépendants de l'interet personnel. “ Qu'est-ce qui conduit

P. 52. “ nôtre langue lorsqu'elle censure un acte de
“ cruauté & d'oppression? Qu'est-ce qui
“ nous donne de la repugnance pour causer
“ de la douleur à nos semblables? C'est vrai-
“ semblablement dans les deux cas une ap-
“ plication du principe qui fait couler nos
“ larmes à la vue de l'affligé, & une com-
“ binaison de tous les sentiments qui consti-
“ tuent

tuent la bienveillance de caractère ; & sinon une résolution à faire du bien, du moins une repugnance à être l'instrument du mal.

L'Auteur, après avoir examiné les pou- P. 60.
voir actifs & les qualités morales de l'homme, traite de *son Bonheur*. L'expérience est contre ces Declamateurs qui voient tout en noir.

“ Dans les villes, dans les villages, aux P. 62.

“ champs, le plus grand nombre de ceux

“ qu'on rencontre ont l'air gai ou ferein,

“ indifférent ou animé. Le Laboureur siffle

“ près de sa charrue, l'Artisan travaille avec

“ un air de contentement. Les caractères

“ enjoués & plaisants goutent une suite de

“ plaisirs, dont nous ignorons la source :

“ Ceux même qui demontrent les misères

“ de la vie humaine font diversion à leurs

“ chagrins, en s'occupant de leurs argu-

“ mens, & goutent un plaisir assez doux à

“ prouver que les hommes sont malheu-

“ reux.” Cette dernière reflexion est aussi R. d. J.

juste qu'ingenieuse & agréable.

Mr. Ferguson s'attache ensuite à montrer, P. 63.

que c'est plutôt le recherche des plaisirs que

leur jouissance qui contribue au bonheur de

l'homme. L'activité est donc le premier

ressort ; la sensibilité en est un autre. Au-

cune emotion du cœur n'est inutile : Les

plus douloureuses occupent, interessent, &

font sortir de cette indifferente langueur, qui

est la plus facheuse de toutes les situations.

D

L'Auteur

- L'Auteur présente ensuite la bienveillance comme une autre source de bonheur très liée avec le véritable amour propre. Tout ce morceau est écrit avec beaucoup de noblesse & de chaleur, & le conduit naturellement à la sociabilité, & à l'amour pour la patrie ;
- P. 84. amour dont la réalité existoit chez les Grecs & chez les Romains, & dont le nom seul nous est resté.
- P. 86. Après ces deux sections sur le Bonheur de l'Homme en particulier, deux autres traitent de la Felicité Nationale. Mr. Fergufon, après avoir montré les divers avantages qui peuvent contribuer à la felicité d'une nation, conclut, que cependant c'est surtout son caractère qui en fait la force. La phalange d'Agésilas defendoit mieux Sparte, que toute autre fortification.
- P. 93. “ On considère généralement la paix &
 “ l'unanimité comme les principaux fonde-
 “ mens de la felicité publique ; & cepen-
 “ dant la rivalité des communautés séparées,
 “ & les agitations d'un peuple libre, sont les
 “ principes de la vie politique, & l'école des
 “ hommes. Comment concilierons nous
 “ ces maximes opposées ? Peut-être n'est il
 “ point nécessaire de chercher à les concilier.
 “ Que les hommes pacifiques fassent tous
 “ leurs efforts pour abattre les animosités,
 “ pour mettre les opinions à l'unisson. Heu-
 “ reux ! s'ils peuvent calmer les passions
 “ les plus dangereuses, & reprimer les
 “ crimes !

“ crimes ! Mais, en même tems, il n’y a
 “ que la corruption ou l’esclavage qui pu-
 “ issent supprimer les débats entre des
 “ hommes integres, qui ont une part egale
 “ à l’administration de l’Etat.” On voit R. d. J.
 que Mr. F. fidèle à ses principes regarde
 avec horreur la moderation foible & insen-
 sible, qui ne fait ni aimer ni haïr ; & qu’il
 envisage les guerres & les factions comme les
 principes de vie & de mouvement. Le Phi-
 losophe tranquille fremira de cette doctrine,
 mais le Citoyen zelé l’embrassera ; & c’est
 pour lui qu’ecrit Mr F.

Avant que d’entrer dans les Distinctions P. 98.
 des Gouvernemens, nôtre Auteur fait ce
 noble aveu : “ Quand je me retrace ce que
 “ le President Montesquieu a ecrit, je ne fais
 “ comment m’excuser de ce que je traite la
 “ même matière, mais ainsi que lui j’y suis
 “ poussé par mes sentimens & mes reflex-
 “ ions, & plus au niveau des esprits medi-
 “ ocras je m’en ferai mieux comprendre.”
 Il suit les idées & le plan de ce grand homme,
 & en fait un fort bon commentaire : On
 voit qu’il a bien lu Montesquieu, qu’il traite
de profond Politique & de Moraliste aimable.
 Mr. Ferguson est bien sûr de marcher à ses
 cotés dans cette dernière qualité du moins.
 Il developpe avec clarté les principes de la
 Democratie, de l’Aristocratie, & de la Mo-
 narchie. C’est toujours *la vertu, la modera-*
tion, & l’honneur, qu’il expose d’après son

illustre Guide, sans daigner répondre aux objections qu'on a fait contre ces principes.

La seconde Partie

P. 112.

traite des Nations avant d'être policées; & la première section, des Eclaircissemens qu'on peut tirer à ce sujet de l'Antiquité. Au travers des variétés & deguisemens de l'histoire ancienne des différentes nations, on entrevoit cependant partout un commencement, & une marche lente & graduelle. L'Auteur en donne plusieurs exemples. Il passe ensuite aux difficultés qu'ont beaucoup de peuples à retracer leurs premières années, & conclut en disant, “ Si dans la suite des tems nous
 “ ne pouvons nous former une juste idée
 “ des progrès que nous avons fait depuis le
 “ berceau; examinons les nations qui sont
 “ encore dans leur enfance, & retraçons
 “ d'après ce modèle le tableau des mœurs
 “ de la nôtre.”

Parmi les nations qui ne sont pas policées, les unes n'ont point, ou du moins très peu, d'idées de propriété; les autres la connoissent. Cette différence en fait une très considérable dans les mœurs; en conséquence l'Auteur les distingue, & examine dans sa seconde section les mœurs des nations sauvages qui ne connoissent pas la propriété.

P. 129.

Après avoir décrit la manière de vivre des Américains Chasseurs, l'Auteur ajoute,
 “ Dans cette manière de proceder heureuse
 “ quoique informe, où l'age seul donne place

“ au

“ au conseil, & la jeunesse, la vivacité, la
 “ valeur en campagne, donnent droit au
 “ commandement ; où la communauté en-
 “ tière est assemblée à l’approche du danger ;
 “ nous osons dire que nous avons trouvé
 “ l’origine du Senat, de la Puissance Execu-
 “ trice, & des Assemblées du Peuple : Insti-
 “ tutions qui ont rendu d’anciens Legisla-
 “ teurs si celebres. Le Senat chez les Grecs,
 “ ainsi que chez les Romains, paroît par l’e-
 “ thimologie du mot avoir été composé origi-
 “ nairement de vieillards. Le Chef militaire
 “ à Rome faisoit ses levées d’une manière qui
 “ ressemble à celle dont les fait l’Americain ;
 “ le Citoyen se preparoit de même au com-
 “ bat en suite d’un engagement volontaire.
 “ Ainsi les instigations de la nature, qui di-
 “ rigent la politique des nations dans les
 “ terres sauvages de l’Amerique, furent sui-
 “ vies auparavant sur les rives de l’Eurotas
 “ & du Tybre ; & Licurgue & Romulus
 “ trouvèrent le modèle de leurs Institutions
 “ où les Membres de chaque nation sauvage
 “ trouvèrent la première methode de com-
 “ biner leurs talents & d’unir leur forces.”

L’Auteur examine ensuite les mœurs des sect. III.
 peuples non policés, mais qui connoissent la p. 146.
 propriété & l’interêt. Il les appelle Bar-
 bares, pour les distinguer des Sauvages qui
 n’ont pas ces connoissances. Avec l’interêt
 s’élève un esprit de rapine & de guerre ; il
 regna chez toutes les nations barbares d’Eu-

rope, d'Asie, & d'Afrique. Cet état conduit à la Monarchie, limitée d'abord, mais qui quelquefois ensuite a dégénéré en Despotisme. Ces tems barbares paroissent affreux ; mais on exagère ; chaque siècle a ses consolations, ainsi que ses malheurs. Il regnoit alors une vigueur d'esprit, qui rendoit le desordre même respectable ; toutes les affections, tous les attachemens, étoient plus vifs.

R. d. J. L'Auteur me paroît, en general, un peu trop ami des siècles barbares. J'accorderois quelque poids à sa première raison, à la vigueur, ou plutôt à la dureté des esprits ; mais sa dernière raison me paroît démentie par l'histoire. Parcourez les annales de ces siècles, non pas celles que des Modernes ont rédigées, mais les tableaux que des Contemporains nous ont tracés ; vous y verrez des haines éternelles, des attachemens foibles, & une fureur qui ne respectoit ni les liens du sang, ni ceux de l'amitié. Mr. Ferguson cite lui-même l'Histoire Tartare du Khan Abulghazi. Gregoire de Tours a décrit les malheurs de la famille de Clovis. Les crimes de la postérité de Pelops sont célèbres dans l'histoire & dans la fable. Quelles horreurs ! Des pères, des enfans, des frères, des époux massacrés les uns par les autres ; & la cruauté la plus impitoyable toujours accompagné de la plus basse perfidie. Voilà

ce qu'on appelle *toutes les affections, tous les attachemens plus vifs.*

La troisième Partie

traite de l'Histoire de la Politique & des Arts ; & la première section, des Influences du Climat & de la Situation. Pour parler de l'homme P. 165. policé, il faut faire des différences. Le génie de la sagesse politique, & celui des arts, ont choisi par préférence des situations particulières ; c'est ce qui conduit l'Auteur à traiter des climats & de la situation. Ainsi que quelques Philosophes modernes il leur attribue beaucoup d'effet sur les mœurs, & parcourt le Globe d'une manière très agréable au Lecteur. C'est aux climats tempérés qu'il attribue presque exclusivement les Arts du Génie, la Force d'esprit, & la Raison. Vers les Pôles l'espèce humaine est flétrie par une triste disette. Dans les R. d. J. régions chaudes elle est amollie par une abondance encore plus fatale. C'est une question très délicate que l'influence du Physique sur le Moral, non seulement par les bornes qu'un vrai Philosophe doit lui donner, mais encore par l'action & la réaction perpétuelles qu'il faut calculer sans cesse, & qui se déroberont toujours au calcul. Mr. Ferguson s'avance peut-être un peu trop loin en renfermant l'Imagination dans les climats auxquels la Nature a accordé la vigne & le figuier : Cet arrêt me paroît singulier de la part d'un compatriote de Thompson. Mr.

Ferguson lui-même, quoiqu'Ecoffois, montre beaucoup d'imagination dans son parallèle de l'Arabe & du Lapon avec les animaux de leurs pais, respectifs le cheval & le renne. Le climat de l'Arabie a doué ses habitants de la force, de la vivacité, & de la legereté. Celui de la Laponie n'a laissé aux animaux qu'il produit qu'une dureté inflexible qui resiste à la faim & aux fatigues, mais qui succombe sous un ciel étranger. Nôtre Auteur peint avec feu : Mais ne fait il pas que le climat des Indes & de l'Affrique nourrit le plus grand, le plus fort, le plus intelligent de tous les quadrupedes ? Les hommes de ces mêmes contrées sont mechans, lâches, ou stupides.

Sect. II. Mr. Ferguson passe ensuite à la Subordi-
 p. 185. nation. “ Nous avons observé, dit-il, le
 “ genre humain, ou uni dans des termes
 “ d'égalité, ou disposé à admettre une Sub-
 “ ordination, fondée uniquement sur le re-
 “ spect volontaire, & l'attachement qu'il a
 “ pour ses Chefs ; mais, dans ces deux cas,
 “ sans aucun plan concerté de gouvernement
 “ ou systême de loix.” L'Auteur developpe
 ensuite comment ces dispositions se sont peu
 p. 186. à peu perfectionnées. “ Le premier qui dit,
 “ Je veux m'approprier ce champ, je veux
 “ le laisser à mes heritiers, ne voioit pas
 “ qu'il posoit les fondemens des loix civiles
 “ & des etablissemens politiques. Le pre-
 “ mier qui se rangea sous un Chef ne s'apper-
 “ çut

“ çût pas qu’il donnoit l’exemple d’une sub-
 “ ordination permanente. . . . Aucune con- P. 138.
 “ stitution n’a été formée par accord ; aucun
 “ gouvernement n’a été copié sur un plan.
 “ . . . Nous devons donc recevoir avec cir-
 “ conspection les traditions sur les anciens
 “ Législateurs, & Fondateurs d’États. Leurs
 “ noms ont été longtems celebres, leurs
 “ plans supposés ont été admirés, & ce qui
 “ étoit probablement les conséquences de
 “ leurs positions est regardé sur chaque ar-
 “ ticle comme un dessein formé de leur R. d. J.
 “ part.” Je suis fâché de ne pouvoir m’e-
 tendre d’avantage sur ces vues qui réunissent
 le double agrément de la nouveauté & de la
 vraisemblance.

Après avoir parlé des differens genres de Sect. III.
 Subordination, Mr. Ferguson passe aux Ob- p. 207.
 jets Nationaux en general, aux Établisse-
 mens, & aux Mœurs qui y ont rapport ;
 la Defense nationale, la Distribution de la
 Justice, & la Conservation de la Prosperité
 interieure de l’État. Il descend ensuite dans
 le particulier, en commençant par la Popu-
 lation & les Richesses.

Tous les projets isolés en faveur de la Sect. IV.
 Population sont inutiles. Qu’un peuple soit P. 210.
 fortuné dans ses établissemens politiques, &
 que le succès couronne son industrie, la
 Population augmentera en proportion de ces
 avantages. Elle est fortement liée avec l’o-
 pulence nationale ; & la liberté & la sécurité
 personnelle

personnelle sont les fondemens de l'opulence
 P. 220. & de la population. Ces considerations con-
 duisent Mr. Ferguson à parler du commerce.
 Il avertit qu'il ne faut point regarder le
 commerce & les richesses comme la suprême
 felicité d'une nation & le principal objet
 d'aucun Etat ; & il fait sur cet objet des re-
 flexions adaptées à l'Angleterre.

Seçt. V. L'Auteur examine ensuite la matière de
 P. 224. la Defense Nationale & de la Conquête. Il
 regrette les tems où la toge & les armes
 n'étoient point indignement séparées ; où le

R. 232. Citoyen combattoit pour sa patrie. “ On a
 “ inventé une discipline qui accoutume le
 “ Soldat à faire par habitude, & par la
 “ crainte du châtiment, ce que n'inspire plus
 “ l'amour de la patrie.” Ces armées mer-
 cenaires contribuent beaucoup à étouffer les
 vertus nationales. Elles sont d'ailleurs très
 dangereuses, & peuvent bouleverser un jour
 l'Europe & le Globe entier.

Seçt. VI. *De la Liberté Civile.* Peut-être cette se-
 p. 238. çtion auroit-elle dû preceder celle de la De-
 R. d. J. fence & de la Conquête. Quoiqu'il en soit,
 “ Si les nations (dit nôtre Auteur) doivent
 “ ajuster leur Politique aux vus de guerre
 “ du dehors, elles sont également obligées à
 “ pourvoir à la conservation de la paix in-
 “ terieure. Point de paix sans justice.” Les
 hommes doivent la paix dont ils jouissent ou
 à leurs egards & attachemens reciproques,
 ou aux loix. Heureux l'Etat, dont les
 Membres

Membres sont en paix uniquement par le premier de ces moiens ; mais il n'est déjà que trop rare de la voir regner par le second. L'Auteur entre ensuite dans des détails sur les loix, & fait un tableau de celles de^{P. 242.} Sparte. Il s'excuse de sa longueur en disant d'après Xenophon, que les Spartiates sont le^{P. 247.} seul peuple, où la vertu ait été affaire d'Etat.

“ Rome & l'Angleterre sous leurs gou-^{P. 254.}
 “ vernemens mixtes, l'un penchant vers la
 “ Démocratie, l'autre vers la Monarchie,
 “ ont été les meilleures Legislatrices. La
 “ première a laissé à l'Europe le fondement
 “ & une grande partie de la structure de son
 “ Code Civil : L'autre a porté l'autorité &
 “ l'exécution des loix à un point de per-
 “ fection, auquel le genre humain ne les vit
 “ jamais atteindre.”

“ Nous devons admirer, & regarder comme^{P. 256.}
 “ la pierre de touche de la liberté civile, le
 “ Statut qui oblige à dévoiler les secrets de
 “ chaque prison, à déclarer la raison de
 “ chaque emprisonnement, & à produire
 “ l'accusé, afin qu'il puisse demander ou son
 “ elargissement, ou son jugement dans un
 “ tems limité. Jamais on n'opposa rien de
 “ plus sage aux abus du pouvoir. Mais
 “ aussi il ne faut pas moins que toute la
 “ constitution politique de la Grande Bre-
 “ tagne, & le zèle actif & opiniâtre de ses
 “ heureux

“ heureux habitans, pour en assurer les
 “ effets.”

Señ.VII.
 p. 257.

L'Auteur passe à l'Histoire des Arts. L'Art est naturel à l'Homme ; ses progrès ne sont que la perfection d'un talent qu'il a naturellement. C'est une erreur que de prétendre que les nations se sont copiées les unes les autres. En remontant, elles ont tous imité des Egiptiens ; & les Egiptiens qui ont-ils imité ? Non, toutes les nations ont les principes des Arts ; les occasions les dévelopent. Elles n'adoptent point de raffinement, dont elles n'aient decouvert l'usage. Les nations suivent leurs propres Arts chez les peuples conquis, qui les ont poussés plus loin. “ L'Homme fût Chasseur ou Berger
 “ dans le pais où il auroit pû recueillir une
 “ moisson abondante ; il bâtit une cabane
 “ à la vuë d'un palais, & il ensevelit sous
 “ une ruine commune les edifices, les sculp-
 “ tures, les peintures, & les bibliothèques.”
 Lorsqu'il eut ensuite assez perfectionné ses propres talens, on vit renaitre le premier goût. “ Les peuples de l'Europe recou-
 “ rurent aux modèles qu'avoient detruits
 “ leurs pères, & pleurèrent sur les ruines
 “ qu'ils ne pouvoient relever.” Il en fût ainsi de la Litterature.

Señ.VIII.
 p. 262.

Elle s'elevera d'elle-même où les hommes seront placés heureusement. Elle a sa source dans la raison, l'imagination, & le cœur. Les productions du genie sont souvent com-
 plettes

plettes avant que la science soit avancée.
 Le Poëte est partout le premier Ecrivain.
 “ Nous avons planté l'arbre de paix : (dit P. 264.
 “ l'Orateur Ameriquain :) nous avons en-
 “ terré la hâche sous ses racines. Deformais
 “ nous nous reposerons sous son ombre, &
 “ nous nous joindrons pour etendre la chaine
 “ qui unit nos nations.” Sophocle & E-
 uripide precedèrent les Historiens & les Mo-
 ralistes Grecs ; Plaute, Terence, Lucrece,
 devancèrent Ciceron, Salluste, ou Cesar.
 Le Dante & Petrarque parurent avant aucun
 bon Ecrivain en prose dans leur langue ; &
 tandis qu'en Angleterre tout etoit encore
 dans l'enfance, nous avons non seulement
 Chaucer & Spenser, mais encore Shakespear
 & Milton. La tranquillité & la retraite ne
 sont point necessaires à l'avancement de la
 Litterature ; peut-être même est ce le con-
 traire. Toutes ses branches fleurissoient en
 Grèce parmi les divisions qui l'agitoient ;
 elle fût la plus cultivée dans les tems les plus
 orageux de Rome, & ensuite au milieu des
 plus grandes divisions de l'Europe. Il paroît
 plutôt que les Lettres ont succédé aux R. d. J.
 orages. La discorde civile reveille, excite,
 & fortifie le genie ; & le calme qui succède
 à la discorde ne laisse au genie que la car-
 rière des lettres, qu'il embrasse avec ardeur.
 Le feu, qui eût devoré un empire, l'eclaire.
 C'est l'histoire des IV. siècles, mais surtout
 de ceux d'Auguste & de Louis XIV.

L'Auteur

R. d. J. L'Auteur dit, " que la Mithologie puerile, " qu'on pretend que les Grecs empruntèrent " des Afiatiques, contribua fort peu à ex- " citer leur amour pour les Arts, & à leurs " succès dans ce genre." Ne se laisse-t-il pas ici un peu entrainer à l'esprit de systême? Il a avancé p. 117. " que rien ne marque " mieux la superiorité des Grecs, que le " *Sublime* de leurs fictions." D'ailleurs il se trompe. Si cette Mithologie peut paroître *puerile* aux yeux de la froide Raison; il n'en est pas moins vrai qu'elle est belle, gracieuse, qu'elle anime toute la nature, & qu'elle plaira dans tous ses siècles à l'Imagination & au Sentiment (1).

La quatrième Partie

*traite des Consequences qui resultent de l'Avance-
ment des Arts Civils & du Commerce; & la
première section, de la Separation des Arts &
des Professions.*

- P. 276. L'homme s'apperçoit peu à peu qu'il cul-
tivera mieux un genre, en s'y livrant exclu-
sivement; & la société se trouve ainsi com-
posée de membres isolés en quelque manière
qui concourent à son bien sans s'en occuper.
- P. 278. " Le Sauvage, frappé de cette scène, voit
" avec surprise, que sa qualité d'homme ne
" le rend propre à rien; il s'enfuit dans les
" forêts plein d'étonnement, de dégoût, &
" d'averfion."

(1) Voyez p. 22. de l'*Essai sur la Litterature* par Mr. G. & divers autres endroits de cet ouvrage.

De cette position suivent trois sortes de Sect. II. Subordination ; l'une fondée sur la diffé- p. 282. rence des talens & des dispositions ; l'autre sur l'inégalité des biens ; la troisième, non moins sensible, sur les habitudes contractées par la pratique des différens Arts. Les uns elevent l'homme ; d'autres l'abaissent & le dégradent. Comment celui, dont les vuës sont bornées à sa seule subsistance, conduiroit-il les nations ? Il apportera dans les conseils la confusion & le tumulte, ou l'esclavage & la corruption.

L'homme sauvage est assez uniforme ; au Sect. III. lieu que les différentes poursuites de l'homme p. 288. civilisé causent de grandes variétés dans ses mœurs. Il y a des variétés particulières & des générales. Quelle différence, par exemple, du Romain qui combattoit pour acquérir, au Carthaginois qui négocioit pour s'enrichir ! Au premier danger, l'habitant de Carthage foudoioit des Mercenaires ; & le Citoyen de Rome couroit aux armes. Les mœurs des Anciens étoient fort différentes des nôtres. Elles étoient barbares, surtout dans la guerre. La manière dont leurs Historiens ont présenté les faits est une des principales raisons, qui nous font admirer ce qui nous revolteroit dans de simples annales. L'Auteur, pour le prouver, sup- P. 299. pose la relation d'un Voyageur moderne dans l'ancienne Grèce. Ce Voyageur prend le ton du Mondain de Voltaire. Il voit d'un œil

œil de mépris, d'indignation, l'acharnement des Grecs pour des intérêts infiniment petits, & se moque également de la pauvreté de Sparte & de la licence d'Athènes. La Grèce entière ne lui paroît qu'une contrée sauvage, dont il se fauve au plutôt. Cette R. d. J. plaisanterie a peu de noblesse, & encore moins de justesse. Je conçois l'étonnement de ce Voyageur, sa crainte, son horreur à la vue de Sparte ; mais une législation, qui faisoit dédaigner à ses Citoyens les dépouilles de l'Asie, est peu propre à inspirer le mépris. A Athènes se seroit il encore crû dans une Horde Tartare, après avoir entendu une tragédie d'Euripide dans un théâtre élevé par Phidias. Une plaisanterie de Mr. Hume (2) paroît avoir fourni l'idée de celle-ci ; mais Virgile lui-même reconnut, qu'il étoit plus aisé d'arracher à Hercule sa massue, que d'enlever un vers à Homère (3).

La cinquième Partie

traite du Declin des Nations ; & la première section, de la Superiorité Nationalz.

P. 312. Aucune nation n'a le malheur de se croire inférieure aux autres ; peu même accordent l'égalité ; chacune a sa vanité. Preuve en soit les Russes avant Pierre le Grand, & les Chinois. Quelquefois même les peuples tirent vanité de circonstances étrangères au

(2) V. Essays, p. 478. in 4to.

(3) Facilius esse Herculi clavam, quam Homero versum surripere.

caractère national, ou dont ils devroient rougir. “ Ne les a-t-on pas entendu dis- P. 314.
 “ puter entr’eux à qui avoit le malheur d’a-
 “ voir la Capitale la plus étendue, ou le Roi
 “ le plus despotique ; ou bien dans quelle
 “ des deux Cours le pain des Sujets étoit
 “ dissipé avec le plus de profusion. Telles
 “ sont, il est vrai, les idées du Vulgaire ;
 “ mais il est impossible de déterminer le
 “ point jusqu’où ces idées peuvent entraîner
 “ le genre humain.”

A quelques exceptions près, les nations les plus politiques ont moins cherché à travailler sur les mœurs, qu’à acquérir & à conserver. Les vertus ont plus brillé dans les difficultés, & ce qu’elles avoient gagné a été perdu ensuite par la corruption & les vices. Les hommes, dans un état de félicité nationale, ont substitué les arts qui augmentent leurs richesses, à ceux qui les rendent meilleurs. La variété des événemens de la guerre a décidé différemment aussi du sort des États. Carthage fut renversée dans sa force, tandis que Rome, affoiblie, épuisée, s’écroulât insensiblement. L’Auteur examine ensuite *les* Sect. II.
Efforts momentanés, & les Relachemens de l’Es- p. 321.
prit National. Il rapelle son assertion, que l’homme n’est pas fait pour le repos. Les nations en repos dégénèrent. Diverses raisons les conduisent à cette état de décadence : L’inconstance des hommes, qui se laissent de
 E qui

qui donnoient lieu à leurs efforts subsistent : Le changement des situations : La perte des objets qui excitoient. L'État a ses passions ainsi que l'homme ; cessent-elles de l'animer, il languit, & decheoit. Il y a des convulsions qui elevent un moment des États foibles ; mais ils retombent, & leur moderation redevient obscurité. Mais dans des États heureux par leur politique intérieure, la folie même, après de violentes convulsions, devient sagesse. C'est ainsi qu'on a vû d'anciennes Republiques, & ensuite la Grande Bretagne, passer du point de leur ruine à la plus grande prospérité.

P. 327. “ Mais si nous voulons trouver les causes
 “ d'une corruption finale, il faut examiner
 “ les Revolutions d'Etat qui enlèvent ou
 “ éloignent les objets de toute etude inge-
 “ nieuse, ou de toute poursuite liberale ; qui
 “ privent le Citoien des occasions d'agir
 “ comme Membre du Public ; qui abattent
 “ son esprit, avilissent ses sentimens, & ôtent
 “ à son ame les qualités necessaires pour
 “ traiter les affaires de l'Etat.”

Sect. III. C'est ce qui conduit l'Auteur à traiter *des*
 P. 328. *Relachemens de l'Esprit national chez les Na-*
tions policées.

La separation des professions avance les progrès des Arts, mais elle a un effet dangereux ; celui de rompre les liens de la Société & d'ecarter les individus de la scène commune des occupations. La Société de-
 vient

vient par là composée de parties qui ne font point animées d'un esprit general de Societé.

“ Les animaux, que la nature a traités moins P. 335.
 “ honorablement que nous, ont cependant
 “ ass. z de sagacité pour se procurer leur sub-
 “ sistance, & les moiens de satisfaire à leurs
 “ plaisirs solitaires. Mais c'est l'homme seul
 “ qui peut consulter, persuader, opposer, se
 “ ranimer dans la société de ses semblables,
 “ & perdre le sentiment de l'intérêt person-
 “ nel & de sa propre sûreté, dans l'ardeur
 “ de l'amitié ou des passions contraires.”

Mr. Ferguson répète souvent ces maximes. R. d. J.
 Mais peut on trop les répéter dans un siècle où, sous le masque du sentiment, on nous prêche l'indifférence & la dureté ; où, enti' autres, un homme à talens veut nous defunir, veut rompre les liens qui nous attachent les uns aux autres, & nous attriste sans nous instruire ? En vain ses Admirateurs citeroient ils des scènes de sentiment : A travers ces traits brillants d'imagination percent l'excès d'amour propre, l'humeur, & le caractère d'infociabilité, qui en est la suite. Ah, pourquoi ? Moins Declamateur, & plus Philosophe, n'employât-il pas ses talens à la défense du malheureux & de l'opprimé ? à prêcher l'indulgence, & l'amour de nos semblables ? Que j'aime bien mieux cet homme de genie, qui eût des foiblesses ; (c'est le partage de l'humanité ;) mais dont la vieillesse
 E 2 est

est marquée par de belles actions, & qu'on juge avec trop de rigueur.

P. 339. Il est une politique rigoureuse, qui tend à faire taire la voix des Citoiens, & à les rendre esclaves. Elle corrompt les mœurs, & éteint l'esprit nationale. Il en est une autre, qui assure la personne & la propriété du Sujet, mais qui n'a point d'égard à la politique nationale. Cette constitution plongera tous les ordres dans la poursuite des plaisirs ou du gain, & la nation sera avilie. L'Auteur conclut, que la plus fréquente & la plus dangereuse marque de decadence nationale est lorsque le Citoien, indifférent sur le bien public, ne s'occupe que de ses intérêts & plaisirs particuliers.

Seçt. V. *De la Prodigalité Nationale.* Le Revenu
P. 357. d'un Etat est la portion de la fortune des particuliers, que le Public demande pour les besoins de la nation. Il ne faut point confondre la monnoye avec les richesses. La monnoye peut circuler abondamment, tandis que les necessités de la vie (les réels pivots des richesses) sont consumées d'une manière defavantageuse ; & qu'on suspend l'industrie, ou qu'on en abuse. Les emprunts publics, qui presentent d'abord une ressource prompte & juste, deviennent dangereux dans la suite. De grandes depenses nationales ne font cependant pas toujours une marque de souffrance. Si les revenus sont employés avec succès, s'ils rapportent propor-

proportionnement, c'est une multiplication de ressources. Mais des dépenses, qui ne rapportent pas en proportion, doivent être regardées comme une des causes de la ruine nationale.

La Sixième Partie

traite de la Corruption & de l'Esclavage Politique ; & la première section, de la Corruption en general. P. 360.

La perte des objets qui cultivoient & exercoient les talents, ou un changement d'opinions sur les principes de l'honneur & de la félicité, peuvent détériorer les mœurs nationales. Si les seules richesses, ou les faveurs de la Cour, déterminent le rang, tout est sacrifié à l'avarice & à la vanité. Quand un Etat est parvenu à un certain degré de Corruption, il n'y a plus de remède que le Despotisme, dont elle est la base.

Cette section roule sur une matière bien rebattue. L'Auteur montre d'abord, que ceux qui disputent pour ou contre le Luxe donnent différens sens à ce mot. Ou il faut permettre que l'on jouisse des fruits des Arts, qu'on les admire même, ou il faut proscrire les Arts & le Commerce : Et jusques où retournerons nous en arrière, pour n'avoir point de luxe ? La plupart des raisonnemens, qu'on fait contre le Luxe, seroient bien placés dans la bouche d'un Sauvage contre les premiers essais de l'industrie.

“ Nos Ancêtres (diroit-il) habitoient sous

P. 378. “ des rocs, ils faisoient leurs recoltes dans
 “ les forêts, ils soulageoient leur soif à une
 “ fontaine, & ils se couvroient des peaux
 “ des bêtes qu’ils avoient tués. Pourquoi
 “ nous permettrions nous une fausse deli-
 “ cateffe, ou demanderions nous à la terre
 “ des fruits qu’elle n’a pas accoutumé de
 “ porter ? Deja l’arc de nos pères est trop
 “ fort pour nos bras, & les animaux des fo-
 “ rêts cessent de le redouter.” Ce n’est
 point à arrêter le Luxe que la Morale doit
 s’employer, mais à empêcher que les hommes
 ne regardent les agremens qu’il procure
 comme les principaux objets de la vie hu-
 maine. Nous transcririons volontiers toute
 R. d. J. cette section, où l’Auteur nous paroît tenir
 un juste milieu sur une matière qu’on a bien
 rarement traitée avec moderation.

sect. III. Le Luxe, en soi-même innocent, conduit
 p. 382. souvent à la Corruption ; parceque les ri-
 chesses deviennent une distinction exclusive,
 & qu’on regarde l’interêt comme la route à
 la consideration & à l’honneur : Ce qui
 bientôt inspire à tous les Membres de l’Etat
 la venalité, l’esclavage, & la lâcheté.

sect. IV. La corruption ne naît pas seulement de
 p. 392. l’abus des arts du commerce, il faut encore
 qu’il s’y joigne des vices dans la situation
 politique. Si, sous une constitution libre,
 on ne voit plus de dissensions, si l’on n’en-
 tend plus de disputes de partis, le moment
 est

est arrivé où l'interet public n'est rien ; où toute la sensibilité est détournée sur de petits objets, & où il n'y a plus que de la foiblesse, & de l'affectation. L'Auteur s'élève ensuite contre ceux qui s'éloignent des affaires publiques, & contre leurs admirateurs. “ Re-
 “ garder la retraite comme une marque de
 “ moderation & de vertu est, ou un reste du
 “ systême qui canonisa les hommes inutiles,
 “ ou une façon de penser qui ne tient pas
 “ moins à la corruption generale, & qui
 “ nous fait envisager la vie publique comme
 “ un theatre destiné uniquement à satisfaire
 “ la vanité, l'avarice, & l'ambition.” L'e-R. d. J.
 loge de la Retraite est une satire de la corruption du siecle, j'en conviens avec Mr. Fergufon ; mais cette corruption une fois posée, cette satire generale devient un juste eloge du particulier qui se tient à l'ecart pour n'être ni tiran, ni esclave, qui pleure sur sa patrie, & qui s'occupe en secret à consoler quelques infortunés qui versent des larmes autour de lui.

De la Corruption qui tend à l'Esclavage poli- Sect. V.
tique. Lorsque les richesses sont entassées p. 401.
 par l'avare, & dispersées par le prodigue ; lorsque les jeunes heritiers sont pauvres au milieu de l'abondance, lorsque les desirs du luxe étouffent la voix des partis & des factions, lorsque l'esperance d'être payé de sa complaisance, ou la crainte de perdre ce qu'il ne possède que conditionnellement, tiennent

l'homme dans le doute & l'inquietude ; en un mot, lorsqué la fortune, au lieu d'être regardée comme un instrument heureux dans la main d'un homme droit & ferme, est l'idole de l'avare ou du prodigue, de l'homme avide ou lâche ; alors les fondemens, sur lesquels s'étoit élevée la liberté, deviendront les supports de la tyrannie. Tacite l'a dit, " L'admiration pour les richesses conduit " au gouvernement despotique (4). "

Señ. V. L'auteur finit par la peinture du *Despo-*
 P. 419. *tisme*. Détournons nos regards de ce triste tableau. Les meilleurs écrits ne ramèneront plus l'amour de la vertu & de la liberté chez un peuple corrompu & esclave. Ce n'est que de l'excès de ses maux qu'il peut en espérer le remède. Le Despotisme se détruit enfin, en détruisant les richesses & l'industrie qui en sont les soutiens. Celui qui n'a plus rien est toujours libre. Les esclaves quittent enfin leurs champs depouillés, se réfugient dans les déserts, y fondent des Républiques, & recommencent de nouveau la carrière de la liberté, des vertus, & des arts. C'est par cette idée consolante que Mr. Ferguson termine son ouvrage. Seroit elle aussi juste qu'elle est consolante ? L'histoire ne m'offre point l'exemple de ce cercle politique. L'Orient, patrie du Despotisme, n'a connu que

(4) Est apud illos & opibus honos ; eoque unus imperitat. Tacit. *De mor. Germ.* c. 44.

ce gouvernement affreux ; la cour de Nadir Shah me retrace celle de Ninus, & si j'aperçois dans ce vaste intervalle quelques instans de force & de vertu, je n'en découvre aucun de liberté. L'Europe, libre & guerrière, succomba, une fois, sous le joug de l'Empire Romain ; vers les tems de Constantin & de Theodose, on avoit oublié jusqu'au nom de la liberté. Il fallût que le Nord s'ébranlât pour briser les fers du Midi. Parmi les monarchies que les Barbares fondèrent dans nos climats, il semble qu'il y en a plus d'une qui s'avance à grands pas vers le Despotisme. Quel sera enfin leur sort ? Nous sommes Journalistes, & non point Prophètes.

Puissions nous avoir souvent occasion de rendre compte à nos Lecteurs d'ouvrages aussi judicieux & aussi elegans que l'est celui de Mr. Ferguson. Ce n'est point ici de ces eclairs, qui vous eblouissent un instant pour vous replonger dans une nuit plus sombre. Une lumiere douce, agreable, & permanente, eclaire ces feuilles. On n'y voit point cet esprit de systêmes, où l'imagination nous promène de chimères en chimères ; tout est bâti sur des faits, & appuié par des raisonnemens presque toujours justes. Ceux qui cherchent le Roman dans la Philosophie diront peut-être, il n'y a rien de neuf dans cet ouvrage. Et n'avez vous pas encore assez vû de ces Globes colorés jeux d'une imagination

nation enfantine, & qu'un souffle de la raison fait évanouir ? Il y a d'ailleurs dans le livre de Mr. Ferguson quelques points de vue qui ont le mérite de la nouveauté.

Moraliste juste & aimable, il ne plonge point l'homme dans un découragement fatal, ni ne lui inspire pas une présomption dangereuse. Politique sage & éclairé, il remplit le plan de son ouvrage en suivant les progrès de la société depuis la cabane du Sauvage jusques au Palais du Despote. On voit avec surprise que la Religion, qui a toujours tenu une si grande place dans la Société civile, n'en tient aucune dans son livre. Il semble même qu'il évite avec soin des matières aussi délicates. En louant sa prudence, il nous convient de l'imiter.

Malgré l'élegance du style de Mr. Ferguson, on voit qu'il cherche plus à être utile qu'à briller ; & il auroit pû mettre à la tête de son ouvrage, " Je cherche à découvrir le vrai, & l'honnête, & je m'en occupe entièrement (5). "

(5) Quod verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc sum. Horat. *Epist.* l. ii.

EXTRAIT

E X T R A I T IV.

Conclusion of the Mémoires of Miss Sidney Bidulph, &c. Conclusion des Mémoires de Miss Sidney Bidulph, publié par l'Editeur de la première Partie. A Londres, chez Dodsley, 1767. in 12mo. Vol. IV. pp. 333. Vol. V. pp. 327.

C'ÉTOIT une époque bien brillante pour le Roman en Angleterre, que celle où le pinceau de Richardson, conduit par l'imagination & le sentiment, traçoit avec des couleurs éclatantes les tableaux énergiques de Clarisse & de Lovelace ; & où Fielding, par des traits plus vrais & plus fins, nous peignoit Sophie & Tom Jones : Où le premier entraînoit les cœurs, & le second captivoit les esprits. Le Lecteur sensible étoit toute ame en lisant Richardson ; il ne voyoit point ses défauts, ses longueurs, ses inégalités, & la trop forte charge de ses caractères. Accablé des douleurs de Clarisse, se ferait-il dit froidement, que Lovelace est hors de la nature ; pénétré de l'état de la touchante Clementine auroit-il pensé qu'il n'est point de Grandisson ? Sans réfléchir il repandoit des larmes, & son cœur subjugoit sa raison.

L'Anglois

L'Anglois admiroit Fielding avec plus de gout & de reflexion ; il voyoit l'homme peint au naturel dans ses tableaux, il y reconnoissoit son ami, son voisin, il s'y reconnoissoit peut-être lui-même ; son cœur & son esprit étoient également flattés, & il pardonnoit à l'Auteur ses endroits foibles, & même *l'Homme de la Montagne*.

Ces deux grands genies ont dans leur différente manière poussé ce genre peut-être au plus haut degré où il puisse atteindre. L'expérience paroît appuyer cette conjecture ; nous n'avons eu depuis eux que de foibles imitateurs qui nous rappellent tristement nos pertes. Exceptons en Smollet, qui nous a tracé des caricatures dont Fielding lui-même rirot avec nous.

Un seul Auteur a mérité de se placer près de Richardson & de Fielding, c'est l'historien inconnu de *Julie de Mandeville*. Tout plait dans cet ouvrage, les caractères en sont vrais, variés, intéressans, & une marche soutenue avec art nous conduit à la catastrophe le moins prévue & la plus touchante. Qui ne verseroit des larmes sur le sort de ce couple aimable que la mort reunit le jour où l'Himen dût les couronner ? Qui ne seroit attendri du spectacle de deux pères, aussi vertueux qu'infortunés, penchés sur les cercueils de leurs enfans, & levants l'un sur l'autre un oeil de desespoir, qui ne fremiroit du silence de leur douleur ---- Auteurs dramatiques,

tiques, ne negligez pas ce tableau ! Et vous qui le traçates continuez à nous consoler de nos pertes.

J'ai parcouru une foule de Romans qui n'on vecu que quelques jours ; j'en ai trouvé peu qui eussent quelque mérite, & j'ai cru que les Memoires de Miss Sara Bidulph étoit celui auquel je pouvois m'arrêter, malgré ses defauts, d'autant plus qu'ils font la suite d'un ouvrage déjà connu.

L'Auteur nous avoit conduit jusques au 3^{me} volume, non sans trébucher souvent dans sa marche. Ce Roman étoit fini tant bien que mal. Pourquoi si on vouloit nous donner encore deux volumes, ne pas imaginer du neuf ? au lieu de nous placer d'entrée dans une situation oubliée ou desagreable. Pourquoi nous ramener encore cette Miss Arnold à qui nous ne pardonnerons jamais sa foiblesse & ses torts envers le malheureux Falkland ? & qui ne nous interessera point, ce Sir George son frère, & sa femme dont les caractères étoient epuisés, cet honnête Price qu'on voit par tout. Il resulte de cette idée maladroitte un melange confus d'acteurs connus & inconnus, & une double situation plus noire qu'interessante par le souvenir du passé, & le malheur present. Encor ne nous épargne t-o-n point par la un preambule de 9 pp. pour essayer maladroitement de donner de la vraisemblance à la publication des Lettres, & la premiere impression devient une im-
pression

pression d'ennui : les auteurs devroient renoncer à ce petit moyen, bien inutile si le Roman est intéressant, & sans effet s'il ne l'est pas. Mais entrons en matière.

Madame Arnold vit gracieusement à la campagne des bienfaits du cousin Warner. Ce Cousin, le seul personnage du premier Roman que nous eussions été bien aise de revoir, est mort malheureusement pour le Lecteur ; & frappé du malheur de sa Cousine, il a laissé à ses deux nièces une fortune indépendante, afin que rien ne les engage un jour à se marier contre leur inclination. Madame Arnold donne tous ses soins à l'éducation de ses deux filles. Miss Dolly l'aînée est belle, tendre, sérieuse, & a un air de langueur qui allarme ; Cecile la cadette est plus jolie que belle, vive & enjouée. Sous le même toit le bon Price élève le jeune Falkland, aussi beau, aussi aimable, aussi tendre que son père infortuné. C'est ainsi que cette femme imprudente élève dans une union étroite ces jeunes personnes, & prépare leurs malheurs. Son amie en est surprise ainsi que le lecteur ; qui mieux que Madame Arnold devoit craindre l'amour, & en prévoir les suites funestes ? Mais elle ne prévoit rien, & d'ailleurs Falkland doit partir au premier jour pour Oxford. Quoiqu'elle l'aime extrêmement, elle ne songe pas à l'unir avec une de ses filles ; il n'a pas assez de fortune, & sa naissance est illegitime. Ceci n'est sûrement

ment pas romanesque ; mais quand on me P. 21.
 présentera une femme foible, imprudente, in-
 gratte à la memoire d'un amant dont elle fit
 tous les malheurs, esclave des bienfeances
 qu'on n'attende point que je m'y interesse !
 Falkland va à Oxford (qui n'est qu'à cinq
 miles,) Madame Arnold & Cecile vont chez
 une amie ; Miss Dolly reste au logis avec
 Miss Audley, fille de condition, qui passe
 l'été à une campagne de voisinage, & s'est
 liée avec les Miss Arnold. Sir Edouard Aud-
 ley son frère est à Oxford avec Falkland, &
 leur mère est d'un caractère bas & intéressé,
 ainsi que toute sa famille ; mais Madame Ar-
 nold, qui se trompe toujours, la regarde
 comme une femme d'un grand merite. C'est
 ici où l'interêt va commencer. Sir Edouard
 a entièrement derangé ses affaires, il a jetté
 les yeux sur Miss Arnold pour les racommo-
 der, il est question de lui inspirer du gout,
 & de l'engager à un mariage secret ou à un
 enlevement. Ce Sir Edouard doit ressembler
 à Lovelace ; mais qu'il lui est inferieur !
 Quant à sa sœur, ce caractère n'est certai-
 nement d'après personne ; vous y verrez une
 fille de condition sans aucune passion qui
 l'a seduise, & uniquement pour appuier les
 vues intéressées de son frère, jouer le rôle le
 plus bas & le plus revoltant. Les lettres de
 frère & de la sœur auront une noirceur, qui
 repousse bien plus qu'elle n'intresse.

Seule

Seule avec Miss Dolly, Miss Audley lui a parlé pour son frère, mais elle a été reçue froidement. Dans une visite que viennent leur faire d'Oxford Sir Edouard & Falkland, Falkland se demet l'épaule en sautant un fossé. Cet accident decouvre à Miss Audley l'amour de Dolly pour Falkland ; elle conseille à son frère de se tourner du côté de Cecile, & elle se decide à encourager & avancer une intrigue entre Dolly & Falkland, afin qu'ils puissent faire tous cause commune contre la mère & les parents. Dolly, simple & innocente, ignoroit la nature de ses sentimens pour Falkland, & les croit des sentimens d'amitié. Deja Miss Audley lui en a developpé la nature, & l'encourage à s'y livrer.

P. 69. Le frère, plus sensible à l'argent qu'à l'amour, se determine fort aisement à changer Dolly pour Cecile : Est-ce ainsi qu'on nous peignit Lovelace ? Quand on veut nous rendre un coquin interessant, il faut qu'il ait du moins quelque noblesse. Il travaille avec autant de finesse que de bassesse à corrompre l'ame de son ami Falkland pour en faire un instrument à ses projets interessés. L'honnête Price lui avoit mis dans la tête des scrupules qu'il a peine à effacer ; il cherche à detourner son gout pour Cecile sur sa sœur, il lui decouvre la passion de Dolly pour lui, il le prend par la pitié & la vanité. Miss Audley de son côté joue un rolle encore plus honteux ;

teux ; elle ne cesse de fomenter la passion de Dolly, elle lui fait accroire que Falkland l'adore. Le frère & la sœur se communiquent les progrès de leurs trahisons, s'en félicitent, & il regne entr'eux la plus grande emulation à cet egard.

Un accident traverse leurs projets. Avant P. 149. qu'on ait pu commencer une intrigue avec Cecile, elle quitte la campagne où elle étoit avec M^e Arnold, & va joindre à Bath Lady Sara sa tante. Sir Edouard se rend à Bath, où il fait sa cour à Lady Sara & à Cecile.

Miss Audley s'en retourne chez elle, où P. 161. elle procure de concert avec sa mère de fréquentes entrevues à Miss Arnold & Falkland. On persuade à Falkland que Cecile va épouser le Lord V. qui en est devenu amoureux à Bath. Enfin, par reconnoissance, vanité, & plus encore par dépit, Falkland déclare à Miss Arnold une passion qu'il n'a jamais réellement sentie, & ils s'engagent solennellement l'un à l'autre quelques jours avant le départ de Dolly pour Londres.

Transportons nous dans cette ville, nous y trouverons l'aimable Cecile & la tendre Dolly chez Sir George Bidulph & Lady Sara. Le Lord V. seigneur très aimable, est passionné pour Cecile, tous les parents l'appuient, mais il est traité froidement. Sir Edouard n'a pas mieux réussi. Dolly se repent en secret de sa démarche, & Falkland toujours à Oxford se l'est reprochée des le
F lende-

lendemain. Mais Sir Edouard pour le calmer change une seconde fois, & veut lui faire avoir Cecile, & se charger de consoler Dolly.

P. 205. Les parens de Cecile la sollicitent presamment en faveur de Lord V. Elle se defend avec un fonds de raison, & une vivacité charmante & aimable ; & le Lecteur entrevoit qu'elle a une autre passion. Falkland, que Sir George n'aimait point, & Sir Edouard font une visite qui est bien decrite ; ils ont des vivacités contre le Lord W. qui engagent Sir George à leur fermer sa porte. Cet evenement afflige Cecile, & redouble l'abattement de Dolly, d'autant plus que les lettres de Falkland, qui lui parviennent par l'officieuse Miss Audley, sont toujours plus froides.

P. 234—
272. La narration est ici coupée maladroitement par l'Episode d'une fille seduite par Audley ; rien de plus commun, & de plus trivial que toute cette affaire. Il seroit bien tems que les auteurs renonçassent à ces Episodes, qui defigurent les meilleurs Romans. Celui qui pense en avoir besoin, pour reveiller la curiosité de Lecteur en la suspendant, se condamne lui-même à jeter son ouvrage au feu.

Les parens de Cecile la traitent durement pour l'engager à epouser le Lord V. Elle soutient leurs duretés avec dignité & courage. Le Lord V. de son côté desapprouve
ces

ces persecutions, & montre un caractère noble & délicat. Mad^e Arnold rappelle Cecile, la presse aussi. On attend à la campagne le Lord V. & Sir George. Dans cette situation critique Falkland trouve Cecile seule, & lui montre pour la première fois sa passion ; elle lui declare de son côté qu'elle l'aime depuis longtems, & qu'elle ne fera jamais à d'autres qu'à lui. Je suis fâché de ne pouvoir entrer dans les details de cette scène, où le beau, l'aimable caractère de Cecile acheve de se developper d'une manière très satisfaisante. Falkland se fait d'abord après d'amers reproches que Sir Edouard cherche à étouffer. C'est dans cette situation interessante que nous laisse le iv. volume.

Milord W. arrive chez M^e Arnold, Sir S. V. George vient l'y joindre ; Cecile est extrêmement pressée par son oncle, & même par sa mère ; outre cela Milord W. a accordé obligeamment un emploi militaire à Falkland ; il va partir pour la Flandres. Dans P. 48. cette situation critique Cecile se decide à découvrir le secret de son cœur : à qui ? à Milord lui-même. On lit avec le plus grand plaisir cette conversation interessante entre deux personnes, les seules qui dans le cours de cet ouvrage plaisent également au cœur & à l'esprit. La noblesse & la délicatesse de Milord justifient la demarche de Cecile. Il lui promet même de faire ses efforts pour engager M^e Arnold & Sir George à consen-

tir à son mariage avec Falkland, & remplir le même jour ses promesses avec succès. C'est à la malheureuse Dolly, restée à Londres auprès de Lady Sara, que Cecile communique

P. 73. cet événement & les transports de sa joye. Celle de Falkland n'est pas aussi pure, il trace à son indigne confident ses amers reproches à l'égard de Dolly, il se hâte de lui écrire à elle-même pour la prévenir. Cette lettre est bien faite ; on commence à plaindre plus Falkland qu'on ne le hait. Mais Sir Édouard, qui veut enlever Dolly, ne lui fait point parvenir cette lettre. Dolly, frappée comme d'un coup de foudre à la réception de celle de Cecile, écrit à Falkland une lettre touchante, où elle le conjure du moins d'attendre sa mort pour épouser sa sœur. Les remords de Falkland augmentent ; Sir Édouard s'en moque, & exige qu'il écrive un billet à Dolly pour lui demander un rendez-vous, qui donne à Édouard la facilité de l'enlever. Falkland résiste, mais il cède à la menace de tout découvrir, il trace le fatal

P. 97. billet, & Sir Édouard enlève Dolly. Toute l'histoire de cet enlèvement n'a rien de piquant ; Dolly est Clarisse, Audley est Lovelace, mais ils ne gagnent pas à la comparaison. C'est ici que l'Auteur, se rappelant tout d'un coup que Miss Audley a joué un rôle qui pourroit bien ne pas paroître naturel, la fait descendre du théâtre ; elle se jette même dans la parterre pour condamner son

son frère, qui approuve fort sa retraite, & lui marque qu'il l'auroit mesestimée, si elle s'étoit mêlée de cette dernière affaire. N'aimez vous pas bien cette delicateffe dans Sir P. 198. Edouard ? Dolly s'échappe ; ce n'est plus Clarisse maintenant, mais Clementine, car elle arrive folle au logis quatre jours avant celui fixé pour les noces de sa sœur. Falkland étoit absent. On se decide à lui cacher cette triste aventure, pour ne point troubler sa joye. Mais au moment même où dans un appartement de la maison, Price alloit unir pour jamais Cecile & Falkland, Dolly P. 249. échapée à sa garde s'elance vers Falkland, & saisit sa main, en disant, " Cette main est à " moi ! Oh Falkland, vous ne pouvez la " donner à une autre avant que mes yeux " soient fermés." Falkland tombe sans mouvement à ses pieds ; les femmes se retirerent, & Falkland, revenu à lui, quitte pour toujours, le de:espoir dans le cœur, la maison dont il a detruit le bonheur. Eclairé sur la noirceur de Sir Edouard, il va le joindre, se P. 262. bat avec lui, en est blessé dangereusement, mais le tue. Madame Arnold ne peut re- P. 269. sister au dernier coup qui l'a frappée. Ce trait de lumiere qui lui montre ses deux filles malheureuses, un ingrat & un monstre dans son fils adoptif, la porte au tombeau. Elle languit quelques jours, & decline visiblement, mais elle veut voir son meurtrier, &

P. 274. lui pardonner avant sa mort. Nous allons écrire cette scène intéressante.

P. 286. On annonce Falkland. “ Miss Arnold s’assit
 “ dans un coin obscur de la chambre, & se
 “ couvrit le visage de son mouchoir ; Cecile
 “ resta à sa place au chevet du lit, mais elle
 “ changeoit souvent de couleur. ----- Mr.
 “ Price entra le premier, Falkland le suivoit
 “ d’un pas lent, son bras dans une écharpe
 “ noire ; on eut dit qu’il sortoit du tombeau ;
 “ Cecile se leva, & le salua en silence, mais
 “ il détourna les yeux comme ne pouvant
 “ supporter sa vue. ---- Il s’approcha du lit
 “ d’un pas tremblant, se jeta à genoux, &
 “ enfonçant sa tête dans les couvertures, re-
 “ pandit un torrent de larmes ----- Madame
 “ Arnold paroissoit très émue, elle mit une
 “ main sur la tête de Falkland, & fut quelque
 “ tems sans pouvoir proférer une parole. Ce-
 “ cile alors laissa couler des larmes qu’elle ne
 “ pouvoit plus retenir ---- Dolly s’approcha
 “ doucement de Falkland, se pencha sur lui,
 “ & étendit à moitié son bras comme pour
 “ le relever ; elle repandoit un torrent de
 “ larmes ; enfin, Madame Arnold rompit ce
 “ silence touchant, & d’un ton de voix ine-
 “ gal & interrompu, expression de la ten-
 “ dresse & de la douleur, “ Ce n’est pas, dit
 “ elle, à Falkland, pour vous affliger ainsi
 “ que j’ai voulu vous voir ---- je crois que
 “ vous êtes fâché des malheurs que vous
 “ avez causés à ma famille ---- je vous par-
 “ donne

“ donne de tout mon cœur ---- Ce n’est pas
 “ le temps des reproches ---- Je souhaitie-
 “ rois pouvoir vous consoler ---- Et com-
 “ ment, Madame, s’écria Falkland en le-
 “ vant la tête ; comment pourrais-je être
 “ consolé avec de pareils objets devant les
 “ yeux ? ---- Oh, non, non ; j’ai perdu ma
 “ vertu, mais non ma sensibilité. Privez
 “ moi de memoire, de raison, & d’humanité,
 “ avant que de me parler de consolation ----
 “ Vous devez, continua Madame Arnold,
 “ avoir une juste douleur de vos fautes, mais
 “ que ce sentiment trop vif ne vous porte
 “ pas à des excès. Je m’en prens à votre
 “ jeunesse, aux passions, & encore plus aux
 “ mauvais conseils & exemples. Ne vous
 “ regardez donc point comme abandonné au
 “ mal, mais travaillez plutôt dans la suite à
 “ reparer le passé autant que vous le pour-
 “ rez. Ce que j’en dis n’est que relative-
 “ ment à votre bonheur ; car quant à moi,
 “ & à mes deux filles, vous ne pouvez nous
 “ faire de reparations ---- Le mal est sans
 “ remède, & toute la consolation que je puis
 “ vous donner, est de vous dire que vous
 “ etes pardonné. C’est pour cela unique-
 “ ment que j’ai désiré de vous voir, pensant
 “ soulager ainsi le poids d’une conscience
 “ blessée. C’est pourquoi je vous repete
 “ que je quitte la vie avec les mêmes senti-
 “ mens de compassion & d’amour mater-

“ nel, que j’éprouvai lorsque votre père, qui
 “ ne fut si cher, me confia votre foible en-
 “ fance ---- Je crois, dit-elle, (après avoir
 “ fait une pause, comme pour se remettre de
 “ l’émotion que ce souvenir lui avoit causé,)
 “ Je crois que je puis vous promettre aussi le
 “ même pardon volontaire de la part de mes
 “ filles --- Qu’en dites-vous, mes filles ?----
 Cecile s’avanca la première : “ C’est moi,
 “ Madame, qui ai souffert le moins, dit elle,
 “ mais ses torts envers moi furent ils plus
 “ grands qu’ils n’ont été, votre exemple
 “ m’apprendroit à les tous effacer de ma mé-
 “ moire ; ainsi, Falkland, depuis ce moment
 “ regardez moi de nouveau comme votre
 “ sœur. Mais quant à tout autre lien, fus-
 “ siez vous demain libre, eussiez vous le
 “ consentement de tous mes amis, j’y renon-
 “ cerais pour toujours. Je n’oserais jamais
 “ y penser non plus, repliqua Falkland ----
 “ Et vous, ma chère, dit l’excellente Dame
 “ Arnold à sa fille aînée, ne pardonnez-vous
 “ pas aussi à ce pauvre jeune homme. Dolly
 “ montre alors, malgré le dérangement de
 “ son esprit, le même fonds de tendresse &
 “ de douceur qu’elle eut toujours. C’est elle
 “ qui le conjure de lui pardonner d’avoir
 “ rompu le silence, & troublé son bonheur.
 “ Grand Dieu ! s’écria Falkland, il est juste
 “ que ma punition soit proportionnée à mes
 “ crimes, mais ceci est insupportable. ----
 “ Enfin,

“ Enfin, il se jette à ses pieds ; Non, Miss
 “ Arnold, lui dit il ; Falkland n’est cepen-
 “ dant pas un monstre au point de vous
 “ hair ; il vous estime, vous respecte, vous
 “ révère plus que jamais, & s’il détourne le
 “ vue, c’est la honte & non le ressentiment
 “ qui l’y oblige. Serrant alors légèrement
 “ une de ses mains, Je suis satisfaite, dit
 “ Miss Arnold, & elle retourna à la place
 “ qu’elle avoit quittée.” Madame Arnold
 meurt, consolée de la promesse que lui
 fait Cecile d’épouser Milord V. Ce mariage
 a lieu quelque tems après ; & ce couple ai-
 mable est heureux. Falkland va en Flan-
 dres, rentre dans ses biens paternels, & of-
 fre avec humilité sa main à Dolly, entière-
 ment retablie, qui la refuse avec dignité,
 & renonce au mariage avec délicatesse. A-
 près ces traits estimables, je suis fâché d’être
 obligé de dire à mes Lecteurs, que Miss Aud-
 ley fait une visite à Cecile & Dolly, qu’elle
 auroit dû fuir avec le plus grand soin, &
 qu’elle leur remet sa correspondance qui eut
 dû être la proie des flammes. C’est ainsi
 que finit ce rôle désagréable & hors de
 toute espèce de vraisemblance. Pardonnons
 bien des choses à cet ouvrage en faveur de
 la scène de mort que nous venons d’abre-
 ger à regret, de celle entre Cecile & Mi-
 lord W. & de ces deux intéressans carac-
 tères. On ne peut effectivement assez s’é-
 tonner

ronner que le même Auteur, qui a quitté si souvent les sentiers de la vraisemblance & de l'intérêt, qui a imité si foiblement, ait imaginé & conduit le rôle du cousin Warner dans la première Partie, & ceux de Cécile & de Milord W. dans cette dernière. Peut-être ne manque-t-il à cet Auteur que les conseils d'un ami sévère.

L A T H E O L O G I E.

LES douze années, écoulées depuis qu'un Journal François ne communique plus à l'Etranger les Productions Litteraires de cette Ile, n'ont pas été moins favorables aux Sciences Theologiques & Morales, qu'à toutes les autres, & ce genre a toujours été cultivé avec distinction.

La Mitre qu'on a vû aussi frequemment que l'Hermine des Chanoines servir de titre à une sainte oisiveté, ou tout au moins de dispense pour toute autre etude, que celle qui peut deffendre ses privilèges & ses honneurs, a ajouté son lustre à divers ouvrages savans, qui n'avoient pas besoin de cette decoration pour être bien reçus du Public : Tels sont, parmi un grand nombre, les deux derniers Volumes des Sermons de Thomas Sherlock, mort il y a sept ans, Evêque de Londres. Ils presentent plus encore que les premiers (dont le Journal Britannique de Mars & Avril 1755. rendoit compte) l'assemblage rare de l'Erudition, du Raisonnement, & de l'Eloquence. Les traits d'imagination & de sentiment manquent en general à la plupart des Predicateurs Anglois, qui se contentent d'instruire clairement la Raison,
comme

comme si un bon Gouvernail suffisoit seul pour faire avancer le Vaisseau. L'Evêque de Londres le manie en maitre, mais il fait de plus enfler les voiles, en parlant avec vehemence au Cœur & aux Passions, sur des sujets ordinairement froids dans d'autres mains, les questions controversées entre le Chrétien & le Deiste, le Fidèle & l'Incrédule, sur lesquelles roulent le plus grand nombre de ses discours; s'ils étoient un peu moins diffus dans quelques endroits, ils auroient un mérite de plus. L'Archevêque de Cantorberi, Thomas Secker, a fait aussi part au Public du fruit de ses veilles, par un Volume de Sermons imprimés l'année dernière, après avoir été prêchés en différentes occasions solennelles. Ils sont au nombre de xiv. dont vii, avoient déjà paru séparément, & on y trouve une grande piété avec beaucoup de méthode.

Le savant Evêque de Glocester a donné il y a une année une cinquième édition, fort augmentée, de son ingénieux ouvrage sur la Divinité de la Legation de Moïse, dans laquelle il a semé à pleines mains de nouveaux traits d'Erudition, plus propres peut-être à montrer l'immense étendue de ses connoissances, que nécessaires à son but. Le Docteur Lowth l'a vivement attaqué sur quelques articles, & l'attention des Erudits a longtems été fixée sur les demêlés de ces deux Rivaux. L'Evêque Warbur-

ton

ton n'y a rien perdu de sa première gloire littéraire, & le Docteur Lowth y a gagné un siège à côté de son antagoniste, ayant été d'abord après le combat nommé par S. M. à l'Évêché d'Oxford. Mais en admirant le faveur de ces deux hommes illustres, le Public les a vus avec peine ne pas se respecter assez, & mêler plus d'une fois à leur disputes savantes des personnalités étrangères à la question, & peu délicates en elles-mêmes. L'Évêque de Gloucester a donné depuis dix mois une nouvelle preuve de la fécondité de sa plume, en publiant un troisième Volume de Sermons, au nombre de XII. Ils sont tous marqués au coin du génie, mais n'annoncent cependant pas également le grand Prédicateur.

Quand les Chefs de l'Église donnent l'exemple de l'application & du travail, il est ordinairement suivi par ses simples Docteurs, & la partie du Clergé Anglois, qui jouit de l'abondance & du loisir, continuë à s'en servir pour cultiver les sciences dans leur différents points de vuë, & surtout dans leur rapport à la Religion. Le Docteur Leland ne se lasse point de la défendre par ses Ouvrages Polemiques contre les Déistes; une grande partie en est déjà connue de l'étranger par des traductions, & celle qui ne l'est pas encore, ne le mérite pas moins. Le Docteur Kennicot rend compte chaque année des progrès du grand ouvrage qu'il entreprit en 1760, & qui

qui doit être achevé en 1770. C'est l'Examen & la Comparaison de tous les Manuscrits Hebreux du V. T. & des Editions imprimées avant l'an 1517. pour corriger par ce moyen les légères erreurs qui se sont glissées dans les Editions modernes, même les meilleures, telles que celle de Vander Hooght, que le Dr. Kennicot estime le plus. Une Souscription de plus de 800 l. st. par année pour le tems de dix ans, qui a à la tête S. M. pour 200 l. st. l'Academie d'Oxford pour 40. celle de Cambridge pour 30. celle de Dublin pour autant, & celle de Manheim pour 12 guinées, & ensuite les premiers Seigneurs du Royaume & les Prelats, fournit aux frais qu'exige une pareille entreprise. Ils sont très considerables, parce que le Dr. Kennicot n'épargne rien pour fouiller dans toutes les Bibliothèques même les plus éloignées, & en tirer soit les Originaux, soit des Copies des Manuscrits & des Editions qui sont l'objet de sa Collation. Il en a déjà examiné plus de 130. differens, & il en attend encore plusieurs qui l'occuperont pendant les deux ans qui lui restent, en sorte que l'Edition qui en resultera, sera sans contredit le plus exacte & la plus pure qui ait jamais paru, & ne pourra que servir utilement à la cause de la Religion, qui a souvent souffert de la corruption accidentelle de ses sources.

Chaque

Chaque année voit naître de nouveaux Ouvrages destinés à la défendre, & qui sont du plus au moins intéressans par les recherches, la moderation, & la candeur, qui les caractèrissent, en sorte que si nous voulions seulement donner le titre de tout ce qui a paru en ce genre depuis 12. ans, cet article deviendroit trop long ; mais obligés de nous borner & de choisir, nous allons offrir au Public l'extrait des deux productions modernes qui nous ont paru les plus dignes d'attention.

E X T R A I T V.

A large Collection of ancient Jewish and Heathen Testimonies, &c. Recueil des Temoignages anciens des Juifs & des Payens en faveur du Christianisme, avec des Observations par M. Lardner, Docteur en Theologie. En 4to. Tom. IVme pp. 482. A Londres, chez J. Buckland, T. Longman, A. Millar, & T. Cadell. 1767.

IL y a plus de quarante ans que le savant Auteur de cet ouvrage a consacré ses veilles au service des lettres & de la religion. Ennemi des subtilités metaphisiques, convaincu qu'une doctrine fondée sur les faits doit être prouvée par les faits, M. Lardner a cherché

ché

ché avec soin, mais sans prevention, tous ceux qui lui paroissent favorables au Christianisme. Dix sept volumes in 8vo, qu'il a publiés, nous presentent la chaine non interrompue des temoignages que les Chrétiens ont rendu dans tous les tems à nos Saints Livres, & composent, avec les reflexions de l'Auteur, une bibliothèque savante & raisonnée de tous les Ecrivains Ecclesiastiques des premiers siècles. A ce recueil il en a fait succéder un autre, aussi curieux qu'il est détaillé. C'est l'histoire de la Religion tirée des ecrits de ses ennemis. Aussi moderé qu'il est éclairé, M. Lardner plaint leurs erreurs, ne dissimule point leurs objections, mais conserve avec plaisir tous les aveux que la verité leur a arrachés. Les trois premiers volumes de ce grand ouvrage sont deja entre les mains de tous les amis du Christianisme; c'est du quatrième que je vais parler. Il contient les temoignages de tous les Auteurs Payens du IV^{me}, V^{me}, & VI^{me} siècle, depuis le regne de Constantin jusqu'à l'extinction du Paganisme.

A mesure qu'on s'eloigne de la source, les temoignages deviennent moins importants. Les Auteurs Payens du IV^{me} siècle & des suivans ne sont temoins que des evenemens arrivés de leur tems; & ce tems ne se rapporte qu'à l'histoire d'une Eglise, qui avoit mieux conservé la doctrine que l'esprit de l'Evangile. Sur vint-deux chapitres qui composent cette partie du Recueil, je n'ai trouvé que quatre
traits

traits qui puissent servir à la cause du Christianisme. Je dois les considérer avec une attention particulière.

1. Chalcidius, Philosophe Platonicien, qui P. 3-8. a commenté le Timée de son Maître, écrivit vers le commencement du iv^{me} siècle. Il étoit l'ami de Hosius qu'on croit être le fameux Evêque de Cordoue. Les savans sont néanmoins partagés sur la religion de Chalcidius. Beaufobre & Fabricius le regardent comme Chrétien ; ils ont prouvé du moins qu'il connoissoit la religion, & qu'il la respectoit. Cave a hésité. M. Lardner croit découvrir dans les écrits de ce Philosophe un ton, qui respire partout la vénération pour les superstitions des Grecs. Il prononce qu'il étoit Payen ; & se sert du témoignage de ce Payen pour justifier le récit de St. Matthieu, à l'égard de cette étoile qui éclaira les Mages dans leur recherche du jeune Messie ; “ étoile (dit Chal-
 “ cidius) qui n'annonçoit point la maladie &
 “ la mort, mais au contraire la descente d'un
 “ Dieu vénérable sur la terre, pour le bien du
 “ monde & pour le salut des hommes. Des
 “ Chaldéens, accoutumés à l'observation des
 “ corps célestes, virent en chemin cette étoile ;
 “ s'informèrent de la naissance récente d'un
 “ Dieu ; & lorsqu'ils eurent découvert cette
 “ jeune Majesté, ils lui rendirent l'hommage
 “ & le culte qu'on devoit à un si grand Dieu.
 “ Mais ces choses. (écrit-il à son ami Hosius)
 “ vous sont mieux connues qu'à moi.”

P. 222. 2. Il n'est plus permis de douter de la reli-
 -228. gion de Macrobe. Ce Rheteur, dont on profite en le meprisant, etoit assurément Payen. Il nous a conservé un bon mot d'Auguste, qui dit assez plaisamment, qu'il aimeroit mieux être le cochon d'Herode que son fils. La Loi Mosaique protegeoit le cochon ; mais un fils d'Herode avoit peri dans un massacre general, que ce tyran ordonna de tous les enfans au dessous de l'age de deux ans. Il seroit difficile denoncer plus clairement le massacre rapporté par les Evangelistes. M. Lardner discute avec soin le recit de Macrobe. Il pense que ce bon mot d'Auguste ne regardoit pas le massacre general ; mais qu'il blamoit la cruauté d'Herode, qui fit mourir effectivement trois de ses fils, mais après qu'ils avoient atteint l'age viril. Nôtre Auteur se sert cependant de l'autorité de Macrobe, pour faire sentir que les Payens du v^{me} siècle reconnoissoient la verité d'un fait aussi singulier, & qu'ils n'auroient jamais reçu sur le seul temoignage des livres Chrétiens. M. Lardner auroit pû ajouter, que ce bon mot d'Auguste a tout l'air d'être emprunté d'un propos de Diogene (1). Il est vrai que l'esprit de ce Prince pouvoit n'être pas trop original. Nôtre savant Theologien dit qu'il a cherché vainement l'endroit de Scaliger, où ce grand Critique semble douter du conte entier de Macrobe. Il l'auroit trou-

(1) Gronovius l'avoit deja remarqué.

vé dans ses Animadversions sur la Chronique d'Eusebe, p. 177. de l'édition de Genève, 1658. Je conviens que ses objections sont assez foibles. Auguste pouvoit très bien accorder à Herode la permission de faire mourir trois de ses enfans, & s'étonner pourtant qu'un père usât aussi librement de cette permission.

3. L'histoire & le caractère de l'Empereur Julien forment un des morceaux les plus intéressans de l'Antiquité Ecclesiastique. M. Lardner consacre à ce Prince singulier un article très étendu, & qui fait honneur à son savoir & à sa moderation. Dans les vices de l'Apostat & dans les ridicules de l'homme, il n'oublie point les grandes qualités du Guerrier, de l'Ecrivain, & de l'Empereur. Il s'attache avec raison au grand ouvrage, par lequel Julien se flattoit vainement de renverser l'edifice éternel de la religion. Il ne reste plus de cet ouvrage que des fragments, qui sont conservés dans la Refutation de Cyrille d'Alexandrie; mais ils renferment quelques aveux, qui doivent avoir beaucoup coûté à un incrédule du caractère de Julien. Il reconnoit l'antiquité & l'authenticité des Saints Livres, ne peut dissimuler les progrès rapides de l'Evangile, & s'efforce de mépriser, plutôt que de nier, les guerisons miraculeuses de nôtre Seigneur. Ce dernier aveu paroît surtout d'une grand force. Je sens à regret que les Pères de l'Eglise l'ont eux-mêmes affoibli, en faisant des aveux tout

aussi complaisans à l'égard des miracles & surtout des oracles du Paganisme. Les prestiges, la magie, l'existence & la puissance des Demons malfaisans, étoient des doctrines communes aux deux partis. L'un & l'autre s'attachoient rarement à la critique des prodiges, dont leurs antagonistes se vantoient. Tous les deux trouvoient qu'il étoit plus commode de convenir des effets, & de ne disputer que sur la cause de ces merveilles.

P. 47--71. 4. Julien (dit-on) essaya contre les Chrétiens un argument, qui exigeoit la puissance d'un Empereur autant que la subtilité d'un Sophiste. Il entreprit de démentir la foi de nos prophéties, & de rebâtir ce Temple de Jerusalem sur lequel Dieu lui-même avoit dénoncé un anathème éternel. Les ouvriers employés à ce travail en creusoient déjà les fondemens, lorsque des globes de feu, qui sortirent à plusieurs reprises de la terre, les obligèrent de se retirer avec effroi, & de quitter leur entreprise. “ Ce sont les propres paroles d'Ammien Marcellin, Auteur du tems, “ Historien judicieux & fidèle, Payen de religion, & attaché au service de Julien. Les “ Auteurs Chrétiens entrent dans un plus “ grand détail, & rapportent plusieurs autres “ circonstances miraculeuses. Je les omets, “ parceque je n'écris point l'histoire ecclésiastique. J'observerai seulement qu'il n'y a “ point dans toute l'antiquité de fait qui soit “ plus certain. Sans compter Rufin, Theodoret,

“ doret, Sozomène, Socrate, & Philostorge,
 “ il est attesté par trois Pères contemporains,
 “ St. Gregoire de Nazianze, St. Chrysofome,
 “ & St. Ambroise. Le premier le rapporte
 “ dans un de ses discours contre Julien, com-
 “ posé la même année ; le second environ
 “ vint ans depuis, devant toute la ville d’An-
 “ tioche ; & le troisième en parle peu après
 “ le second, comme d’une chose notoire, en
 “ écrivant à l’Empereur Theodose. Si l’on
 “ joint à leur temoignage celui d’Ammien,
 “ on ne peut contester ce fait, sans etablir le
 “ Pyrrhonisme historique le plus insensé (2).”
 Tel est le langage d’un Historien savant &
 aimable. Cent Ecrivains ont parlé de ce mi-
 racle etonnant avec moins d’elegance peut-
 être, mais avec autant de confiance ; & toutes
 les preuves qu’ils en rapportent viennent de
 recevoir entre les mains du celebre Warbur-
 ton (3) un nouveau degré de force & de lu-
 mière.

Malgré le poids reuni de tant de grands
 noms, malgré la crainte justifiée par trop
 d’exemples de scandaliser les ames foibles, M.
 Lardner ose avouer qu’il lui reste encore des
 doutes sur la verité de ce miracle. Je vais
 abreger les difficultés qu’il propose avec autant
 d’erudition que de modestie. 1. Il n’est pas
 douteux que Julien accordât aux Juifs une
 protection, dont ils etoient peut-être rede-

(2) V. Bleteric. Vie de Julien, p. 397.

(3) Dans son Discours intitulé *Julien*.

vables à leur haine pour le nom Chrétien. Il leur promet même, dans une épître authentique qui nous est parvenue, de rebâtir pour eux le Temple de Jerufalem s'il revenoit victorieux de sa guerre contre les Perfes. Nôtre favant Theologien conclut de la promesse même, que Julien ne fongeoit point à l'effectuer dans ce tems, où fon esprit & les revenus publics etoient employés aux preparatifs d'une expedition, qui lui promettoit la gloire d'Alexandre & de Cyrus. Julien perit dans cette guerre ; fes desseins perirent avec lui : mais ils pouvoient encore faire imaginer aux Chrétiens un denouement plus merueilleux & plus honorable pour la Religion. 2. La mort prochaine de Julien devoit arrêter une entreprise d'aussi longue haleine, & pouvoit epargner à la Providence un miracle assez inutile. C'est avec raison que M. Lardner touche très fobrement à une matière aussi delicate. 3. Ammien Marcellin etoit un Soldat ni instruit ni fidèle. Sa credulité l'exposoit à croire trop legèrement ce qu'on lui racontoit de merueilleux, dans une histoire à laquelle il ne paroît point avoir donné une attention particulière. Cette credulité se peint dans un grand nombre de traits incroyables, dont il a cru orner ses ecrits. C'est ainsi qu'il nous apprend avec un grand serieux la prudence des Oyes, qui avoient à traverser le Mont Taurus, fort infesté par leurs ennemis les Aigles. Ces sages Oyes faisoient leur pe-

tite

tite provision de pierres ; qu'elles portoient dans leurs becs, pour mieux résister à la tentation de crier ; mais qu'elles rejettoient dès qu'elles avoient passé les endroits dangereux. 4. Les autres historiens de ce miracle l'ont chargé de mille circonstances, qui montrent l'imagination la plus heureuse, mais qui sont aujourd'hui rejetées par les plus habiles défenseurs du fond de leur récit. 5. Le silence de St. Jerome, de Prudence, & de l'historien Orose, étonnent notre Critique judicieux. Ils avoient tous trois & l'occasion & l'inclination de parler de ce miracle, s'il leur avoit paru bien constaté. Il auroit pû ajouter qu'en fait de miracles, le silence de trois Theologiens d'un siècle superstitieux, est bien moins naturel que le témoignage de vingt de leurs contemporains. Telles sont les probabilités que M. Lardner a sû rassembler. C'est au Lecteur éclairé de les peser & de les juger.

Les autres témoignages qui sont au nombre de dix neuf, ne peuvent inspirer qu'un intérêt de curiosité, mais cet intérêt a de la vivacité & de la variété. On y voit passer en revue un grand nombre de personnages assez connus ; on étudie à la fois leur esprit & celui de leur siècle, qui éprouva une Revolution presque universelle. Constantin donna à l'Empire une nouvelle Capitale, une nouvelle Constitution, & une nouvelle Religion ; & tous les successeurs de ce Prince, à l'exception de Julien, furent Chrétiens. Ces Princes suivirent plutôt

l'exemple des Payens que les leçons d'un Dieu de Paix. Constantin à la vérité ménagea un culte qu'il venoit d'abandonner, & les discordes civiles qui s'élevèrent parmi les Chrétiens accorderent une sorte de tolerance à leurs ennemis communs. Ce ne fut que sous le regnes de Gratien & de Theodose qu'ils commencerent à être serieusement inquietés. St. Ambroise de Milan eut la triste gloire d'avoir inspiré à ces deux Princes des maximes de Persecution, qu'on a repeté très fidelement à tous leurs successeurs. M. Lardner examine les Loix des Empereurs, suit & developpe leur conduite, & les juge par tout en homme & en Chrétien. Il est vrai qu'on a trop exagéré la severité des Empereurs Chrétiens. Elle gardoit encore une sorte de milieu entre l'Evangile & l'Inquisition. On ne trainoit point les Infideles devant les tribunaux, pour leur offrir le choix du Baptême ou de la mort. On se contentoit de ruiner les temples, & de defendre sous les peines les plus severes, les Sacrifices, la Divination, & generalement tous les rits du Paganisme. Cette persecution soutenue pendant quatre vint ans suffit pour abattre une Religion depourvue & de dogme & de morale, & qui n'avoit que des traditions & des ceremonies.

P. 115
-127. Tout etoit changé; c'etoit à present les Payens qui prechoient la tolerance parce qu'ils en avoient besoin pour eux-mêmes. Le Sénateur Themistius loue avec beaucoup d'eloquence

quence & de dignité l'Empereur Jovien sur la protection qu'il accordoit à toutes les religions de l'Empire. Le Sophiste Libanius plaide avec art & avec elegance la cause des Temples qu'on commençoit déjà à ruiner. Symmachus, l'un des premiers Magistrats de Rome, fait des efforts reiterés mais inutiles en faveur de l'Autel de la Victoire qui faisoit encore triompher le Paganisme au milieu du Senat. Le ton de ces Apologistes est très different de celui des Lactance & des Tertullien ; les Payens sentoient la foiblesse de leur religion & la necessité de menager celle de leurs maitres. Ils s'etendent sur les droits inviolables de la conscience, & ils demandent grace pour un culte tranquille & innocent ; qui n'a fait couler de sang que le sang de victimes. Ils osent rappeler aux Romains que ce culte fut celui de leurs pères qui subjuguèrent l'Univers, & ils insinuent même, que cet Être, qui a mis dans les esprits une variété infinie, se plait peut-être dans la diversité des hommages qu'il recoit de ses creatures.

Cette moderation exterieure des auteurs Payens n'etoit cependant que l'effet de la crainte & de la dissimulation. Il nous reste beaucoup d'ouvrages qui decouvrent les vrais sentimens de leurs cœurs. On y lit la haine, l'envie, la consternation, & le desespoir ; & l'on y sent partout l'aigreur & l'intolerance d'un parti opprimé. On voit qu'ils se plaisent dans les malheurs publics, pour gouter la joie
horrible

horrible de les imputer à leurs ennemis ; les guerres, l'invasion des Barbares, & jusqu'aux fleaux de la nature, les tremblemens de terre, & le derangement des saisons, tout annonce la colère des Dieux contre la nouvelle secte qui a meprisé leurs autels. Zosime, Eunapius, & Rutilius sont à tous ces egards les plus coupables, & M. Lardner qui les suit avec attention relève une quantité d'exemples de leur mauvaise foi, & de leur malice impuissante.

- P. 191 Le premier décrit avec horreur la destruction
 —212. des temples & le sacrilege de ceux qui mirent les os des malfaiteurs (des Saints martyrs) à la place des statues des Dieux Celestes. Le second déchire la memoire de Constantin & de Theodose, assez souvent sans verité & toujours sans decence. Rutilius, dans un voyage assez agreable qu'il nous a tracé, laisse paroître les idées qui lui estoient les plus chères. Il se moque non sans raison de la triste superstition des Moines, attribuë les malheurs publics à la destruction des livres Sibyllins, & s'emporte vivement contre les Juifs & leur religion. “ Plut aux Dieux, dit il, que la Ju-
 —232. dée n'eut jamais été subjuguée.” La nation vaincue & presque detruite opprime aujourd'hui ses vainqueurs ; les seuls Juifs dans l'expression de Rutilius. Mais les Commentateurs eux-mêmes ont senti, que les Chrétiens estoient dans son idée, & que son indignation contre les progrès rapides de la nouvelle secte, lui avoit arraché ce souhait.

Atque

Atque utinam nunquam Judæa subacta fuisset
 Pompeii bellis, imperioque Titi ;
 Latius excisæ pestes contagie serpunt,
 Victoresque suos, natio victa premit.

Itinerar. L. i. ver. 394.

Claudien & Ammien Marcellin meritent cependant une exception qui leur est très honorable.

On a souvent fait à ces Ecrivains l'honneur de les croire Philosophes. Helas, ils en étoient bien éloignés. Incrédules sur le Christianisme, ils étoient superstitieux sur tout le reste. Les Mystères, les Purifications, la Theurgie, les Demons, les Prodiges, & les Visions étoient les objets les plus respectés de leur foi. Je vois entre Platon & les Sophistes qui osèrent dans le cinquième siècle usurper le nom de ses disciples, je vois la même différence qu'entre le grand Arnauld & les Convulsionnaires de St. Medart. C'est au défaut de la raison qu'on substitue les prodiges.

Depuis le milieu du vme siècle, les Payens ne formoient plus de corps dans l'Empire Romain. Mais il restoit encore quelques Philosophes, (c'est ainsi qu'ils vouloient bien se nommer,) attachés aux Dieux d'Homère & de Platon. Les Chrétiens, qui ne les craignoient plus, leur permettoient de vivre & d'écrire avec assez de liberté ; leur Ecole étoit dans Athenes, & l'on peut dire que cette ville fameuse fut le berceau & le tombeau de la Religion des Grècs. Sous le regne de Justinien,

nien, dernière époque du Paganisme, on comptoit parmi les plus célèbres des Platoniciens, Simplicius, Isidore, & Damascius. Exposés quelquefois au zèle des Chrétiens, ils prirent la résolution commune de chercher le repos & la liberté auprès du Roi-Philosophe qui regnoit en Perse. C'étoit le nom qu'il recherchoit, & que la renommée lui prodiguoit. Ils virent ce Roi-Philosophe ; ils reconnurent que Chosroes avoit plus de talens que de vertus, & plus de prétensions que de talens. Ils s'en retournerent chez eux honteux du voyage inutile qu'ils avoient fait, mais éclairés par une triste P. 315. expérience sur la Philosophie des Rois (4).

E X T R A I T VI.

The Confessional, or a full and free Enquiry into the Right, &c. Le Confessional, ou Recherche libre & complète sur le Droit, l'Utilité, & le Succès de l'Établissement des Confessions systematiques de Foi, dans les Eglises Protestantes. Grand Octavo de 410 pages, outre un Preface de 93. Seconde Édition. A Londres, chez S. Bladon, dans Pater Noster Row, 1767. La première avoit paru en May 1766.

DEUX éditions d'un ouvrage de ce genre, en si peu de tems, supposent du me-

(4) Ce recit est tiré d'Agathias, historien instruit & contemporain.

rite ;

rite ; & on se confirme dans cette idée à mesure qu'on le lit. L'Auteur s'annonce cependant, dans sa préface, comme un homme faisi " de cette maladie epidemique des gens " oisifs & visionnaires, qui font des projets " pour la reforme du public." Il se fait à lui-même toutes les objections possibles contre son projet, & se rappelle tous les desagremens qu'ont effuyées les Launoi, les Papebroch, les Mabillon, les Thiers, dans l'Eglise Romaine ; les Tillotson, les White, & nombre d'autres dans la Protestante ; pour avoir attaqué quelques unes de leurs erreurs de discipline, sans renoncer cependant au moindre article de leur Foi. Mais il se rassure & s'encourage par l'idée de l'honneur que gagneroit l'Eglise Anglicane (dont il se declare Membre zélé) à corriger quelques points de sa discipline, qu'il ne croit pas exactement conforme à l'Évangile.

Il s'autorise de toutes les demarches faites de tems en tems pour cette reforme, par les Docteurs les plus respectables, depuis l'Acte d'Uniformité sous Elizabeth, qui fixa l'establisement actuel de l'Eglise Anglicane ; mais les progrès recens & journaliers du Papisme dans la Grande Bretagne lui fournissent son plus puissant motif à proposer une reforme, qui, si elle pouvoit s'executer, rameneroit, suivant lui, la plûpart des Non-conformistes sous les etendarts de l'Eglise Anglicane, & augmenteroit par cette ré-
union

union les forcés à opposer à l'ennemi commun, dont il redoute le prit d'aggrandissement, toujours au guet des circonstances favorables à son ambition ; & il en voit une de ce genre dans les flots de Jésuites, que la tempête, qui les a chassés du Continent, a jettés dans cette île.

Ils lui paroissent dangereux malgré leur situation, vû la tiédeur generale contre le Papisme, qui a même gagné depuis longtems quelques Chefs de l'Église ; & il cite à ce sujet un fait assez singulier, que Mr. Motheim relève aussi dans son Abregé d'Histoire Ecclesiastique. Nous allons le rapporter au long, comme une anecdote interessante pour la plûpart de nos Lecteurs. Elle est tirée de la *Biographie Britannique*, art. *Wake*. “ Mr. Beauvoir, Chapelain du
 “ Comte de Stair, Ambassadeur en France
 “ après la paix d'Utrecht, ecrivit une lettre
 “ au Docteur Wake, Archevêque de Can-
 “ torbery, datée de Paris du 11. Decembre,
 “ 1717. (en reponse à une des siennes du
 “ 27. Novembre precedent) où il lui dit,
 “ que Mr. Dupin & d'autres Docteurs de
 “ Sorbonne regardoient l'union des Eglises
 “ Gallicane & Anglicane comme le plus sûr
 “ moyen de réunir toutes les Occidentales,
 “ & souhaitoient d'entrer en correspondance
 “ sur ce sujet avec l'Archevêque. Celui-ci
 “ accepta l'offre, & la negotiation par lettres
 “ fût poussée assez loin ; (ce qui prouve
 “ qu'on

“ qu'on s'etoit fait de part & d'autre des
 “ concessions, quoique le Biographe ne rap-
 “ porte que celles du Clergé François.)
 “ Mylord Stanhope, alors à Paris, & My-
 “ lord Stair, reçurent à la Cour des com-
 “ plimens à ce sujet ; mais les Constitu-
 “ tionnaires ayant sonné le tocsin contre le
 “ Cardinal de Noailles, qui se mêloit beau-
 “ coup de cette negotiation, le Ministère
 “ François interposa son autorité, & fit eva-
 “ nouir le projet. Le Docteur Piers de Gi-
 “ rardin, Secretaire des Conferences, donna
 “ toutes les lettres de l'Archevêque Wake,
 “ qui furent envoyées à Rome comme au-
 “ tant de trophées remportés sur les enne-
 “ mis de l'Eglise ; & l'Abbé Dubois, qui
 “ avoit decouvert le projet, reçut bientôt
 “ après le chapeau de Cardinal.”

L'Auteur fait ensuite remarquer l'influ-
 ence que peuvent avoir sur les progrès du
 Papisme les Confessions Systematiques de Foi,
 auxquelles les Eglises Protestantes assujettis-
 sent leurs Docteurs. “ Des hommes, dit il,
 “ qui ont consacré leur plus belles années à
 “ se qualifier pour certains emplois publics, se
 “ trouvant dans l'alternative de souscrire des
 “ Formules, dont quelques Articles repug-
 “ nent à leurs idées, ou de perdre tout le fruit
 “ de leur education, seront tentés de sacrifier
 “ leurs scrupules à leur fortune, & de croire
 “ qu'un libre examen des Articles qui les
 “ peinent, ne serviroit qu'à leur faire manquer
 “ d'avan-

“ d’avantageux établissemens, par le refus de
 “ souscrire, qui en feroit la suite ; ou, en
 “ cas d’une criminelle complaisance, à em-
 “ poisonner par le remors tous les avan-
 “ tages que pourroit offrir leur etat. S’eton-
 “ nera-t-on si en pareilles circonstances ils
 “ s’étourdissent par des distinctions jesuiti-
 “ ques, ou, ce qui est plutôt fait encore, s’ils
 “ se tranquillisent sur l’autorité de l’Eglise ?
 “ Dans les deux cas ils sont sur la voye d’ac-
 “ quiescer avec la même securité à tous les
 “ abus de l’Eglise Romaine, & il n’y aura
 “ pour eux que du plus ou du moins à cet
 “ egard.”

R. d. J. Les craintes de l’Auteur sur les progrès
 de cette Communion paroîtront peut-être
 des terreurs paniques à la plûpart de nos
 Lecteurs, & l’esprit philosophique du siè-
 cle un rempart assez sûr contre la su-
 perstition ; mais il a eu sans doute des
 raisons particulières pour ne pas penser de
 même, ou pour couvrir de ce pretexte un
 ouvrage hardi dont la lecture rappelle sou-
 vent le mot du Satirique, *Tout Protestant*
est Pape une Bible à la main ; l’Auteur au-
 roit pû cependant justifier encore son en-
 treprise par une autre raison, très forte
 dans ce Royaume. La Secte du Metho-
 disme y croit tous les jours, & les Confes-
 sions de Foi de l’Eglise Anglicane lui four-
 nissent plus d’avantages encore qu’au Pa-
 pisme ; les Enthoufiastes tirent des xxxix
 Arti-

Articles les dogmes extrêmes de la Justification, de la Predestination, &c. présentés dans toute leur dureté, reprochent ensuite aux Theologiens Anglicans les adoucissements qu'ils y ont apportés, & leur rendent à leur tour le titre odieux de Schismatiques; ils attaquent ainsi l'Eglise Ang. avec ses propres armes, & on leur enlèveoit cette ressource, en supprimant la Soucription des Confessions & des Formules établies.

L'Ouvrage même est divisé en VIII Chapitres. L'Auteur donne dans le premier une histoire abrégée de l'origine, des progrès, & du succès des Confessions de Foi & de Doctrine dans les Eglises Protestantes. Il examine, dans le second, le droit d'établir ces Confessions comme des pierres de touche pour l'Orthodoxie, & dans le troisième, leur convenance & leur utilité. Le quatrième renferme l'examen particulier de *l'Introduction de l'Evêque Burnet à l'Exposition des XXXIX Articles de l'Eglise Ang.* Le cinquième, les variations & les embarras de raisonnement des Theologiens qui n'approuvent pas la méthode de l'Evêque Burnet, pour justifier les XXXIX Articles. Le sixième, l'examen particulier des sentimens de ceux qui soutiennent la légitimité d'une Soucription latitudinaire des XXXIX Articles. Le septième, un essai pour découvrir l'origine de cette pratique, & l'espèce de Casuistes qui l'ont propagée & soutenuë.

H

Nous

Nous ne faisons qu'indiquer les titres de ces VII chapitres, parceque la multitude de faits particuliers à l'Eglise Ang. dont ils sont remplis, les rendent moins intéressans au general des Lecteurs Etrangers, pour lesquels proprement nous ecrivons ; & nous passons au huitième & dernier chapitre, qui renferme toutes les conclusions que tire l'Auteur des Recherches precedentes, son systeme & ses vuës pour la reforme de la plûpart des Constitutions Ecclesiastiques. “ Tous ces
 “ faits (dit il) qui montrent clairement tant
 “ de contrariété, de confusion, & d'incerti-
 “ tude d'opinion chez les partisans des Con-
 “ fessions de Foi etablies, doivent nous faire
 “ chercher quelque moyen de sortir de ce
 “ labyrinthe, & de donner sur ce sujet une
 “ forme plus edifiante à notre Eglise ; ce se-
 “ roit la plus digne occupation de ses Pre-
 “ lats & de ses Theologiens qui ne trouve-
 “ roient point dans cette entreprise autant
 “ d'obstacles, que les amis du systeme ac-
 “ tuel veulent le faire croire.” Et il refute ensuite leurs principales objections, qu'il re-
 duit à deux, l'une morale & l'autre po-
 litique.

“ On oppose d'abord à cette reforme (dit-
 “ il) les mœurs actuelles, qui n'y sont pas
 “ propres. On pretend que le peuple ne
 “ fût jamais moins disposé qu'à present à
 “ s'occuper d'objets serieux ; que des re-
 “ flexions religieuses ne sont point faites
 “ pour

“ pour le tems où nous vivons ; & que la
 “ prudence exige par là même de renvoyer
 “ à une saison plus favorable tout change-
 “ ment dans les confessions reçues. Mais
 “ est-ce seulement de nos jours, que le
 “ commun des hommes est plus porté à la
 “ frivolité & à l’erreur, qu’à l’application &
 “ à la vérité ? N’etoit-ce pas déjà la même
 “ chose dans les tems de Jesus Christ ? Il
 “ auroit donc dû suivant le principe de ceux
 “ qui veulent renvoyer la revue de nôtre
 “ système ecclesiastique, il auroit dû s’en-
 “ tendre d’abord avec les Scribes & les
 “ Pharisiens, dont les decisions avoient été
 “ jusqu’alors aveuglement reçues du peuple,
 “ dont il vouloit changer la Confession de
 “ Foi ; & s’accommoder ensuite aux pre-
 “ jugés particuliers de cette nation. Il re-
 “ prouva au contraire hautement toutes les
 “ formes de doctrine & de culte, qui n’e-
 “ toient fondées que sur les traditions des
 “ Chefs de la Synagogue ; & enseigna plu-
 “ sieurs verités qui montroient clairement
 “ que la Religion ne devoit jamais être re-
 “ streinte à une eglise nationale, ni genée
 “ par des formules exclusives : & il exhorta
 “ en toute occasion ses Apôtres à suivre son
 “ exemple & sa methode, pour reformer
 “ l’Univers (1).

(1) L’Auteur ne se seroit-il point laissé aller ici
 à un de ces ecartis si frequens dans la dispute, en
 amenant à son système une comparaison peu juste

“ Ils l’imitèrent aussi ; puisqu’on ne leur
 “ vit jamais établir, dans aucune des Eglises
 “ qu’ils fondèrent, un Formulaire de Foi
 “ & de Doctrine différent des paroles mêmes
 “ de l’Evangile. St. Paul parle bien dans
 “ un endroit, (Rom. vi. 17.) *de la forme ex-*
 “ *presse de la doctrine* ; ailleurs, (1 Tim. iv.
 “ 6.) *des paroles de la foi & de la bonne doc-*
 “ *trine* ; plus loin, (1 Tim. vi. 3.) *des saines*
 “ *paroles de notre Seigneur Jesus Christ, & de*
 “ *la doctrine qui est selon la piété* ; & enfin,
 “ (2 Tim. i. 13.) *du vrai patron des saines*
 “ *paroles*. Mais, s’il avoit voulu désigner
 “ par là un Formulaire fixe de Foi & de
 “ Doctrine, ne lui auroit il pas donné tou-
 “ jours le même nom ? & se seroit il servi
 “ de plusieurs expressions différentes pour
 “ l’indiquer ? ”

L’Auteur se propose ensuite l’objection
 politique contre son système de réforme, en
 demandant, “ s’il ne vaut pas mieux ne point
 “ toucher à quelques erreurs speculatives
 “ établies par autorité publique, que d’essayer
 “ de les détruire, au risque d’élever une

& peu décente ? Quel rapport y a-t-il entre un Le-
 gislateur Divin, qui justifie par des miracles une
 Religion nouvelle, dont il vient instruire les
 hommes, & un particulier qui propose quelques
 idées qui lui paroissent raisonnables, mais qui ne
 font cependant pas de la dernière évidence ? On
 peut nuire à la meilleure cause en la défendant
 avec des armes foibles. *Rem. du Journaliste.*

“ faction,

“ faction, & de troubler la paix de la
 “ société ?”

Il admet l'objection, s'il s'agit d'erreurs absolument théoriques, c'est-à-dire, qui n'ayent aucune influence sur les mœurs & la conduite religieuse de ceux qui les adoptent. On peut négliger celles de ce genre ; mais il n'en connoit point d'absolument indifférentes aux mœurs, où au bien de l'Etat (2), & veut par là même qu'on les attaque vigoureusement dans les formules publiques qui les perpétuent ; d'autant plus que les troubles à ce sujet ne sont point si à craindre, que veulent le faire croire quelques Docteurs intéressés au maintien de ces erreurs. Les discussions théologiques n'allument plus d'incendies ; le peuple n'en est plus ému ; & si elles attirent encore quelque orage de la part des Chefs de l'Eglise sur ceux qui les entreprennent, il ne s'étend jamais plus loin ; comme le prouve l'exemple de quelques Docteurs qui ont attaqué, dans ce siècle, le Symbole d'Athanase, si cher à l'Eglise Anglicane. Les plus célèbres sont Mr. Whiston & le Docteur Clarke en Angleterre, l'Evêque de Clogher & le Docteur Carter en Irlande. “ Qu'on ne dise donc plus que le

(2) On pourroit exiger ici de l'Auteur, qu'il développât & prouvât cette assertion par des raisonnemens & des faits. *Rem. du Journ.*

“ tems ne font pas propres à la reforme
 “ dont je parle, mais plutôt, qu'elle ne con-
 “ vient pas à certains Membres de l'Eglise ;
 “ & pour soutenir qu'elle est impraticable,
 “ qu'ils attendent d'avoir fait auparavant
 “ tous leurs efforts pour l'obtenir. Alors,
 “ s'ils font inutiles, on ne pourra plus les
 “ accuser d'en exagerer les difficultés !

“ Et d'ou vient qu'ils aiment à les repre-
 “ senter comme insurmontables ? Parceque
 “ la Reformation une fois commencée sur
 “ quelques articles de Doctrine, on ne fait
 “ jusqu'ou elle pourroit s'etendre ; elle ne
 “ s'arrêteroit peut-être pas aux Formulaires
 “ & aux Ceremonies. On iroit peut-être
 “ jusqu'à examiner, si la police actuelle de
 “ l'Eglise ” (il est clair que l'Auteur de-
 “ signe ici & partout la Haute Eglise) “ est
 “ fondée sur l'Ecriture ; & si on procedoit
 “ sincèrement à cette recherche, le repos de
 “ quelques Prelats pourroit en souffrir, leurs
 “ travaux être augmentés, la nature & l'ob-
 “ jet de leurs occupations presentes consi-
 “ derablement changées, & leur temporel
 “ réduit à la proportion de leurs services.”

Après avoir ainsi repondu aux objections
 les plus naturelles contre son systême de Re-
 forme, l'Auteur l'expose plus en detail. Il
 voudroit donc qu'on bannît de l'Eglise toute
 Confession de Foi, ou Formule Ecclesiast-
 tique, chargée du moindre article etranger à

nos Saints Livres, c'est-à-dire, toutes en general, puisqu'il suppose qu'il n'en est point de parfaitement pure de ce mélange. Il croit cependant qu'on pourroit donner quelque chose aux préjugés des foibles, en procédant insensiblement à la reforme des Confessions de Foi qui entrent dans le culte public (il en veut surtout au Symbole d'Athanase) & en montrant au peuple en quoi l'article effacé s'éloignoit de l'Écriture. Mais il conclut à bannir incessamment toute Sousscription à ces Formules de la part des Aspirans aux Ordres Ecclesiastiques, pour ôter au plus grand nombre une pierre d'achoppement, *à laquelle il est injuste & cruel, dit-il, de les exposer.*

Et s'il s'en trouvoit parmi eux qui visserent avec peine l'Orthodoxie perdre cet appui, il ne veut point que la restoration de la liberté Chrétienne pour leurs frères plus timorés, leur tourne en scandale, & qu'on leur refuse la consolation de sousscrire les Formules qu'ils venerent, & de signaler ainsi leur zèle pour tous les établissemens actuels de l'Église.

“ Qu'ils se lient par les expressions les plus
 “ énergiques, & avec les plus fortes entraves
 “ qu'il pourront trouver !”

L'Auteur applique ici dans une note à ces zelés Sousscripteurs de Formule un trait de l'Évêque Andrews, qui nous paroît, comme à lui, assez propre à egayer un instant nos

Lecteurs, en leur faisant encore mieux saisir son idée. L'anecdote est tirée de la *Biographie Britannique*, art. *Andrews*, rem. E.

“ Les Evêques de Winchester & de Durham, Andrews & Neale, étoient un jour
 “ au dîner du Roi Jaques I. S. M. leur dit,
 “ Mylords, ne puis je pas prendre l'argent
 “ de mes sujets quand j'en ai besoin, sans
 “ toutes ces formalités de Parlement ? L'Evêque de Durham, Andrews, repondit d'abord, A Dieu ne plaise, Sire, que vous
 “ n'ayez point ce droit là ; c'est par vous
 “ que nous vivons ! Sur quoi le Roi s'adressant à l'Evêque de Winchester, Et
 “ vous, Mylord, qu'en pensez vous ? Sire,
 “ je ne m'entens pas en affaires de Parlement. Point de subterfuge, Mylord, une
 “ reponse directe ! Eh bien ! je crois qu'il
 “ est permis & legitime à V. M. de prendre
 “ l'argent de mon frère Neale, puisqu'il
 “ l'offre. ” C'est le cas (pretend nôtre Auteur) des Gouverneurs de l'Eglise, avec tous ceux qui leur offrent aussi d'abandonner leur propriété, c'est-à-dire, leur liberté religieuse, qui devrait cependant être plus precieuse encore que la civile ; Et pourquoi abandonneroient ils plutôt l'une aux decisions des Chefs de l'Eglise, que l'autre à la volontaire arbitraire du Prince ?

Il prévient en suite la plus forte objection qu'on puisse lui opposer. Vous voulez donc, me dira-t-on, que l'Eglise autorise & envoie des Pasteurs parmi le peuple, sans exiger aucune sûreté pour l'acquit fidèle de leur emploi, & sans prendre aucune précaution contre les doctrines fausses ou erronées qu'ils pourroient enseigner. Non, répond il, mais je trouve ces sûretés & ces précautions dans les déclarations suivantes que chaque Prêtre fait dans la cérémonie de son Ordination, & auxquelles il est bien éloigné de vouloir toucher : “ D'être persuadé que les
 “ Saintes Ecritures renferment suffisamment
 “ toute Doctrine absolument nécessaire au
 “ Salut, par la Foi en Jesus Christ ; d'être
 “ déterminé à en instruire, de tout son pouvoir, le peuple qui sera confié à ses soins,
 “ & à ne rien enseigner comme absolument
 “ nécessaire au Salut, que ce qu'il croira
 “ pouvoir être prouvé clairement par l'Ecrite-
 “ ture. Il s'engage de plus à travailler dili-
 “ gemment à bannir de son Eglise toute
 “ Doctrine erronée & étrangère à la Parole
 “ de Dieu, à admonester en public & en
 “ particulier les sains & les malades suivant
 “ l'occasion. Il promet d'être assidu à la
 “ Prière & à la lecture de la Parole de Dieu ;
 “ & aux études qui peuvent lui en donner
 “ une plus grande intelligence ; de se diriger
 “ lui-même & sa famille suivant la Doctrine
 de

“ de Christ ; de donner ainsi de bons exem-
 “ ples à l’Eglise ; & de faire enfin tous ses
 “ efforts pour entretenir la tranquillité, la
 “ paix, & la charité, chez tous les Chrê-
 “ tiens, & particulièrement chez ceux dont
 “ l’instruction lui est confiée.”

Chaque Candidat fait en même tems d’autres Declarations relatives à la Suprematie du Souverain, à l’abjuration de toute pretention étrangère, & à la discipline particulière de l’Eglise, que l’Auteur ne desapprouve point ; mais il n’en veut pas d’autres, que celles qu’il vient de citer : Et si on lui objecte qu’elles sont vagues & indéterminées, & que, par là même, on auroit de la peine à convaincre de prevarication celui qui les violeroit ; il repond, que les xxxix Articles le font aussi à bien des egards, & qu’on ne trouvera jamais aucune formule qui enlève toute subterfuge jesuitique à ceux qui ne rougiront pas d’y recourir ; & que les cœurs honnêtes & droits n’ont pas besoin d’autres engagements que ceux qu’il a rapportés, pour être de fidèles Ministres de Christ.

Cet ouvrage est en general écrit avec autant de force que de liberté, & montre partout un homme consciencieux, qui voudroit reformer le desordre qui l’a le plus frappé dans la société, dont il est membre ; & qui n’est pas sans esperance d’y réussir, malgré ce qu’il dit de son entreprise dans sa preface.

Il nous paroît dans l'Eglise, ce qu'est dans l'Etat le Docteur Tucker, qu'on peut appeler *l'Abbé de St. Pierre* de l'Angleterre, mais plus heureux que *l'homme de bien* François, en ce qu'il a vû déjà quelques uns de ses plans de Citoyen réalisés ; il en a proposé un pour la suppression d'une multitude de sermens inconsiderés, & souvent faux, qu'on prête journellement dans les Tribunaux ; nôtre Auteur voudroit détruire un abus du même genre dans l'Eglise, & il seroit bien à souhaiter qu'ils remportassent tous deux cette victoire sur les prejugués.

Quoique le Confessionnal ne paroisse écrit que pour l'Eglise Anglicane, & tout appuyé sur des aveux de ses Docteurs ou des evenemens de son histoire, ce qui rendoit inutile pour la plupart de nos Lecteurs un plus long extrait de cet ouvrage, les principes d'où il part, & les conclusions qu'il entretient, sont également applicables à toutes les Eglises Protestantes, qui exigent encore des Ministres qu'elles authorisent des Soustractions de Formules Theologiques, & il n'est point où elles n'ayent causé dans les jours sombres de l'intolerance, des troubles publics, & où elles ne produisent encore aujourd'hui bien des anxietés particulières ; ou ce qui est pire encore, l'indifference sur des engagements solennels & l'abandon de tout principe. L'Evêque Burnet eut la satisfaction

l'action de contribuer pour beaucoup par ses représentations au Clergé de Genève, à faire adoucir les rigueurs usitées alors contre les Candidats au Ministère Ecclesiastique, à l'égard des Confessions de Foi reçues dans cette Eglise & celles de Suisse. Les argumens de nôtre Auteur ne sont que le développement de ceux que le Prelat employoit alors, & nous paroissent par là même des plus propres à achever ce qu'il commença, partout où on voudra s'en occuper. Les autorités particulières, sur lesquelles il les fonde pour l'Eglise Anglicane, pourront se trouver aussi du plus au moins dans chaque Eglise Protestante.

Plusieurs attaques & autant de defenses ont augmenté l'attention du Public à cet ouvrage. Le Docteur Rutherford, Membre de la Societé Royale, Professeur en Theologie à Cambridge, & Archidiacre d'Essex, lui a porté les plus grands coups ; & le Docteur Dawson, Recteur de Burgh en Suffolk, s'est signalé à les repousser. Nous pensons que nos Lecteurs verront avec plaisir les principales armes employées de part & d'autre. Ceux qui attaquent le Confessionnal, s'attachent en general à demontrer le droit que possèdent les Chefs de chaque Eglise Protestante d'exiger de ceux, qui veulent être admis à y enseigner publiquement, une Con-
fession

feſſion de Foi & de Doctrine ; & voici leur grand argument.

L'Eglise univerſelle de J. Chriſt eſt une ſociété qu'il a inſtitué, dont il eſt le chef, & qui renferme dans ſon ſein tous ceux qui font profeſſion de croire en lui, après avoir été reçus extérieurement au nombre de ſes diſciples. L'unique vuë dans laquelle cette ſociété fût établie, étoit de conduire ceux qui y entretiennent, au ſalut, par la conſervation & l'avancement de la véritable Religion. Et par là même c'eſt le devoir de tous ceux qui ſont appellés à gouverner des Eglifeſ particulières, qui ne ſont que des portions de l'univerſelle, d'aſſurer & avancer autant qu'il dépend d'eux la vraie doctrine de l'Evangile. Mais il n'y a pas d'autres moyens legitimes d'y parvenir que des inſtructions ſoutenuës dans les mêmes Verités communiquées aux hommes par J. Chriſt & ſes Apôtres, & l'exemple de leur Morale pratiquée, deux points eſſentiels, ſur leſquels les Gouverneurs de l'Eglise (Magiſtrats ou autres Prepoſés) ont dès là droit d'exiger toutes les ſuretés poſſibles, de la part de ceux qu'ils lui donnent pour Paſteurs & Inſtituteurs. Ils doivent ſ'aſſûrer ſurtout de l'orthodoxie de leur Foi & de leur Doctrine, & c'eſt tout ce qu'ils font (pretend le Profeſſeur) quand ils leur demandent de ſouſcrire à la Confeſſion de Foi publiquement autorifée ; l'Eglise
n'ayant

n'ayant pas le droit de faire usage de sa Confession de Foi comme d'une loi, qui oblige les Candidats des Ordres Ecclesiastiques à croire toutes les propositions qu'elles renferment, mais seulement comme d'un moyen (d'un test) pour savoir ce qu'ils pensent sur ces differens articles.

Ce principe, habilement présenté sous toutes ses faces, compose le fond de l'ouvrage du Docteur Rutherford contre le Confessional, ce qui nous dispense d'autant mieux d'un plus grand developpement, que nous en retrouverons les principaux details dans la reponse de Docteur Dawson, qui a suivi de près sous le nom d'*Examen de l'Argument du Docteur Rutherford, en faveur du Droit des Eglises Protestantes, d'exiger de leur Clergé de souscrire aux Confessions de Foi & de Doctrine etablie.* L'Examineur remarque d'abord, que la Professeur n'ayant point déterminé par des caractères sûrs quelles sont les Confessions de Foi, que les Gouverneurs de l'Eglise ont droit de faire souscrire, ses raisonnemens prouvent autant pour les Chefs de l'Eglise Romaine que pour toute autre, & laisseront toujours des doutes legitimes sur la Confession de Foi qu'une Eglise particulière propose à ses Ministres. Il ferre ensuite son antagoniste, en disant, que la Confession qu'il defend en general, doit être de nature à donner aux Gouverneurs de l'Eglise une
suffi-

suffisante assurance de l'Orthodoxie de Foi & de Doctrine des Souscrivans. Mais où la prendra-t-on cette Confession ? Quels Articles doit elle renfermer, & dans quels termes sera-t-elle exprimée ? Sa réponse à ces questions prouve que les Chefs de l'Eglise ne seront satisfaits d'aucune Confession que de celle qui s'accorde avec leurs propres sens, parceque ces Confessions n'étant point couchées dans les termes mêmes de l'Écriture, ne sont dès là composées que de articles & des expressions adoptées par les Docteurs qui les ont compilées. “ Je fais bien (continue-t-il) “ que notre savant Professeur ne pretend pas, que ces Confessions “ soient destinées à fixer le sens des verités “ enseignées dans la Revelation, mais seulement à *determiner celui des Expressions de “ l'Écriture.* Mais j'avouë, que je n'apperçois pas la force de cette distinction ; car “ si le sens des Expressions scripturaires est “ fixe, le sens de la Doctrine renfermée “ dans ces Expressions l'est aussi, à moins “ qu'on ne suppose que cette Doctrine, etant “ toute mystérieuse & obscure, ne peut avoir aucun sens déterminé (au quel cas “ elle ne sauroit plus être un objet de Foi) “ lors même que les expressions qui la contiennent seroient toutes définies & fixées, “ ce qu'aucun Chrétien ne sauroit admettre, “ puisque la Revelation manqueroit alors de

“ la

“ la première qualité nécessaire pour être
 “ reconnuë l’ouvrage de Dieu, & pour être
 “ utile aux hommes.”

L’Auteur examine ensuite le but que le Professeur assigne à ces Confessions. Rien de plus modere en apparence. Les Candidats ne sont point obligés à croire tout ce qu’elles contiennent. Ce n’est point une loi coactive, mais seulement un test pour savoir ce qu’ils pensent là dessus : “ Si on
 “ s’en tient là, dit il, l’autorité dont use
 “ le Gouverneur de l’Eglise pour satisfaire
 “ sa curiosité, n’est pas fort dangereuse, &
 “ sera seulement inutile & déplacée ; mais
 “ on se propose bien autre chose. La der-
 “ niere fin de ces Soucriptions imposées,
 “ est d’admettre à l’emploi d’enseigner pub-
 “ liquement l’Evangile, ceux qui sont trou-
 “ vés sains dans leur Foi & leur Doctrine,
 “ & d’en exclurre ceux qui sont jugés cor-
 “ rompus ; l’acquiescement ou l’opposition
 “ à ces formules, si differentes de l’Ecriture,
 “ decide de l’un & de l’autre, au jugement
 “ des Gouverneurs de l’Eglise. A leur tri-
 “ bunal le Candidat qui souscrit est ortho-
 “ doxe, & capable d’occuper toutes les places
 “ de l’Eglise ; celui qui refuse, un heretique
 “ indigne d’y paroître, quelques preuves
 “ qu’il ait donné d’ailleurs de sa capacité &
 “ de son zèle pour enseigner l’Evangile.
 “ Le premier peut tout esperer, & le second

“ n’a

“ n’a rien à prétendre.” L’Auteur trace ici un pathétique tableau de tous les revers qui menacent le Candidat consciencieux, qui ne veut point se lier par des formules humaines.

L’Auteur passe ensuite à examiner la validité du principe posé par le Professeur, & traite cette seconde partie de son sujet avec autant de force que la première ; mais la chaîne de raisonnemens dont elle est composée est si peu susceptible d’extrait, que nous sommes obligés de finir ici en indiquant sa conclusion.

La discussion de cette preuve du Docteur R. & de toutes ses conséquences, prouve évidemment combien on doit peu louer ce zèle pour les Formules Ecclesiastiques ; puisqu’il peut emporter au delà des bornes de la moderation celui même qui s’étoit promis de n’en pas sortir, moderation sans laquelle on ne peut rendre aucun service réel à l’Eglise Protestante.

Pour si dedaigneusement qu’on ait traité jusqu’ici ceux qui se propoisoient d’en achever la Reformation, en les taxant de *gens risifs & visionnaires* ou de *dangerieux innovateurs*, je suis cependant sûr, qu’en opposant à leurs efforts des principes favorables à tous les Etablissmens Ecclesiastiques, aux plus intolerans & aux plus mauvais, tout comme aux plus moderés & aux meilleurs,

on fait beaucoup plus de tort à l'Eglise Reformée en general, & à la nôtre en particulier, (l'Anglicane,) que ne pourroient lui en causer les tentatives les plus inconsiderées pour corriger les imperfections reconnues, qui lui restent encore ; & le vrai moyen de lui conserver cette autorité, dont ses zelotes sont si jaloux, seroit de faciliter ces mêmes innovations qu'ils craignent tant, & dont tous leurs efforts ne sauroient la garantir tôt ou tard.

Nous pensons que cette Defence du Confessionnal, tout comme l'Ouvrage même, renferme nombre de reflexions utiles du plus au moins à chaque Eglise Reformée, & interessantes même pour tout Lecteur de cette Communion qui n'a pas adopté l'indifférentisme moderne.

E X T R A I T VII.

*Extraits de quelques Articles des Transactions
Philosophiques.*

N O U S choisirons, parmi les derniers Volumes de ces Memoires, les Articles qui nous paroîtront les plus interessans.

I.

Experiences & Observations sur le Rapport qu'il y a entre les Pesanteurs spécifiques des differens Metaux, & leurs Couleurs, lorsqu'ils sont unis au Verre, ou préparés de quelque autre Manière. Par E. Delaval, de la S. R. (1).

NEWTON montre que la difference des Couleurs vient de la difference de grandeur des particules qui composent les corps, supposé que ces particules ayent la même densité refractive. Il avoit dit auparavant, “ que les lames minces & transparentes, les
“ fibres, & les particules, reflechissent diver-
“ ses sortes de rayons, & paroissent par là de
“ couleurs differentes, suivant leurs diffe-
“ rentes epaisseurs & densités; & que par
“ consequent tout ce qu'on avoit à deman-
“ der, pour produire toutes les couleurs des

(1) Cette Piece remporta le Prix annuel d'une Medaille d'or fondé par le Chevalier Copley. *Transactions Philos.* vol. LV. 1766.

“ corps naturels, étoit les différentes gran-
 “ deurs & densités de leurs particules tranf-
 “ parentes.”

Il s'enfuit de là que deux circonftances de-
 terminent les couleurs des corps ; 1. l'épaif-
 feur des parties qui les compofent ; & 2. leur
 densité, ou gravité fpecifique.

Quant à la première ; Newton, après avoir
 préfenté plufieurs exemples du changement
 des couleurs dans des lames minces de verre
 & d'eau produites par le changement d'é-
 paiffeur, calcule les différens degrés d'épaif-
 feur du verre & de l'eau qui réfléchiffent les
 différentes fortes de rayons, & paroiffent ainfi
 de couleurs différentes ; & partant delà, con-
 jecture la grandeur des parties qui compo-
 fent les corps naturels, auxquels il fuppoſe la
 même densité qu'à l'eau ou au verre.

Quant à l'autre circonftance des diffé-
 rences des couleurs, leur densité, Mr. De-
 laval dit qu'on n'a point expliqué encore la
 manière dont les différens degrés de densité
 affectent les couleurs des corps qui en ont
 de permanentes. Il penſe que fi on fournis-
 ſoit des exemples de corps différens en cou-
 leurs en proportion qu'ils différent en den-
 ſité, toutes les autres circonftances égales ;
 ces exemples jetteroient du jour ſur cette
 partie de l'Optique.

Il lui paroît par plufieurs endroits de l'Op-
 tique de Newton, que les ſubſtances les
 plus denses doivent réfléchir les couleurs les
 moins

moins refrangibles, & que les corps, dont la densité est proportionnellement moindre, doivent reflechir des couleurs proportionnellement plus refrangibles ; car les corps reflechissent & refractent la lumière par un seul & même pouvoir, suivant Newton ; & les forces des corps, pour reflechir & refracter la lumière, sont, *cæteris paribus*, proportionnées à très peu de chose près, à la densité des mêmes corps. Comme donc les rayons les moins refrangibles exigent les plus grands pouvoirs pour les reflechir, il s'ensuit que les corps les plus denses doivent reflechir les moins refrangibles.

Une experience de Newton lui-même montre que les rayons les moins refrangibles demandent une plus grande force pour les reflechir. “ La force du verre, après qu’il a
 “ reflechi la lumière aussi obliquement que
 “ possible, devient, lorsque l’incidence est
 “ rendue encor plus oblique, trop forte pour
 “ laisser passer les rayons, & cause par con-
 “ sequent des reflexions --- La moindre obli-
 “ quité d’incidence fait reflechir le violet &
 “ le bleu, & il faut une plus grande obliquité
 “ pour reflechir le rouge, l’orange, &c.”

Une seconde preuve que les rayons les moins refrangibles demandent une plus grande force pour les reflechir, est que le violet, dans des circonstances egales, est re-
 reflechi aux moindres epaisseurs d’une lame
 mince ou d’une bulle d’eau, le rouge aux

plus grandes épaisseurs, & les couleurs intermédiaires à des épaisseurs intermédiaires aussi.

Mr. D. conclut de là que des corps naturels, qui différent les uns des autres en densité, doivent (dans des circonstances semblables) différer en couleurs, en même raison qu'ils diffèrent en pesanteur; les corps les plus compacts étant rouges, ensuite les oranges, les jaunes, &c.

Mr. D. croit que dans cette recherche on doit examiner surtout les corps métalliques, parce que leurs pesanteurs spécifiques ont été bien déterminées, & qu'on reconnoit généralement qu'ils consistent, 1. en une matière inflammable ou sulphureuse qui est la même dans tous les métaux; & 2. en une matière fixe, ou chaux, d'un poids spécifiquement différent dans chacun, ainsi que dans d'autres propriétés.

La matière sulphureuse, dans les métaux entiers, agissant fortement sur les rayons de la lumière, il faut les calciner extrêmement fins pour examiner séparément l'action de la matière fixée sur les rayons.

C'est pour cela que Mr. D. nous présente chaque métal uni à une quantité propre du verre le plus pur, & sans aucun autre ingredient, exposé au plus grand degré de feu qu'il puisse supporter sans qu'aucune couleur soit détruite.

Toutes

Toutes les expériences, faites de cette manière, montrent, sans exception, que les métaux produisent des couleurs en proportions de leurs densités.

Or	-	-	-	Rouge.
Plomb	-	-	-	Orange.
Argent	-	-	-	Jaune.
Cuivre	-	-	-	Verd.
Fer	-	-	-	Bleu.

L'Or, le plus dense des métaux, colore le verre, lorsqu'il est divisé en des particules assez petites pour se mêler intimement avec les différents ingrédients qui forment le verre.

1. La poudre, qu'on fait en frottant l'or avec une pierre ponce, étant mêlée avec du nitre, du borax, & de la potasse, produit un beau verre rouge.

2. Une petite quantité d'or dissous dans l'eau regale, exposée à un feu lent sur une lame de verre, la teint par l'introduction de ses particules.

3. On fait des rubis artificiels en mêlant au verre de l'or dissous dans l'eau regale, & en le calcinant ensuite au fourneau.

4. Kunkel fit une poudre dans le même but, en précipitant l'or dissous avec une liqueur alcaline.

5. L'or précipité de l'eau regale par l'étain, & fondu en juste proportion avec le verre, le teint d'un beau rouge de rubis.

6. On y parvient aussi en fondant l'or avec beaucoup d'étain, & deux tiers de

plomb, ou en le mêlant avec du regule-d'antimoine, ou de l'étain calciné, & en ajoutant au verre la poudre d'or obtenu par ces differens moyens.

7. L'or amalgamé au mercure, & longtems digéré, peut être réduit en en séparant le mercure en poudre subtile, qui fonduë dans le verre le teint d'un beau rouge.

8. Une feuille d'or, fondue sur la surface du verre par la force électrique, lui communique une couleur rouge.

Le Plomb, dont la densité vient immédiatement après celle de l'or, produit un verre de couleur d'hyacinthe, c'est-à-dire, rouge avec un mélange de jaune, couleur que les opticiens appellent orange.

1. Le Plomb, tenu longtems en fusion à un feu ardent, est réduit en verre de cette couleur.

2. La Litarge de plomb, avec un tiers ou un quart de sa pesanteur en sable, fonduë dans un creuset bien fermé à un feu ardent, pendant deux ou trois heures, s'unit au sable, & forme un verre orange.

3. Beaucoup d'auteurs disent, que le verre de plomb, sans aucune addition, imite la couleur d'hyacinthe.

L'Argent suit le plomb en densité ; quelque preparation que l'on fasse, il ne donne au verre que la couleur jaune.

1. L'Argent, calciné avec le souffre, communique une couleur jaune au verre ; on y
par-

parviendra de même en humectant la surface du verre d'une solution d'argent, & en le faisant rougir au feu.

2. Si l'on met une once de pur argent pendant quelques heures en fusion avec une petite quantité de verre, le verre, lorsqu'il est refroidi, forme un bel email sur la surface de l'argent.

3. Une feuille d'argent, placée sur du verre rougi au feu, le teint en jaune.

Le Cuivre, qui suit l'argent en densité, fondu avec le verre, par une chaleur suffisante, & sans addition, lui donne une couleur verte.

1. Si vous pilez du verre de cristal dans un mortier de cuivre, & que vous le fondez, il sera de couleur verte.

2. Le Cuivre calciné seul, ou avec le soufre, communiqué de même une couleur verte au verre.

Le Fer, le plus imparfait de tous les métaux, de quelque manière que vous le prépariez, conservera toujours sa couleur permanente, qui est le bleu. On y parvient par le même degré de chaleur que pour les autres métaux ; c'est-à-dire, le plus grand que le verre puisse supporter sans perdre toute couleur. Le verd des bouteilles de verre commun & des vaisseaux chimiques vient du fer renfermé dans les cendres de végétaux, & dans le sable qui composent le verre. Lorsque les pots sont à peu près

près vuides, le verre du fond est toujours bleu.

Mr. D. a exposé quelques pièces de verres de bouteille verts sous un moufle à un feu violent pendant demi heure, & ils sont tous devenus bleus.

Le methode de Henkel pour faire un beau verre bleu, est de mêler le fer avec la matière du plus pur verre, & de l'exposer à un feu violent. Lehman a obtenu la même couleur par l'emery, sorte de mine de fer, en le mêlant avec de la terre vitrifiable.

Mr. D. a exposé pendant trente heures à un feu de verrerie, dans un creuset, un morceau d'une retorte blanche, dans lequel on avoit distillé du vitriol verd natif de fer, & qui en avoit été rongé & teint; il devint par là d'un bleu transparent, aussi beau que celui que le cobalt donne au verre.

Enfin, il est indubitable que le fer est le seul metal qui, sans aucune addition, donne une couleur bleue au verre.

Mr. D. ayant montré que les metaux fondus avec le verre, en proportions convenables, sans aucun autre ingredient, & exposés à une chaleur suffisante, produisent des couleurs en raison de leurs densités, s'attache ensuite à prouver que les autres preparations de metaux, leurs solutions, precipitations, cristaux, &c. fournissent, pour la plûpart, les mêmes couleurs.

1. *L'Or,*

1. L'Or, précipité par l'eau regale, & lavé dans de l'eau chaude, ou bouilli dans une solution de sel alkalin, devient rouge lorsqu'on l'expose à une légère chaleur.

2. On produit la même couleur en broyant cette précipitation avec de l'huile de vitriol, ou de l'esprit de soufre, ou en la mêlant avec du soufre qu'on brûle ensuite.

3. Le *spiritus fumans Libavii* mêlé avec l'or, & séparé ensuite en le distillant, le change en un rouge de sang.

4. En amalgamant l'or au mercure, & l'exposant longtems à un feu lent, on le réduit en une poudre rouge.

5. Si on fond six parties d'antimoine avec une d'or, & qu'on chasse l'antimoine par une chaleur forte, il restera une poudre d'or rouge.

6. Si on mêle & broye une feuille d'or avec du sel decrepité, de la corne de cerf, de la pierre ponce, ou de la chaux, & qu'on l'expose à une chaleur convenable, le metal devient rouge, & si on le précipite d'une solution de ces substances, on en fait une poudre rouge.

7. L'Or dissous dans l'eau regale & préparé avec le sel ammoniac, peut être sublimé en une couleur rouge de sang. On y parvient de même en dissolvant la chaux ou le crocus de l'or dans d'autres menstrués.

8. Une

8. Une solution d'or, dans l'eau regale convenablement évaporée, produit des cristaux d'un rouge brillant.

9. *L'Aurum fulminans* humecté teint fortement des pierres précieuses d'un beau rouge.

10. Une solution d'or teint en rouge l'ivoire, le coton, la peau, & autres substances.

Excepté la couleur propre de l'or dans son état naturel, quelques préparations qu'on ait fait de ce métal, on n'a pû en tirer aucune couleur que la rouge.

Le Plomb. On ne peut en tirer de couleur par la préparation qu'en le calcinant au fourneau ; le jaune est la première couleur produite par ce moyen ; & la chaux passe de cette couleur, par l'orange, au rouge.

Quoiqu'en se calcinant, & avant la chaleur du fourneau qui produit ces couleurs, le plomb diminue de poids, cependant il gagne considérablement dans le feu du fourneau, & en proportion de son augmentation de gravité, il passe des couleurs les plus refrangibles à celles qui le sont le moins.

La succession de ces trois couleurs l'une à l'autre, en proportion de l'augmentation de la gravité du métal, paroît prouver que dans ce cas, la plus grande densité produit les couleurs les moins refrangibles ; & comme l'orange est la couleur de la chaux du plomb lorsqu'elle a un poids moyen, il paroît

roit que c'est là la couleur naturelle de ce metal lorsque son poids est à un degré moyen.

L'Argent n'a qu'une seule preparation d'une couleur première; excepté la jaune qu'elle communique au verre, & autres substances vitrées. Cette couleur est *la Luna cornea*, qui est, suivant Mr. Boyle, d'un beau jaune.

Le Cuivre & le Fer, les metaux les plus imparfaits, étant alterés aisément par presque tous les menstruës, les couleurs de leurs solutions, &c. nommément le verd & le bleu, changent souvent reciproquement d'ordre; le cuivre devenant bleu dans quelques dissolvans, & le fer verd, & dans quelques autres *vice versa*; ces changemens dependent vraisemblablement de l'accroissement ou de la diminution de leurs densités.

Les solutions de cuivre dans les acides de nitre, sel de mer, & vegetables, sont vertes; mais si le cuivre est réduit par solution en alcalis volatils, il devient bleu. On trouve souvent des emeraudes dans les mines de cuivre, & il est plus que probable qu'elles doivent leur couleur à ce metal.

Mr. D. a fondu quelques emeraudes avec le double de leur pesanteur en sels, & elles ont fait un verre d'un beau verd, tel qu'on l'auroit produit avec la même quantité de terre vitrifiable, & environ un centième de son poids en cuivre.

Le

Le Fer, dissous par l'acide vitriolique, est verd ; mais si on le diminue par des procedés chimiques, il produit la belle couleur qu'on appelle *bleu de Prusse*. On obtient une couleur semblable, par le fer qui se trouve dans les cendres de toutes les plantes. On peut extraire de même du bleu du vitriol martial par l'esprit de vin. On voit un exemple d'une substance minerale changeant de verd en bleu, en suite de la diminution de sa gravité spécifique, dans une pierre du Museum de la Societé Royale, dont le Docteur Grew nous a donné la description. C'est une sorte d'éméraude, qui, lorsqu'elle est dilatée par la chaleur, devient bleue, & conserve cette couleur jusqu'à ce qu'elle soit refroidie ; & alors elle reprend sa couleur naturelle, qui est le verd.

L'*Etain* ne peut être vitrifié, ni communiquer de couleur au verre ; & on n'en peut tirer de couleur primitive par aucune preparation.

Le *Mercure* approche le plus de l'or en pesanteur, si vous en exceptez le metal suivant. Il ne peut communiquer aucune couleur au verre, etant si volatile qu'il ne supporte pas le degré de chaleur nécessaire pour s'incorporer par la fusion ; mais sa chaux, soit *per se*, ou en la dissolvant dans un acide, & faisant evaporer le menstruë, est rouge. Une solution de mercure teint la peau, &c. rouge, à peu près de même que l'or.

La *Platina* a une gravité spécifique, égale à peu de chose près à celle de l'or. Ses précipitations & cristaux sont rouges ; & une solution de ce métal dans l'eau regale, jusqu'à une saturation parfaite, est d'un rouge foncé, quoique jaune lorsqu'elle est délayée.

Mr. D. ayant parcouru toutes ces expériences & faits, qui paroissent prouver que les métaux produisent invariablement les couleurs en proportion de leurs densités, lorsqu'elles sont fonduës avec le verre dans les circonstances mentionnées, & qu'outre cela leurs préparations prennent, pour la plûpart, les mêmes couleurs ; regarde comme probable, que la cause, dont dependent les couleurs des corps naturels, puisse être quelquefois conjecturée par l'analyse chimique de ces mêmes substances ; ainsi qu'il l'a essayé relativement aux couleurs des plantes.

Lemery & d'autres ont prouvé que la terre est imprégnée de fer, qui s'introduit dans les racines des plantes à mesure qu'elles croissent, & qu'on peut par l'aimant separer le fer des cendres de tous les vegetaux.

Nous avons déjà remarqué que le verd des bouteilles de verre vient du fer contenu dans les materiaux qui les composent, & qu'il est une marque indelebile de l'origine vegetale. Cette observation de la constance de cette couleur dans le verre fait de cendres vegetales, & où sans doute elle est causée par le fer, a fait conjecturer à Mr. D. que la couleur

leur des vegetaux entiers vient du fer qui s'infinue dans leur substances à mesure qu'elles croissent. La quantité de fer contenue dans les plantes ne paroitra pas trop petite, pour produire cette couleur, à ceux qui savent qu'un seul grain de vitriol, qui ne contient qu'une petite partie de fer, le reste etant de l'acide & de l'eau, communique une couleur verte sensible à dix mille grains d'eau.

Le passage, suivant de Newton (2), merite d'être rapporté ici. “ Lorsque les vegetaux
 “ sechent, les uns deviennent d'un jaune verd,
 “ les autres d'un jaune plus parfait, ou d'o-
 “ range, ou peut-être rouges, après avoir pas-
 “ sé auparavant par les susdites couleurs in-
 “ termediaires. Ces changemens paroissent
 “ operés par l'exhalation des suc, qui laisse
 “ plus de densité aux particules colorantes,
 “ augmentées encore par l'accroissement des
 “ parties huileuses & terrestres de ces suc.”

Qu'on nous permette d'observer, que quoi- que ce passage soit le seul où Newton parle d'une couleur permanente d'un corps naturel comme provenant d'un changement de densité, & qu'il ne se soit etendu sur ce sujet dans aucun autre endroit de ses ouvrages ; il paroît cependant qu'il a envisagé ici l'augmentation de densité des vegetaux qui se desechent comme la cause des couleurs les moins refrangibles. Et c'est là precisement,

(2) Optique, L. II. Prop. 7.

ce qu'ensuite de la doctrine de ce grand homme Mr. D. a voulu prouver, dans son utile & ingenieux essai.

II.

Relation de la Manière dont Mr. Pierre Dollond a perfectionné ses nouveaux Telescopes.

MR. DOLLOND observe, qu'on peut prevenir entièrement la dissipation des rayons de lumière dans les verres objectifs, en combinant des milieux de différentes qualités refractives ; & que les erreurs ou aberrations des surfaces spheriques peuvent être corrigées par les refractions contraires de deux lentilles, faites de milieux differens ; comme l'excès de la refraction est dans la lentille convexe ; quoique les surfaces de la lentille concave puissent être proportionnées, de manière à aberrer exactement en égalité avec la lentille convexe, près de l'axe. Cependant les refractions des deux lentilles n'étant pas égales, l'égalité des aberrations ne peut être continuée à une grande distance de l'axe.

En 1758 (continue Mr. D.) mon père ayant construit de cette manière des lunettes achromatiques, c'est-à-dire, avec une lentille convexe de verre verd d'Angleterre, appelé *Crown Glass*, & une lentille concave de verre

K

blanc

blanc d'Angleterre, appelé *White Flint*, il essaya de faire des verres objectifs pour lunettes d'approche, qu'on pût employer de la même façon avec des oculaires concaves ; mais le champ de vision lorsqu'on se sert d'un oculaire concave dependant de l'ouverture de l'objectif, les limites de l'ouverture se trouverent trop étroites. C'est ce qui engagea mon père à penser, que si la refraction du verre verd d'Angleterre, dans laquelle étoit l'excès, pouvoit être divisée, en mettant deux lentilles du même verre au lieu d'une, les aberrations diminueroient, & les ouvertures seroient plus larges. Il l'essaya avec succès pour de courts objectifs ; & comme je ne voyois aucune raison pour qu'on n'employât pas la même methode pour de longs objectifs avec des oculaires convexes, après quelques essais je trouvai que la chose étoit possible, & je fis un objectif de 5 pieds, avec une ouverture de $3\frac{3}{4}$ pouces, & ensuite un objectif dont le foyer étoit de $3\frac{1}{2}$ pieds, avec la même ouverture. Ce qui augmente 150 fois, avec beaucoup de clarté, le diametre apparent des objets.

Le Lecteur trouvera à la fin du Volume un Extrait sur la Machine d'Harrison, qui n'est pas parvenu assez tôt à l'Imprimeur pour être inseré ici.

E X T R A I T VIII.

Le Gouverneur, ou Essai sur l'Education. Par Mr. D. L. F. ci-devant Gouverneur de LL. AA. SS. Mgrs les Princes Ducs de Sleswig-Holstein-Gottorp. The surest Virtues thus from Passions shoot. Pope. A Londres, chez J. Nourse. 1768. 12mo. 332 pp.

NO T R E plan nous defend de donner un extrait suivi & détaillé de cet ouvrage ; mais nous nous permettrons quelques reflexions sur une matière aussi interessante pour l'humanité.

On peut comparer la plûpart de ceux, qui ont tracé des plans d'Education, à un homme qui joue seul aux echecs. Il imagine une suite de combinaisons, qui lui paroît infail-
lible ; mais qu'un autre vienne jouer contre lui, bientôt un mouvement imprevu derange toute la suite de ses savantes combinaisons. Son jeu devient incertain ; il perd du tems & du terrain ; l'adversaire profite de ce desordre ; & l'homme, qui se croyoit habile, se voit enfin echec & mât.

C'est peut-être à l'homme seul qui a senti les difficultés de la pratique, qui surtout a eû le bonheur de les surmonter, qu'il appartient d'écrire sur l'Education. Telle est aussi, comme il nous l'apprend lui-même, la situa-

P. viii. tion de Mr. D. L. F. & c'est un grand pre-
103. 185. jugé en sa faveur.

Discours Il divise son ouvrage en IV Discours. Dans
Prelimi- le premier, il fait la peinture de l'homme a-
naire, vant l'établissement des sociétés ; & il en con-
p. 1—56. clut, que l'Education lui étoit alors inutile.
Sa manière de voir paroît, en general, la
même que celle de J. J. Rousseau. L'imagi-
nation embellit aussi son stile. Ce Discours &
les suivans sont semés d'images & de compa-
raisons brillantes. Depuis quelque tems, par
un renversement, peut-être, assez singulier,
la plûpart des Poètes François écrivent en
prose, & les profateurs en vers.

Discours II. “ Le coursier, récemment pris dans les fo-
P. 56. rêts de la Thrace, ne sera attelé à un char
“ pour entrer en lice dans les plaines Olym-
“ piques, qu'après que l'Ecuyer aura epuisé
“ toutes les ressources de son art, pour le ren-
“ dre maniable à son gré : Chaque course
“ fera alors pour lui une nouvelle victoire, &
“ le sujet d'un nouveau triomphe.”

Ainsi l'Education, inutile à l'homme dans
l'état de nature, devient nécessaire dans la
société. Mr. D. L. F. après l'avoir prouvé,
fait une vive sortie contre les collèges, &
tous les établissemens publics destinés à l'Édu-
cation.

P. 65. Avec quelle chaleur & quelle force J. J. R.
n'a-t-il pas déjà declamé contre ces abus !
Nous convenons que ces établissemens sont
imparfaits ; tel est, & sera toujours, le sort de
ceux

ceux que feront les hommes. Mais Mr. D. L. F. qui écrit, sans doute, pour tous les peuples de l'Europe, n'auroit-il pas dû faire quelques distinctions ? Quelle différence ne doit-il pas y avoir, par exemple, entre des hommes conduits par des Prêtres ou par des Moines, & ceux qu'élèvent des Citoyens libres ? Il y auroit aussi bien des choses à alleguer en faveur des écoles publiques. Elles ont des utilités, qui varient suivant les pays. L'Anglois en retire de grands avantages.

Ce Discours renferme un cours raisonné d'Education. Mr. de N. confie son fils, encore enfant, à Mr. D. L. F. qui l'emmené au plus vite à la campagne, pour y vivre seul avec lui. C'est ainsi que J. J. R. s'échappa avec Emile. J. J. R. avoit écrit, “ Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte celui de tenir à la société humaine le moins que possible ; ” & il étoit d'accord avec ses principes : Mais nôtre Auteur ne paroît pas partager ces sentimens outrés & dangereux. Nous ne pouvons entrer dans le détail des objections, que nous aurions à faire contre cette Education solitaire ; elles se présenteront en foule au Lecteur. Si une multitude de raisons ne s'opposoit à ce plan, sans doute, il seroit plus aisé à suivre ; & voilà, peut-être, ce qui eblouit. Elever un enfant, je ne dirai pas parfaitement, (laissons les chimères,) mais passablement, au milieu de la société, c'est là la vraie difficulté ; c'est là sur

quoi nous désirerions des lumières & des détails.

Quel art ne faut-il pas alors à l'Instituteur ? Il doit accoutumer son élève à cette variété qui regnera pendant tout le cours de sa vie, lui apprendre à passer sans degout de la dissipation à l'étude, & sans transports de la solitude à la société. Il doit tirer habilement parti des bons & des mauvais exemples, qui appuyeront & animeront les preceptes, &c. C'est par une telle conduite que le jeune homme apprendra de bonne heure à pratiquer les devoirs de fils, de frère, d'ami, de supérieur, &c. Dans la solitude, au contraire, tout sera reflexion & raisonnement ; & il ne pratiquera que les devoirs d'élève. Nous ne pouvons qu'indiquer quelques idées ; mais il nous paroît, en general, que tout genre exclusif d'Education a ses inconveniens, & que les parens, en variant l'Education solitaire, la domestique, & la publique, pourroient procurer à leurs enfans les avantages de chacune. Nous croyons aussi que les écrits sur cette matière ne feront pas d'une grande utilité, tant que leurs auteurs auront l'idée d'une Education abstraite, le projet de former un homme en general ; au lieu de songer à la variété de talens, de connoissances, & même de vertus, assorties à l'état & au pays de l'individu. Un jeune Anglois doit connoître & estimer les loix & la liberté ; son ame s'affermira dans cette fierté independante qui fait
la

la gloire & le bonheur du Citoyen: Mais cette même fierté feroit le malheur d'un jeune François, destiné par sa naissance à chercher la faveur à la Cour, & l'honneur dans les combats.

On lira cependant avec plaisir les details du cours raisonné d'Education de nôtre Auteur. P. 108
—174.

Quand Lifimaque (c'est le nom de l'élève de Mr. D. L. F.) a acquis beaucoup de belles connoissances, on va faire visite à un voisin d'un grand merite. Ce voisin a une fille unique, & Lifimaque est heureux comme Emile. Ernestine de Z. n'est cependant pas une Sophie; il s'en faut bien; mais aussi cette Sophie est, peut-être, la plus belle & la plus interessante production de l'homme à talents, qui en traça le caractère.

“ L'unique moyen d'appliquer la dernière Disc. IV.
 “ couche de vernis sur une grande Education, p. 226.
 “ c'est de transplanter son élève pour un tems,
 “ d'aller avec lui examiner les hommes & les
 “ choses dans leur terroir naturel.” Lifimaque est parvenu à ce terme. Le Gouverneur écrit au père pour obtenir son agrément, & la permission de lui presenter son fils. On se separe d'Ernestine, on arrive à la maison paternelle, & au bout de quinze jours on en P. 242.
 repart pour voyager.

Lifimaque aura donc passé une grande partie de sa vie, & n'aura vû ses parens que pendant quinze jours. Au retour de ses voyages il saura tout, il connoitra tout, excepté sa propre famille. Cette confiance de la part

des parens, n'est-elle pas poussée trop loin ? L'Auteur lui-même connoit-il un seul homme, à qui il voulût confier aussi entièrement son fils ? La plûpart des parens ne sont deja que trop disposés à remettre en des mains etrangeres le fardeau de l'education de leurs enfans, & à rompre ainsi les liens de la nature, pour resserrer plus fortement ceux des plaisirs, de l'ambition, ou de l'interêt. La seconde partie de l'Education, celle des voyages, est peut-être la plus importante des deux, parcequ'elle peut reparer les fautes de la première, & que le mal qu'elle fait est irreparable. Ne voit-on pas, cependant, les parens marchander les hommes, & confier leurs fils à ceux qui s'estiment le moins ; ou donner de grosses sommes à un Gouverneur, à qui il en faudroit un second pour lui & pour son élève. A certains egards l'Etranger peut meriter la preference, nous en convenons ; mais il est bien peu raisonnable de preferer l'avanturier sans mœurs & sans talens, à l'homme de merite Anglois. Voilà les imprudences basses & criminelles contre lesquelles on ne fauroit trop s'élever. Conseillons donc plutôt aux parens, plus d'attention dans le choix de ceux, auxquels ils remettent le depôt que leur avoit confié la nature ; & une defiance reflexie, & malheureusement necessaire, lors même qu'ils auront bien choisi.

P. 244. Mr. D. L. F. dit, en commençant ses voyages, quelques mots sur la manière peu sensée dont

dont les font la plûpart des jeunes gens : Je suis surpris qu'il ne parle point de la sorte de convenance qu'il y auroit à voir sa patrie, avant que de visiter les pays étrangers. L'Anglois surtout, au sortir du Collège, passe presque toujours la mer sans connoître son pays. Cette methode a de grands inconveniens, & prête au ridicule. J'ai vû souvent dans l'étranger de jeunes Anglois qui ne manquoient pas d'ailleurs d'esprit & de connoissances, ne savoir que repondre à des questions fort simples sur leur patrie. Si j'avois un fils prêt à voyager, il ne partiroit assurément pas pour faire le tour de l'Europe, avant d'avoir fait celui de l'Angleterre. Je voudrois qu'il connût, & estimât sa patrie, afin qu'il fût en état de faire de justes comparaisons ; & je pourrois esperer alors de le voir, à son retour, libre de prejugués, même nationaux, rendant justice à ce qu'il y a de bon dans les autres pays ; mais Anglois, & non François ou Italien, comme cela n'arrive que trop souvent. Cette methode auroit un autre avantage ; les parens pourroient s'informer de la manière dont s'est fait ce premier voyage, examiner l'Elève & le Gouverneur à leur retour, & s'en tenir assez souvent à cette epreuve.

Mr. D. L. F. juge les differens pays qu'il parcourt avec son élève ; & ses jugemens plairont, sans doute, à la plus grande partie des Lecteurs. De la France nos voyageurs passent en Espagne, que l'indigence, l'oïsvité, & P. 246.
la

P. 248. la superstition contribuent à dépeupler, & dont le génie des habitans n'auroit besoin que d'encouragement pour s'élever. Ensuite en Portugal, où le caractère actif & laborieux des habitans, & la crainte qu'ils ont de l'Espagne, sont les causes de la fécondité, & de la richesse. " Ils visitent la fameuse Université de Coïmbre, qui semble maintenant pro-
 " mettre de se mettre un jour au niveau de sa
 " réputation." A Lisbonne ils s'embarquent
 P. 250. pour l'Égypte.

Eh ! à quoi bon, Messieurs, aller au Caire, pour y entendre d'un Prêtre Armenien ce que vous avez vu bien mieux dans vos livres ? Si
 P. 278. " Rome moderne n'est tout au plus qu'une
 " mauvaise Epitaphe de Rome ancienne," que dirons nous de l'Égypte ? N'auroit il pas mieux valu employer à voir des nations existentes le tems que vous avez perdu à en chercher qui n'existent plus. Vous auriez pû admirer dans le Nord cet Empire formidable qui menace l'Europe amollie, & contempler " la
 " Philosophie ceignant son front auguste du
 " Diadème des Rois, & s'asseyant au Thrône
 " des Russies sous le nom de l'Imperatrice."
 En Pologne vous auriez pû examiner encore les restes expirans du Gouvernement feodal, la fierté des Nobles, la misère du Peuple, & la foiblesse de l'Etat. Et en Dannemarc, vous auriez eû le spectacle unique d'un peuple qui a renoncé volontairement à ses droits, & qui depuis un siècle n'a point à s'en repentir.

Voyez la
 Dedicace.

Nos

Nos voyageurs passent à Constantinople, P. 260.
 de là en Italie, en Suisse, & en Allemagne,
 “ qui est une fourmillière de Princes, auprès P. 291.
 “ desquels il n’y a guères d’autre rôle à jouer
 “ que celui de Courtisan.” Ils passent en Hol-
 lande, “ où la mesure de considération qu’on P. 294.
 “ accorde à un particulier est ordinairement le
 “ thermomètre qui indique le nombre de tonnes
 “ d’or qu’il possède ;” & ils viennent enfin
 en Angleterre. “ Separés du reste de la terre P. 306.
 “ par les mers qui l’entourent, les habitans
 “ de cette île n’ont de commun avec les au-
 “ tres hommes, que ce qui a rapport à cer-
 “ taines branches du Physique.” Mr. D. L. F.
 prétend que les Anglois négligent l’éducation
 de leurs enfans.

Nous ne saurions convenir que la compa-
 raison soit à leur désavantage, nous croyons
 même voir le contraire. Il n’y a point de
 pays où l’on trouve à proportion plus de gens
 véritablement instruits. On évite ici égale-
 ment la mollesse & la sévérité pédantesque qui
 abat l’ame & étouffe l’esprit. En général aussi
 les enfans sont traités dans ce pays en enfans,
 & non en hommes faits, ou en singes & en
 perroquets, comme ils le sont trop souvent
 dans d’autres contrées. Si on trouve, à pro-
 portion, dans un pays plus d’érudits, dans un
 second plus de beaux esprits, & dans un troi-
 sième plus d’hommes de sens, dans lequel de
 ces trois pays cherchera-t-on l’Education la
 plus raisonnable ?

ARTICLE

ARTICLE II.

Speétacles, Beaux Arts, &c.

L'ARTICLE des Speétacles, & des Amusemens publics, jettera souvent de la lumière sur celui des Mœurs. Ce n'est pas par des traits particuliers qu'on pourra se faire une juste idée d'une Nation. Ces traits sont souvent des exceptions. Il faut plutôt la voir rassemblée en corps, & observer alors ses divers mouvemens. C'est ainsi que *Ranelagh* pourra nous montrer la splendeur de la Nation Angloise ; que *Vaux-hall*, & le grand nombre de Jardins publics qui entourent Londres, nous donneront une idée de sa population ; que nous verrons avec étonnement à *Newmarket* ses richesses & ses prodigalités ; que nous admirerons sa sagesse dans le Senat ; que nous rirons chez *Footé* de sa folie ; que *Tyburn* nous fournira des exemples de sa corruption, & les (1) *Tabernacles* de l'Enthousiasme dont elle peut-être susceptible ; mais c'est surtout à *Covent-garden* & à *Drury-lane* que nous étudierons avec fruit la Nation ; c'est là que nous verrons l'Homme Anglois peint par des compatriotes qui l'observèrent avec attention, & avec goût ; c'est là que

(1) C'est ainsi que les Fanatiques d'Angleterre nomment les lieux de leurs assemblées.

nous pourrons le juger & d'après son portrait, & d'après l'impression que ce portrait fait sur lui.

Le Théâtre Anglois a commencé avec Shakespear, vers la fin du xvi siècle. Cet homme extraordinaire paroît, en dépit de la Critique, & des froides règles qu'elle prescrit, s'être emparé du premier rang pour ne jamais en redescendre ; il ne connoissoit que la Nature, mais il la connoissoit toute entière. Son genie fécond & varié rappeloit les Mœurs & les Passions de tous les tems, & de tous les états, & les confondoit assez souvent. Mais, nous saisissons une occasion plus favorable d'exposer nos idées sur le grand Shakespear, en rendant compte de la nouvelle Edition, qu'un de nos premiers Litterateurs vient de consacrer à sa memoire. Les contemporains de Shakespear, Ben Johnson, Beaumont, & Fletcher, étoient beaucoup plus savans que lui, mais ils ne le surpassoient point en goût, & lui étoient très inférieurs en genie ; quelques unes de leurs pièces se sont conservées sur nos Théâtres. On peut remarquer, que tous ces Ecrivains ont sacrifié à Thalie aussi bien qu'à Melpomène. Dans l'enfance de l'art on ne distingue point les bornes qui separent les genres. Disons encore que leurs représentations obscures étoient dépourvues de tout ce qui peut aider à l'illusion théâtrale, & que la severité du siècle qui interdisoit le Théâtre

aux

aux femmes embarassoit le Poëte, & refroidissoit l'interêt.

Malgré ces desavantages, le Theatre Anglois se soutenoit & se perfectionnoit. Le Fanatisme l'ecrasa enfin sous les debris de l'Eglise, & de la Monarchie. Pendant vingt ans ce fut un crime en Angleterre de rire, & on ne pleuroit que les péchés. On ne distinguoit point entre la Fable & le Mensonge, & le langage des Dieux etoit considéré comme celui du Diable.

Charles II. ramena avec lui les Graces & les Arts ; mais les Graces etoient un peu trop nues, & les Arts ne pouvoient meriter ce nom, que par leur opposition à la Nature. Le Théâtre se ressentit de l'influence de la Cour. La Tragedie devint une declamation outrée & romanesque ; la Comedie emprunta le langage des maisons de debauches. Cette époque produisit néanmoins un Dryden, qui se livra trop souvent au mauvais goût qu'il meprisoit ; un Lee, fou plein de genie ; un Otway, dont l'imagination forte & dereglée a porté au plus haut degré le terrible & le pathétique ; un Rowe, enfin, plus doux, plus fleuri que la plûpart de ses contemporains, & qui cependant ne manque pas quelquefois de force.

A côté de ces Auteurs Tragiques on place les Wicherley, les Vanbrugh, & les Congreve. Un grand Maître a déjà tracé leurs portraits. Je dirai seulement qu'on trouve
dans

dans leurs Comedies, des caractères peints avec plus de force que de justesse, une plaisanterie vive & originale, & une variété qui dégenère souvent en confusion ; mais qu'on y chercheroit vainement le grand art de Molière, & ces pièces de caractère, dont la marche rapide & intéressante, mais toujours simple, naturelle, & décente, ne laisse jamais perdre de vue son objet principal.

Les Anglois cependant admiroient tous ces Auteurs avec un enthousiasme qui consacroit également leurs beautés & leurs défauts. Milton lui-même essaya vainement d'épurer le goût de sa nation. Cet homme illustre avoit donné dans sa première jeunesse une espèce d'Opera (*Comus*) dont la Poésie simple & sublime se pâroit des prodiges & de la magie que les Italiens avoient mis à la mode. Dans sa vieillesse il emprunta des malheurs de *Samson*, une Tragedie que Sophocle n'eut point défavouée. Mais ce genre, trop simple & trop sévère, étoit sans attrait pour les contemporains de Milton, & le premier de nos Poètes mourut dans l'obscurité.

Le sage Addison travailla avec plus de succès. Ses écrits, clairs, faciles, & élégans, s'insinuoient sans effort dans tous les esprits. Son *Speçtateur* est rempli des vues les plus saines à l'égard du Théâtre Anglois, dont il critique la plûpart des excès. *Caton* fût le modèle qu'il offrit bientôt après ; cette pièce célèbre qu'on loue encore, qu'on lit
très

très peu, & qu'on ne joue presque jamais, donna un nouveau caractère à la scène Tragique. Nous sommes devenus en general plus sages, plus exacts, & plus froids. Nous jugeons nos anciens Poètes avec une severité éclairée. Le seul Shakespear survit à toutes les revolutions, & les Loix se taisent devant lui.

Les Auteurs Tragiques de ce siècle ont pris deux routes différentes. Les uns, pretendus imitateurs de Shakespear, ont essayé de s'élever ainsi que lui, & ont voulu copier des traits de genie, comme si le genie pouvoit s'imiter; mais ils ne nous ont donné que de l'enflure & du gigantesque au lieu de sublime. Les autres, plus timides, ont suivi les regles, ont écrit correctement, elegamment même, mais ils sont à la glace. Mr. Mallet, par exemple, étoit homme d'esprit; son Eloge de Bacon passera à la posterité; ses autres ouvrages sont écrits avec pureté & agrement, mais il n'avoit point le genie du Théâtre. Dans un tems où je commençois à entendre les Auteurs Anglois, où la difficulté vaincue leur donnoit un merite de plus à mes yeux, je ne pûs cependant jamais lire une de ses pièces de Théâtre de suite; aussi ne les joue-t-on plus, & ne les lit on guères. Thompson lui-même, qui d'un pinceau si noble & si varié, traça le vaste Tableau de la Nature, nous peignit foiblement les passions. Ses Drames negligés paroissent rarement sur nos Théâtres.

Le

Le Docteur Young, aussi celebre que Thompson, a fait des Tragedies pleines de beautés noires & terribles. C'est dommage que le sentiment y soit si souvent etouffé sous la declamation. *L'Irène* de Mr. Johnson est d'un caractère tout different. La versification en est très belle, mais la pièce est mal confue, & peu interessante. Mr. Jean Hume a paru vouloir rendre un nouvel eclat à Melpomène. Sa Tragedie de *Douglas* fût très bien reçue à Edinbourg, & ensuite à Londres. Le Clergé d'Ecosse, dont Mr. Hume étoit membre, & qui continue à se distinguer par son zèle, le déposa pour avoir écrit cette pièce, & ne cessa de le persecuter; il se refugia en Angleterre, où le Prince de Galles lui accorda sa protection; il y a de l'élevation & de l'interêt dans la Tragedie de *Douglas*, mais il a donné depuis *Agis*, & le *Siège d'Aquilée*, qui n'ont pas eû autant de succès.

On s'est vû reduit à imiter & à traduire. Mr. Aaron Hill s'est distingué dans ce genre; il a traduit *Alzire*, *Merops*, & *Zaire*, & les Anglois ont reçu avec de justes applaudissemens ces productions d'un Poëte etranger, mais qui a écrit pour toutes les nations, & pour tous les tems. Le Traducteur a donné aussi plusieurs pièces dans les deux genres, mais elles ne sont point au dessus du mediocre. On lui reproche en general de la roideur, & de l'obscurité.

L

Mr.

Mr. Murphy a mis sur le Théâtre en 1759 un *Orphelin de la Chine*. Il s'est écarté de Voltaire, en donnant l'âge viril à l'Orphelin véritable & au supposé, ce qui le rapproche de *l'Heraclius* de Corneille ; mais malgré cette augmentation de caractères & d'interêt, son dernier acte est très foible.

Mr. Whitehead a traité le sujet des *Horaces*, sous le nom du *Père Romain* ; mais il s'est écarté de Corneille, & en se bornant à la famille des Horaces, a renoncé au rôle intéressant du jeune Curiace. La pièce a cependant des beautés, & se soutient avec succès. *Warwick* a eû sur le Théâtre Anglois une réuffite passagère, qu'on a attribué en grande partie aux Acteurs.

Quoique Garrick n'ait point écrit de tragédies, les changemens, les additions qu'il a fait à plusieurs pièces anciennes, & le nombre de prologues qu'il a composés, font voir qu'il auroit pû tenir une place distinguée dans le genre tragique, qu'il a d'ailleurs beaucoup contribué à soutenir.

D'après ce tableau, nos Lecteurs seront peut-être surpris de voir Melpomène si fort négligée chez une nation, qui paroïsoit destinée à la faire regner avec le plus grand éclat. Mais on peut cependant en donner des raisons assez naturelles. Si Shakespear avoit de grands talens, il étoit aussi à bien des égards dans d'heureuses circonstances. Les mœurs se sont adoucies & affoiblies en
même

même tems ; la correction & la timidité ont succédé à l'effor hardi du genie. Cet auteur mit souvent sur le théâtre l'histoire de sa nation, & il le fit avec la plus grande liberté, même sous le regne despotique d'Elisabeth. Mais dans nôtre siècle, & sur des Théâtres dirigés par la Cour (2), une telle liberté seroit, peut-être, nommée licence. Tout a changé. Dans la plûpart des pays, l'histoire n'est qu'un beau roman ; & dans ceux, où il y a encore de la liberté & des partis, les evenemens sont déjà l'objet de l'opinion, des prejugsés, & des passions de la nation. L'ame de chaque spectateur a pris des impressions inalterables ; & il ne depend plus du Poëte de la manier à son gré. Qui y a-t-il cependant de plus interessant, & de plus utile pour une nation, que de voir retracer les principaux evenemens de ses annales ? Un Anglois ne fera jamais dans la situation d'Oreste, d'Achille, ou d'Agamemnon. Il pourroit dire avec Clitemnestre, “ Et que

(2) Les ennemis du Chevalier Walpole se servoient assez souvent du Théâtre contre lui. Ce moyen étoit plus dans le goût des Republiques anciennes que des Gouvernemens modernes. Aussi nôtre Ministre fit il passer une Loi, qui soumet toutes les piéces nouvelles à l'examen du Grand Chambellan. Le Comte de Chesterfield s'opposa vivement à cette Loi. Il la combattit en homme de Lettres & en Citoyen, & le Discours qu'il prononça en cette occasion est un des chefs d'oeuvre de l'Eloquence Angloise.

“ me fait à moi cette Troye, où tu cours ?” Mais il se trouvera dans des positions pareilles à celle de quelques uns de ses Ancêtres ; & leur exemple, présenté d’une manière vive & frappante, lui inspirera de sages résolutions.

George I. assistoit à la représentation d’Henry VIII. tragedie de Shakespear. Henry VIII. ordonnant à son Ministre Wolsey d’envoyer des lettres circulaires d’indemnité dans des provinces où on avoit refusé de payer certains impôts fort onereux, le Cardinal dit bas à Cromwell, “ Les provinces
“ sont irritées contre moi ; faites publier,
“ que c’est par nôtre intercession que cette
“ revocation & ce pardon ont lieu.” George I. sourit alors de l’art du Ministre, qui, auteur du mal dont on se plaignoit, déroboit à son Maître le mérite de la réparation, & se tournant vers le Prince de Galles, “ Vous voyez, George,” lui dit-il, “ ce que
“ vous avez à attendre un jour.” Ce Roi donnoit un bel exemple. Pères, si vous voulez que vos enfans soyent un jour des Citoyens, ce n’est pas à l’Opera Italien, mais au Théâtre Anglois qu’il faut les conduire.

Outre le defavantage des circonstances où se trouvent les successeurs de Shakespear, ses ouvrages même les refroidissent peut-être plus qu’ils ne les animent. Le melange de defauts singuliers & de beautés sublimes, qui y regne, les confond & les abbat. Après
avoir

avoir été éblouis par des éclairs perçans, ils font replongés dans une nuit sombre. Ses fautes les egarent, ses beautés inimitables les decouragent.

Steele, contemporain & ami intime d'Addison, fit pour la Comedie ce qu'Addison avoit fait pour la Tragedie. Vanbrugh & Congreve plaisoient à l'esprit, mais ils offensoient l'innocence & la pudeur. Steele, Directeur du Théâtre, chercha à y retablir la decence, & à le rendre utile aux mœurs. Ses *Amans Vertueux* (3) rappellèrent un genre plus noble & plus intereffant, qui fit autrefois les delices des plus éclairés des Romains ; mais que de beaux esprits modernes, plus difficiles que ces hommes de genie, ont voulu tourner en ridicule, par l'epithète de comique larmoyant. On admira, surtout, dans cette pièce une scène sur le duel & le faux point d'honneur, une des plus belles du Théâtre, & très superieure à l'ennuyeuse predication du Chevalier Grandison sur le même texte.

Peu de tems après, Gay ouvrit une nouvelle carrière. Son *Opera des Gueux* eût 63 representations, & se soutient toujours brillamment sur le Théâtre. Il a eû quelques heureux imitateurs.

(3) *Conscious Lovers*. Nous sentons qu'*Amans vertueux* est une traduction vague. Mais la langue Françoisé ne fournit pas du terme plus precis.

Depuis ces époques, on ne peut guères citer aux Étrangers que la Comédie du *Mari soupçonneux* (4). Le caractère de *Ranger* a fait, surtout, le plus grand plaisir. C'est un libertin ; mais plein d'honnêteté, d'esprit, & de vivacité. Il y a aussi, dans le rôle du Mari, de bonnes scènes d'agitation & de jalousie ; & nous croyons que cette Comédie pourroit résister à l'épreuve de la traduction.

Nous pourrions nommer quantité de petites pièces, & de farces, pleine d'un bon comique. L'Auteur de l'*Orphelin de la Chine* en a donné plusieurs, qui ont eû un grand succès ; *le Bourgeois politique, la vieille Fille, le Citadin, &c.*

Nous devrions parler ici de Mr. Foote, & de ses pièces, qui sont pour la plupart d'un genre particulier ; mais nous sommes obligés de nous borner, pour ce volume, aux spectacles d'hiver. Si nous continuons ces Mémoires, nous nous ferons un plaisir de rendre, l'été prochain, à Mr. Foote la justice que méritent ses talens.

Garrick a mis sur le Théâtre plusieurs petites pièces, qu'on voit toujours avec plaisir ; comme *le Retour du Fermier, le Tuteur, Lethe, &c.*

Colman est, depuis quelques années, le premier favori de Thalie. Sans manquer de force comique, il a fait régner dans ses

(4) Donnée en 1745, par le Docteur Hoadley.

pièces la décence & le sentiment. Elles font également honneur aux talens de son esprit, & aux qualités de son cœur.

Il debuta en 1760 par *Polly Honeycombe*, petite pièce, où il tourne en ridicule les femmes romanesques, & un vieux couple qui affecte une tendresse excessive & déplacée.

Il donna l'année suivante *la Femme jalouse*, qui fût reçue avec les plus grands applaudissemens. Il osa pour sa seconde intrigue (très bien liée au reste avec la principale) emprunter de Fielding les rôles de Lady Bellaston, de Sophie, & de Western. L'entreprise de copier un tel maître étoit délicate, & c'étoit montrer bien du talent que de n'y pas échouer entièrement. Mais on admira surtout toutes les scènes de Jalouſie, qui font frappées au coin du génie. Ces scènes écrites avec naturel, finesſe, & chaleur, furent rendues de même par Garrick & M^e Pritchard.

Mr. Colman a donné depuis, *La Virtuose*, en deux Actes. Cette pièce eſt ſemée de traits de bonne plaisanterie ſur ces prétendus Connoiſſeurs de la Muſique Italienne, qui, aveugles aux beautés des productions de leur pays, n'admirent que ce qui vient d'Italie, en ce genre.

Et *le Mariage clandestin*. Meſſrs Colman & Garrick ont travaillé conjointement à cette Comédie. Le conſtraſte des ridicules des

Seigneurs & des Marchands, présenté d'une manière piquante, une marche vive & intéressante, & l'union bien ménagée du sentiment & du comique, soutiendront toujours cette pièce sur le Théâtre.

Dans le Mariage clandestin, un vieux Lord, malgré ses travers, avoit l'avantage sur le Marchand, qui montre un caractère ridiculement vain, & bassement intéressé. C'est, peut-être, pour en faire une espèce de réparation aux Citadins, que Mr. Colman a mis l'année passée *l'Ecoffoise* sur le Théâtre, sous le nom du *Marchand Anglois* (5). Cette pièce est un modèle pour ceux qui voudront tenter dans la suite d'enrichir le Théâtre Anglois des beautés de ceux des autres nations ; mais j'avoue que je ne conçois pas ce qui a engagé l'auteur à s'écarter de Voltaire quant à l'inimitié entre les Monroses & les Murrays ; il me paroît qu'il perd par là beaucoup de chaleur & de sentiment.

Il étoit naturel que le Tércence Anglois entreprit de traduire le Romain, & qu'il y réussit ; aussi la traduction, que Colman nous a donné de Tércence, ne nous permet elle pas, & c'est beaucoup dire, de regretter le tems qu'il y a employé. Nous en entretiendrons nos lecteurs dans la suite.

(5) Mr. Colman a dédié cette pièce à Mr. de Voltaire en stile lapidaire ; conduite très différente de celle de ses predecesseurs, qui dechiroient les Ecrivains François qu'ils avoient pillés.

L'Amour

L'Amour au Village est le plus goûté des petits Operas Anglois modernes. Mr. Bickerstaff, son auteur, donna l'année passée *l'Amour à la Cité*, & malgré la reputation du premier, celui-ci n'a pû se soutenir. On attribua surtout sa chute à des indecences, qui revoltèrent un auditoire dont le goût s'est fort epuré. C'est à Garrick qu'on doit en grande partie cet heureux etrangement, aussi bien que la plûpart de ceux qui tendent à perfectionner les Théâtres Anglois (6).

Depuis l'an 1747, qu'il est Directeur de celui de Drury-lane, il n'a cessé de corriger les Auteurs de siècles passés, & d'eclairer de ses avis ceux de celui-ci. Il a ramené la decence sur un Théâtre d'où un regne trop licentieux l'avoit bannie. Malgré ces heureux travaux, souvent la jalousie & le depot ont élevé leurs voix contre lui ; mais il aura toujours les suffrages flatteurs des hommes honnêtes, & des gens de goût.

Après avoir jetté un coup d'oeil sur les Auteurs Dramatiques, il nous reste à examiner les principaux Acteurs. Garrick reparoit ici pour la 4^e fois. La Nature, avare pourtant de mortels, est quelquefois injustement prodigue envers un petit nombre de favoris ; combien d'hommes excellens pour le Théâtre ne feroit on pas en decomposant

(6) Il ne faut pas cependant dissimuler que c'est à Cibber, Directeur de Théâtre depuis l'an 11. jusqu'à l'an 32, qu'on doit l'exemple & le commencement de cette reforme.

Garrick ?

Garrick ? Mais c'est à la tête des Acteurs qu'il brille dans tout son éclat. Sa réputation est si générale, qu'on me dispenseroit, peut-être, d'en faire mention ici. Je ne veux point de cette dispense, on aime à parler de ce qu'on admire, on en parle avec feu. Homme froid, qui daignés parcourir ces feuilles, pardonnez si, quelquefois, en parlant de Shakespear & de Garrick, je montre de la chaleur, peut-être même un peu d'enthousiasme ! Vous les bannissez avec raison de la Philosophie, mais ne les admettez vous pas sur des matières de Sentiment & de Gout ? Comment voulez vous qu'au sortir d'un Théâtre, ou j'ai passé successivement de la crainte à l'espérance, de la pitié à la terreur, de la douleur à la joye, j'analyse froidement ce que j'ai senti, ce que je sens encore ?

Si l'on peut citer des Acteurs qui ont égalé, surpassé même Garrick dans certains rôles, on n'en connut, jamais, sur nos Théâtres, qui ayent possédé l'universalité de talents que nous admirons en lui (7). Il brille

(7) On doit une exception à Betterton, fameux Acteur du siècle passé. Cibber, que nous avons déjà cité, a tracé le portrait de ce grand homme, avec beaucoup de finesse & d'intelligence. Ce même Cibber a vécu assez longtems pour comparer les deux Acteurs ; il les estimoit tous les deux, mais c'étoit à Garrick qu'il donnoit la préférence. C'est une Anecdote que nous tenons de feu Mr. Mallet, & cette décision a beaucoup de force. Les vieillards jugent avec une prévention favorable tout ce qui leur rappelle la souvenir de leur jeunesse.

tour

tour à tour dans la Tragédie, la Comédie, & la Farce. Ce n'est jamais Garrick que vous voyez ; c'est un Mari qui soupçonne sans raison la vertu de sa femme ; c'est un fils saisi d'horreur à la vue de l'ombre de son père assassiné ; c'est Lusignan qui embrasse ses enfans ; alors nous entendons le cri de la Nature, & non la voix d'un Acteur, nous nous oublions, nous répandons des larmes ; c'est un pauvre imbecille, dont le moindre mouvement contraint l'homme grave & solennel à joindre ses ris aux ris éclatans de la populace. Toutes les passions s'emparent de ses traits, & les changent à leur gré ; nous avons de lui des portraits dans des rôles différens ; ce n'est qu'après un examen attentif qu'on y remarque un fonds de ressemblance.

Je plains l'homme de goût qui lit Shakespear sans avoir vû son eloquent interprete ; Que de beautés qui lui échappent ! Quelquefois un accent, un geste de Garrick, l'éclaireroient plus que tous les Commentateurs. Heureux, qui peut l'avoir devant les yeux en lisant les ouvrages de ce Poëte ; quelle différence entre cette lecture animée, & la lecture froide de celui qui ne voit rien ! Garrick m'a toujours fait decouvrir de nouvelles beautés ; & Shakespear lui-même seroit, peut-être, quelquefois surpris de se trouver si grand. Nous avons vû avec plaisir un portrait de Garrick appuyé sur le buste de Shakespear ; l'idée étoit ingénieuse ; mais elle
cût.

eût été plus juste si le Poëte s'étoit appuyé sur l'Auteur.

Mad^e Pritchard, digne de représenter avec Garrick, joue d'après la nature, & n'y joint d'art que ce qu'il faut pour l'embellir; elle fait les nuances fines, les passages prompts & vifs, avec la plus grande intelligence & le sentiment le plus vrai. Elle a outre cela le mérite de réussir également dans les deux genres, dans la femme jalouse, comme dans la Reine ambitieuse & cruelle. On admire toujours ses talens; & ses défauts, qu'on commence à appercevoir avec regret, ne sont que les foiblesses d'un âge avancé.

Londres a acquis cet hiver aux dépens de Dublin Mad^e Dancer, femme charmante, intéressante Actrice. En la voyant dans les rôles tendres, où elle se distingue, le spectateur est ému par un double intérêt, & la voix du sentiment étouffe celle de la critique. Elle a reçu dernièrement des applaudissemens dans Zaire.

Le Bas Comique a choisi M^e Clive pour le représenter dans tout son éclat sur le Théâtre de Drury-lane. Elle y est tout aussi à son aise que dans sa chambre, & excite nos ris sans paroître y songer. Elle excelle aussi dans certains rôles d'un Comique outré; comme, par exemple, dans la Bourgeoise qui contrefait ridiculement le ton & les manières de la Femme de Condition.

Nous

Nous ne nous arrêterons point dans cette première esquisse sur les Acteurs qui ont un mérite borné ou incertain. Barry a eu autrefois une très grande réputation, ses graces & sa figure le mirent fort à la mode auprès du beau sexe ; la mode baissa à mesure que les graces s'évanouissent. Holland a un certain nombre de partisans. Love & King plaisent dans le bas comique ; Miss Pope joue avec decence & vivacité, &c.

Le Théâtre de Covent-garden, depuis longtems en decadence, vient de se relever avec le plus grand éclat.

Me Yates y regne sans rivales. Qu'on se représente une femme dont les traits sont beaux & réguliers, la taille noble & majestueuse, les gestes variés, forts, & gracieux, & la voix harmonieuse ; qu'on se dise que cette femme joint à ses talens une étude réfléchie de son art, & on aura une idée de Me Yates. Mais c'est surtout dans les rôles de force qu'elle ravit le spectateur. Elle rend admirablement bien la fierté, le dépit, l'indignation, la fureur, le désespoir, & les mouvemens tumultueux qui déchirent & ébranlent l'ame par leurs chocs. Elle a reçu dernièrement des applaudissemens dans les rôles d'Hermione, d'Horatie, & de Calliste. L'on n'oubliera non plus jamais Jane Shore se traînant dans les rues, & tombant à la porte de sa rivale, ni le premier coup d'oeil de repentir & de tendresse qu'elle jette sur son

son epoux offensé, & que la honte detourne aussitôt.

Powel interesse les spectateurs sur le même Théâtre. Confondu pendant quelque tems parmi les élèves & les imitateurs de Garrick, il s'est élevé bientôt au dessus d'eux. Il a senti ce qu'on ne sauroit trop repeter aux Acteurs ; c'est qu'ils ne sortiront jamais du mediocre, en copiant tel ou tel d'entr'eux. Il a compris, que la meilleure manière d'imiter Garrick, c'etoit d'etudier & de suivre la Nature. Les traits d'imitation servile disparoissent, la Nature parle ; & quand on a nommé Garrick, après une longue pause on nomme avec plaisir Powel.

L'on peut nommer, après cela, Smith, Bensley, Clarke, dans le genre serieux ; & dans le comique Woodward, Yates, & Shuter, le favori des galleries.

Il a parû, sur la fin de cette année, trois nouvelles productions. A Drury-lane, *Un Coup d'Oeil derrière la Toile, ou la nouvelle Repetition, par Garrick, en deux Actes.* Cette petite pièce a été bien reçue. On y trouve des traits naturels & comiques sur les petits details du Théâtre.

La Femme-Veuve, Comedie en cinq Actes, par W. Kenrick. Madame Mildmay, femme d'un epoux qu'elle aimoit, & dont elle etoit adorée, lui avoit, par des indiscretions, donné lieu de la soupçonner d'infidelité. Il s'etoit battu

battu avec son prétendu rival, & avoit disparu croyant l'avoir tué. Depuis douze ans Madame Mildmay pleuroit sa mort, ou son injuste indignation. Elle ignoroit le sort d'un fils qui avoit accompagné son époux ; & Narcissa, sa fille, étoit toute sa consolation. Cette fille a les vertus, la sensibilité de sa mère, avec les mêmes défauts qui causerent ses malheurs. Elle aime Melmouth, jeune homme d'un caractère noble, mais qui dépense un peu légèrement les sommes que son père lui fait tenir des Indes. Le Marchand, correspondant de ce père, vient à Bath, & annonce au jeune Melmouth que son père est mort, & l'a déshérité. Dans le même tems Madame Mildmay apperçoit son époux dans la rue, & le reconnoit. Elle apprend qu'il se nomme le General Melwood, & qu'on le croit père de l'amant de Narcissa. Alors elle ne doute plus que le frère & la sœur ne soyent amoureux l'un de l'autre, & elle tache sans dire son secret de faire renoncer Narcissa au jeune Melwood, & de l'engager à lui préférer le Lord Courtly, un autre de ses admirateurs. Après cette scène, Melwood annonce noblement à Narcissa, que son père l'a déshérité, & qu'il n'a plus qu'un cœur à lui offrir ; son amante ne lui cède point en générosité ; indignée du changement de sa mère, qu'elle n'attribue qu'à un vil intérêt, elle offre sa main à Melwood, & lui propose de l'em-

mener

mener en Écossé (8). La mère apprenant leur fuite, tremblante à l'idée de l'inceste, decouvre son secret à Mylord Courtly, qui les joint, & ramène Narcissa, qui, instruite par sa mère, fait entendre à Melwood qu'elle ne fera jamais à lui. Le General-Melwood a fait changer le testament du père du jeune homme dont il étoit l'ami, & dont il a pris le nom pour se cacher. Instruit des sentimens des deux amans, il vient chez M^e Mildmay, & cette visite amène une reconnaissance intéressante entre la femme & le mari, qui depuis longtems est convaincu de l'innocence de sa femme. Melwood épouse Narcissa.

Telle est l'esquisse de la principale intrigue de cette pièce, dont, suivant la coutume Angloise, une seconde remplit les vuides. Cette seconde est moins intéressante, & peu liée à la première. Le rôle de la Femme-veuve est joué par M^e Pritchard, d'une manière très intéressante; elle rend avec naturel & finesse les différentes émotions qu'éprouve cette femme sensible & foible. L'Auteur a mêlé de comique le fonds sérieux de sa pièce. Sillogisme, par exemple, valet du

(8) Les Amans, qui veulent se passer du consentement de leurs parens, sont obligés d'aller s'unir en Écossé, depuis un Acte de Parlement, qui les empêche de le faire en Angleterre: Acte très favorable aux cabaretiers de la route, & aux Curés de la frontière.

jeune Melwood, a passé quelque tems à l'Université, & y a contracté une pedanterie solennelle qui amuse le spectateur. Et Mr. Lombard, riche Marchand & Alderman de la Cité, qui cherche à se faire elire Membre du Parlement dans un bourg près de Bath, dit plusieurs choses qui ont le merite d'une bonne plaisanterie adaptée aux circonstances presentes. Il raille un Medecin, qui avoit saigné sa bourse à un premier voyage. Son ami lui dit ensuite qu'il a eû grand tort, que ce Medecin a beaucoup d'influence dans le bourg, & qu'il traite le Maire & les Aldermans d'une douzaine d'indigestions au moins par année. “ Diantre, (repond Mr. Lombard,) j'ai regret à mes railleries, mais
 “ dites lui que c'est là mon humeur ; vous
 “ savez que c'est ainsi qu'on excuse tout.
 “ Ou bien, si je croyois de le gagner par là,
 “ ma foi, je pourrois avoir demain matin
 “ une legere attaque de goutte.” Il raconte ensuite à son ami ses demarches dans le bourg. Il harangua les principaux habitans. “ Je les assurai, comme c'est la coutume dans
 “ ces occasions, de mon ferme attachement
 “ pour mon Roi, pour la patrie en general, &
 “ pour leur bourg en particulier.--- Ensuite
 “ je leur parlai au long de la Constitution,
 “ de la Revolution, de la Succession Protestante, -&c. ---- y mêlant par-ci par-là
 “ quelques mots de Liberté & Propriété,
 “ Commerce & Prosperité, & ainsi de suite.
 M “ Bref !

“ Bref ! en tout je crois que je m’en ac-
 “ quittai avec énergie. --- Et quel en fût le
 “ succès ? --- Il n’en eût du tout point. ---
 “ Non --- non --- vous me surprenez. --- Point
 “ de succès du tout, je vous proteste ; vous
 “ pouvez bien être surpris en vérité. --- Tout
 “ bien considéré, cependant, je n’en suis pas
 “ si surpris. Chaque chose a son tems, l’art
 “ oratoire comme tout le reste. . . Les bil-
 “ lets de banque, les billets de banque, Mr.
 “ Lombard, sont les seuls argumens qui pre-
 “ valent dans ces tems ci.” Le même Mar-
 chand dit à un Lord, “ Il y a longtems que
 “ nous faisons un échange de nôtre argent
 “ contre vos manières ; & la balance a tou-
 “ jours été en general en vôtre faveur, per-
 “ mettez moi de vous le dire.”

Mr. Colman, qui est maintenant un des
 Directeurs du Théâtre de Covent Garden,
 y a fait représenter une petite pièce de sa
 façon en deux actes, *L’Etudiant d’Oxford à
 Londres*. Un jeune homme, d’un naturel
 heureux mais facile, fait un tour à la Ca-
 pitale avec son ami, & tombe entre les mains
 de fripons, qui s’accordent avec une fille de
 joye pour le ruiner & le deshonorer. Il croit
 ses pretendus amis honnêtes, & son amante
 vertueuse. Son cœur, imprudemment no-
 ble, est au dessus de la défiance. Il est sourd
 aux remontrances de son froid & judicieux
 ami. Cet ami se voit forcé à prendre le
 masque du vice ; il feint de s’associer avec
 les

les fripons, pour éclairer & détourner leurs perfidies ; & au moment, qu'après avoir étourdi le jeune homme par le vin ils lui avoient gagné de grosses sommes, l'ami paroit suivi de la fille de joye, leur complice, qui a tout avoué. Sa repentance lui fait accorder grace, mais les fripons sont envoyés dans la prison qu'ils meritoient.

Tout marche rapidement au but dans cette pièce ; tout y est naturel & animé. Des tableaux vifs, mais decens, presentent le jeune homme livré aux trois passions des femmes, du jeu, & du vin. La scene du jeu surtout, où on le voit recevoir les derniers coups qui achevent sa ruine, & livré au desespoir qui en est la suite, est assurément plus propre à faire impression, que quantité d'écrits sur cette matière. Et cette petite pièce enfin, également agreable & utile, est digne de l'Auteur de la Femme Jalouse, & du Mariage Clandestin.

On nous annonce pour l'année prochaine quelques autres pièces nouvelles, dont nous formons de très heureux presages, & dont nous esperons d'entretenir avec plaisir nos lecteurs.

Beaux Arts, &c.

D E P U I S quelques années les Peintres exposent leurs tableaux dans deux Sales publiques. Ces expositions excitent l'émulation de l'Artiste, & forment le goût du Spectateur. Leurs Majestés les ont honorées cette année de leur présence, & leur protection éclairée encourage & récompense les talens.

Dans l'une de ces Expositions, celle de *Spring Garden*, l'on a vû avec intérêt le portrait de la Reine en pastel par Mr. Cotes ; la Princesse Royale est endormie sur ses genoux, & la Reine fait signe du doigt de peur qu'on ne la reveille. Le Peintre a exprimé heureusement, sur une aimable physionomie, la tendresse de la Mere & les vertus de la Reine ; & on a admiré l'idée & l'exécution de ce tableau d'amour maternel.

Deux grands tableaux de Mr. West frappoient ensuite les regards ; l'un representoit Jupiter armé de la foudre près de Semelé ; l'autre, Venus racontant à Adonis l'histoire d'Atalante & d'Hippomène. L'examen n'empêchoit pas qu'on n'y trouvât des beautés. Le premier tableau plaisoit moins, & c'étoit en partie par le mauvais choix du sujet. L'intérêt ne vient point à la suite du grand
merveil-

merveilleux, qui surprend, etonne, mais ne touche pas. Le second a réuni les suffrages ; on admiroit surtout la tendre attention, peinte dans les traits gracieux d'Adonis.

Shakespear paroît avoir communiqué une étincelle de son génie à Zuccarelli, pour peindre une scène de Macbeth ; & une scène comique, peinte par Zaffani, en nous montrant combien il a de talens pour ce genre, nous a fait souhaiter qu'il s'y bornât.

Stubbs excelle à peindre les animaux ; il les rend avec une vérité, qui frappe également les connoisseurs & la multitude. Nous eumes entr'autres de lui l'année passée des jumens poulinières qu'on ne se lassoit point de revoir, & cette année des chevaux dans différentes situations.

La même Sale renfermoit plusieurs bons paysages ; entr'autres un clair de lune de Payton, des marines du même & de Seres, & des vuës de Dean & de Wilson.

Parmi une quantité de bons portraits, on a distingué ceux du Docteur Franklin par Martin, de Mlle Elliot (ci-devant Actrice) en Juno par Kettle, & de la Duchesse d'Ancafter par Peter.

On a vû avec plaisir, dans l'Exposition de *Pall Mall*, un lion & une lionne de Mr. Collet, mais surtout deux tableaux du même Peintre dans le genre d'Hogarth. Dans l'un

on voyoit un Sergeant entourés de Recrues, qui d'un geste martial montrait le drapeau à un jeune payfan, & d'un air fin lui presentoit de l'argent. La gloire s'emparoit du cœur du jeune homme. Il tournoit l'épaule à sa Belle, qui essayoit en vain de le retenir. Qu'elle avoit de graces ! On partageoit sa douleur ; on auroit voulu la consoler. On voyoit, dans le second tableau, toute une populace degager de malheureux Debiteurs des dures mains des Records. On retournoit à ces deux tableaux avec une nouvelle satisfaction ; on y decouvroit de nouveaux traits de verités & de plaifanterie. Leur disposition étoit nette, malgré la multitude des personnages ; & il y regnoit ce comique de la nature, si superieur au burlesque Hollandois. On y voyoit aussi de bons portraits, entr'autres ceux de Morland, plusieurs jolies pièces de fruits & d'oiseaux de Mr. Elmer, des marines de Wood & de Milton, & quantité de bons payfages, entr'autres de Bond & de Parker. Les Anglois réussissent assez bien dans ce genre, ainsi que dans celui des portraits. Mr. Reynolds est à la tête des Peintres en portrait ; son prix est de 40 guinées. L'on trouvoit dans ces Expositions quantité de pièces de Conversation, genre que l'on aime fort ici ; mais ces Conversations sont bien réellement à l'Angloise ; les personnages n'ont pas l'air de se parler,

parler, & se regardent à peine ; rien de plus froid, & de plus mal-adroit, que la plupart de ces tableaux.

Que dirons nous des sujets historiques, & de ce genre supérieur de Peinture qui représente l'homme, ses passions, & ses différentes situations ? Nous sommes condamnés au silence, & il ne faut point s'en étonner. L'imitation trop soutenue, même dans les Arts, où il entre du mécanique, retarde & abaisse le génie. Tandis que le Flamand a fondé une école, l'Anglois n'en auroit-il pas une ? Il le pourroit certainement ; mais il faudroit, pour cela, abandonner cette histoire des Juifs épuisée, ces traits les plus riants de la Mythologie qui ont été si souvent traités, & s'ouvrir de toutes nouvelles. Il faudroit peindre l'Anglois, ses passions, ses mœurs, ses usages, & retracer les grands traits des Annales de la nation.

Mais, n'oubliez point, surtout, Peintres Anglois ! que la branche de laurier la plus fraîche vous reste encore à cueillir. Anoblissez votre Art ! que ces pinceaux qui trop longtems servirent la frivolité, & surtout la superstition, deviennent entre vos mains les armes du sentiment, de la raison, & de la vertu ; que le crime palisse, & recule ; que l'innocence s'avance avec un doux sourire à la vue de vos tableaux. Une carrière aussi noble que variée se pré-

fente à vous. Hogarth y est entré, mais il n'a traité qu'un genre.

Dans le genre noble, peignez nous, par exemple, cet Héritier de la Couronne dont les excès faisoient trembler le peuple, se soumettant tout d'un coup à la Loi, & regagnant par ce seul trait l'estime de la nation. Qu'on lise sur le front du Juge l'amour pour la Justice, & le renoncement à soi-même; que sa figure & son geste soyent aussi nobles que l'est son action. Qu'un nouveau trait de lumière, qui lui fait sentir qu'il est homme, brille dans les yeux du Prince, & qu'un mélange de honte & de grandeur se peigne sur sa physionomie; que celles de ses indignes compagnons montrent leur bassesse & leur dépit, tandis que les spectateurs exprimeront leur admiration pour le Juge, & leur amour pour le Prince. Que le tableau soit suspendu aux murs du Tribunal, & que le Juge, sollicité par un Grand de sauver le coupable, lui montre cette peinture pour toute réponse.

Vos Historiens, vos Auteurs Dramatiques, & surtout Shakespear, vous fourniront mille sujets aussi intéressans; fréquentez les Théâtres, volez y, surtout, avant que Garrick en descende; là vous verrez des tableaux qui ne s'effaceront pas aisément, si vous avez le génie de votre art. En feuilletant Fielding, Richardson, &c. combien ne trouveriez

veriez pas de tableaux utiles & intereffans dans d'autres genres ?

Mais, imaginez auffi vous mêmes des fittuations pittoresques ; & fi vos perfonnages parlent, fi le fpectateur fait leurs fittuations, vous etes Peintres. Observez par tout, où il y a des hommes raffemblés, l'effet que produifent fur leurs traits les diverfes paffions. C'eft l'homme même qu'il faut imiter, & non l'ouvrage de l'homme. C'eft ainfi que vous acquerrerez de la gloire, & que l'etranger, qui aime à voir l'Anglois dans fes livres, voudra le contempler auffi dans fes tableaux, & lui renverra une partie des fommes qu'il lui a prodiguées avec plus de profufion que de difcernement. Les circonftances font des plus favorables ; vous avez un Monarque qui ne dedaigne pas de manier le pinceau, qui vous juge en Connoiffeur, & vous recompense en Roi.

ARTI-

A R T I C L E III.

Mœurs, &c.

R I C H A R D N A S H.

1705.

LA ville de Bath étoit petite, mal-propre, & mal-batie ; la compagnie, qui s'y rassembloit, infirme ou peu civilisée ; on fUMOIT dans les Sales publiques ; les femmes y paroïssent en tabliers, & les hommes en bottes. On y jouoit, ou on dançoit au son de quelques foibles instrumens, mais on se livroit sans goût à ces amusemens ; & on ignoroit les regles delicates, qui bornent les plaisirs pour en augmenter le prix. Les rues obscures étoient peu surs pendant la nuit ; la Fontaine sans Directeur ; la reputation même des Eaux commençoit à baisser. Un Medecin fameux avoit publié une vive brochure contr'elles. “ C'étoit (disoit-il) un “ crapaud qu'il jettoit dans la source.”

Richard Nash parût. “ Je vais chasser le “ poison du crapaud par la Musique,” dit-il aux habitans consternés. Bientôt de bons Musiciens se rendirent à Bath, la compagnie augmenta sensiblement, tous les ordres de l'Etat, charmés de ce premier succès, lui defererent unanimement la souveraineté, & Richard Nash fût le premier Roi de Bath.

C'est

C'est alors qu'on lui vit deployer tous ses talens. Il leva dans le courant de la première année un subside de 1800l. sur ses sujets, mais il les employa à leur service. La propreté & la lumière parurent ; les anciennes rues furent pavées & éclairées ; il s'en forma de nouvelles ; la Fontaine eût un Directeur ; l'ordre & la régularité s'établirent par tout ; des promenades, des jardins agreables frappaient les yeux étonnés. On vit s'élever aussi une belle Salle d'Assemblée ; & dans peu de tems, l'élegance & les ornemens succederent à la propreté. Le dirons nous ? Le Corps de Ville de Bath, soit par de petites vues, soit par une basse jalousie, chercha à traverser Richard ; tel fût le sort de presque tous les Législateurs ; mais bientôt ces Magistrats, mieux éclairés, sentirent son mérite, & soutinrent avec zèle leur Roi.

Mais, peut-être, le lecteur voudroit connoître les premières années de Richard Nash. Nous lui dirons en deux mots, que né d'une famille honnête, il fût élevé à l'Université, passa quelque tems au service militaire, & fût ensuite aggregé à la Société des Jurisconsultes du Temple. Libertin, joueur, homme de société & de plaisir, il se fauxfila à Londres dans les cercles les plus brillans ; mais sa fortune ne repondoit pas à son goût pour l'éclat & pour les plaisirs. Il passoit, à cet egard, par differens états, & vivoit souvent

vent d'expediens & d'intrigues. Je ne citerai qu'une anecdote de sa jeunesse ; elle est inserée dans le Spectateur, mais je ne puis me refuser au plaisir de la repeter. Dans un compte qu'il rendoit aux Directeurs du Temple, ils furent fort surpris de trouver un article de 10 guinées, " pour rendre un " homme heureux." Richard Nash leur dit alors, qu'ayant entendu un pauvre homme dire à sa femme, & à sa nombreuse famille, que cette somme le rendroit heureux, il n'avoit pû resister à l'envie de la lui donner, mais qu'il etoit prêt à la rembourser. Les Directeurs le remercièrent publiquement, & porterent en compte le double de la somme.

Nous avons vû que le Roi de Bath avoit travaillé avec fruit à tout ce qui regardoit la population, les richesses, & l'eclat de son royaume ; il songea ensuite à corriger les usages, & à polir & perfectionner les mœurs de ses sujets. Pour cet effet le Monarque publia des loix, propres à faire regner la decence au milieu des plaisirs ; au lieu de l'autorité & de la force, qui lui manquoient, il fût employer avec art les armes du ridicule. Combien de differens ressorts ne fût il pas obligé de faire jouer, pour bannir de son empire des usages absurdes, mais consacrés par l'habitude. Les bottes resistérent le plus longtems ; l'Anglois, libre & fier, etoit indigné qu'on voulût l'empecher de paroître botté & eperonné à l'assemblée & au bal ;
 prose,

prose, vers, furent employés contre les bottes ; enfin le Monarque en fit mettre à Polichinel, & ce dernier coup lui valut la victoire. De tems en tems cependant encore un homme botté se presentoit dans l'assemblée ; R. Nash alloit à lui, lui faisoit une profonde reverence, & l'avertissoit qu'il avoit oublié son cheval. Les rieurs estoient pour le Roi, & l'homme aux bottes se retiroit.

Ses reglemens estoient suivis avec exactitude, par tous ses sujets sans exception. Une Princesse de la famille royale lui ayant demandé une contredanse, passé l'heure fixée pour la cloture du bal, il lui repondit que les loix de Bath, semblables à celles de Licurgue, ne pouvoient être alterées, sans qu'il perdit entièrement son autorité ; & la Princesse se rendit.

Les duels estoient très frequens à Bath ; le Roi defendit qu'on portât l'épée, il faisoit arrêter les deux partis dès qu'il entendoit parler de quelques querelles, & s'il n'abolit point les duels, il les rendit assez rares. Louis XIV. n'en fit pas d'avantage.

Son autorité étoit généralement reconnue, sa conduite & sa magnificence y repondoit. Une autre principauté, celle de Tunbridge, fût ajoutée à son royaume ; & il passoit d'un état à l'autre dans une chaise tirée par six superbes chevaux, escortée par nombre de laquais, & de postillons sonans du cors.

Mais

Mais malgré son goût pour la magnificence, il rejetta toutes les marques de la royauté, & se contenta d'un chapeau blanc pour toute distinction.

Mais demandera le Lecteur, ou trouvoit il des ressources pour soutenir avec autant d'éclat sa dignité ? C'est le jeu qui les lui fournissoit ; aussi heureux que beau joueur, il gagnoit avec facilité des sommes qu'il dissipoit de même ; passionné & genereux, il ne pût jamais s'affurer un état d'indépendance. Le feu Duc de B. se livroit entièrement au jeu dans sa jeunesse, il alloit dissiper sa fortune, & il aimoit surtout à jouer avec Richard Nash, qui, sûr de sa supériorité, lia une forte partie avec lui ; bientôt le jeune Seigneur perdit la tête, joua ses terres, tout, jusqu'à son équipage, & remit, en conséquence, des billets au vainqueur. Alors Richard Nash, pensant que la leçon étoit assez forte, rendit au jeune Seigneur tout ce qu'il lui avoit gagné, à la seule condition d'être payé de 5000 l. lorsqu'il jugeroit à propos de les demander.

C'est en 1738 que nôtre Monarque se vit au comble de la gloire. Le Prince de Galles fût cette année à Bath, honora Richard de son amitié, & lui fit présent d'une boîte d'or emailée ; le Roi, de son côté, fit dresser un superbe obélisque avec une inscription de la façon de Pope à l'honneur de ce Prince. Les Seigneurs imitèrent le Prince, & présentèrent
des

des boîtes d'or au Monarque ; les simples Gentilshommes firent comme les Seigneurs ; & Richard se vit chargé de l'encens, & des tributs de ses sujets. Le Corps de Ville de Bath plaça sa statue de grandeur naturelle, entre les bustes de Newton & de Pope, dans la Sale des Eaux (1), & Richard, traité réellement en Roi, eut des levées, des flatteurs, des bouffons, & des dedicaces. L'un lui écrivoit, “ Autant le chêne surpasse l'épine, au-
 “ tant vous surpassez le reste des hommes
 “ par la bienveillance, la charité, & toutes
 “ les vertus qui ornent, annoblissent, & po-
 “ lissent l'espèce humaine.” L'autre lui marquoit, “ C'est à vous que le pauvre &
 “ le riche, le malade & l'homme en santé,
 “ le vieux & le jeune doivent toutes les con-
 “ solations, toutes les commodités, tous les
 “ amusemens que peuvent procurer celui
 “ qui a le plus excellent caractère, la plus
 “ grande habilité, & le goût le plus raffiné.” Un troisième s'adressoit ainsi en vers, à la Mort : “ Oh ! laisse le encore longtems sur
 “ cette terre, pour benir ---- polir ---- &
 “ soulager le genre humain.” Quel est le Prince qui a pû résister aux flatteurs ? Hé-

(1) Le Comte de Chesterfield, à qui il est si permis d'être difficile, fit à cette occasion une Epigramme qui finit ainsi, “ Cette Statue placée entre
 “ les Bustes vaut une forte satire ; la Sagesse &
 “ l'Esprit ne paroissent ici qu'à demi, mais la Folie
 “ s'y montre toute entière.”

las ! ils ont des Rois égaré les plus sages. Nous sommes historiens, & non panegiristes, & nous ne devons point dissimuler que la vapeur de tout cet encens étourdit la tête de Richard ; bientôt il se crût un grand personnage, & il devint petit par ses ridicules.

Le jeu, qui avoit contribué à son elevation, ternit enfin l'éclat de sa vie. La fureur des jeux de hasard augmentoit de jour en jour ; des fripons faisoient de gros profits en donnant à jouer ; il eût la foiblesse de s'associer avec eux, & il eût aussi le sort ordinaire aux honnêtes gens qui s'unissent à des fripons. Les embarras inseparables de sa dignité, & son honnêteté naturelle, qui ne lui permettoit pas de soupçonner celle des autres, l'empêchèrent de veiller de près sur la conduite de ses associés. Ils le trompèrent, & lorsqu'en 1745. des edits sévères supprimèrent les jeux de hasard, il se vit frustré par leur mauvaise foi de sommes qui lui devenoient nécessaires. Des procès infructueux, des plaintes honteuses, qui le compromettoient en dévoilant la bassesse de ses associés, furent les tristes suites de cette affaire. Depuis cette fatale époque, si l'autorité du Monarque subsista, le credit & l'estime des peuples diminuèrent. La négligence, & même une sorte de mépris, vinrent à la suite de l'âge, & des infirmités, & ses derniers jours furent tristes & amers. Il s'acquitta cependant jusqu'au bout des pénibles devoirs

de sa charge, & mourût enfin pauvre & malheureux, le 3^e Fevrier, 1761, âgé de 87 ans, 3 mois, & quelques jours. Le corps de ville de Bath honora son Bienfaiteur par de magnifiques obsèques.

Quoi ! diront ici, peut-être, quelques uns de mes Lecteurs, on nous promet des traits sur les mœurs Angloises, des caractères originaux, & l'on nous donne l'histoire d'un libertin, d'un joueur, d'un homme vicieux & frivole, tel qu'on n'en voit que trop dans tous les pays ; mais parce que vous venez de lire, par les traits qui me sont comme échappés, parce que je ne voulois pas vous prevenir, vous devez avoir entrevû que Richard Nash avoit un caractère original, & que malgré ses foibleffes, il fut utile à la nation, & à l'humanité.

Et vous, homme froid & inutile, qui jettez sur ces lignes un coup d'œil dedaigneux, vous seriez trop heureux d'acheter les vices de Richard au prix des vertus qui les effaçoient !

Aucun homme n'a contribué plus que lui à rendre les Anglois sociables, à adoucir, & à polir leurs mœurs. C'est lui qui le premier leur fit aimer ces Assemblées publiques, où il reunissoit par un mélange heureux la decence & les plaisirs. Il chercha à y introduire l'amenité qui fait le charme de la vie, & l'égalité si chère à tous les hommes. Ce n'etoit que dans ses etats que l'Anglois vi-

N

voit

voit en société, & c'est encore à Bath qu'on en trouve le plus.

Richard Nash possédoit dans le degré le plus eminent cette humanité qui console & soulage le malheureux, cette sensibilité la première des vertus. Sa Bienfaisance ne cessa jamais de s'exercer en public, & en particulier. Au fort même de sa plus grande magnificence, ses largesses égaloient ses autres dépenses. Hélas ! pourquoi faut il que ce trait fût un éloge distingué ? Un jour il venoit de gagner 200 guinées dans un tour de Piquet : un des spectateurs, dont la fortune étoit derangée, dit bas à son voisin, " Oh " " Ciel ! que tout cet or me rendroit heu- " " reux." Richard l'entendit. " Vas, & fais " " heureux," lui dit il, en le lui remettant. Jamais l'infortuné ne se presenta à lui en vain ; & lorsque sur la fin de ses jours le sort ne lui permit plus d'exercer ses vertus, il mêloit ses larmes à celles de l'indigent qu'il ne pouvoit pas consoler.

Richard contribua beaucoup à cultiver & à étendre cette Bienfaisance générale, qui distingue si avantageusement la Nation par tant de beaux monumens. Dans toutes les contributions publiques ou particulières qu'il procuroit, il donnoit toujours noblement l'exemple, & s'adressoit ensuite à ses sujets, commençant par les plus grands Seigneurs, & suivant exactement une étiquette fort utile dans cette occasion. Souvent la vanité don-

na ce qu'auroit refusé l'avarice. L'établissement qui lui fait le plus d'honneur est l'Hopital de Bath. Il s'occupa de ce projet depuis l'an 1711, jusqu'au 1742, qu'il le vit enfin entièrement executé. 110 pauvres malades sont reçus dans cet Hopital general, & y sont traités avec soin.

Richard Nash possédoit encore une autre sorte de sensibilité, plus delicate & plus rare. Joueur par état, & non par caractère, loin de chercher à faire des dupes, il donnoit des conseils aux jeunes imprudens, & sa voix en arrêta plus d'un au bord du precipice ; il falloit que l'ame de cet homme fût noble pour n'être pas avilie par l'état de joueur.

Quoique Richard eût été libertin dans sa jeunesse, dès les premières années de son regne il se montra le protecteur de l'innocence du beau sexe, & le défenseur de sa reputation ; il faisoit tous ses efforts pour prevenir les suites d'une passion aveugle ou criminelle, & donnoit souvent des avis secrets aux parens. Il poursuivoit aussi sans relâche ces hommes vils qui se vengent par la calomnie de la juste indifférence, ou du mépris que les femmes ont pour eux.

Dans sa jeunesse il rechercha en mariage une aimable personne ; l'éclat où il étoit alors intéressa en sa faveur le père de sa belle ; mais elle lui déclara franchement qu'elle lui préféroit un homme sans fortune. Le père furieux exigeoit de sa fille un consentement

forcé, lorsque R. Nash ayant fait venir son rival lui presenta sa belle avec une somme egale à sa dotte. Cette noble demarche obligea le père à consentir à l'union des deux amans. Hommes incomprehensibles, qui sollicitez une main qui se refuse, & qui auriez peut-être la bassesse d'accepter un consentement arraché, puissiez vous rougir de ce trait !

Tant d'aimables vertus relevent le caractère de Richard Nash, & font oublier des foiblesses, sur lesquelles l'ami des hommes tire un voile. C'est ainsi que ses compatriotes ont honoré sa memoire, & celebré ses vertus, & que l'auteur du *Guide de Bath* vient de jeter des fleurs sur sa tombe.

P. 103
— 105. “ Le Grand Richard regna longtems. Ce
“ Prince tout puissant etoit respecté par la
“ jeunesse, & adoré par les parens. Il ne
“ se contentoit pas de presider aux As-
“ semblées & aux Bals, mais il guidoit les
“ pas de la nimphe imprudente, & belle ;
“ souvent il lui disoit comment la jeune
“ fille credule fût trompée par l'homme,
“ l'homme perfide. Il apprenoit aux mor-
“ tels à soulager l'infortuné, & versoit sur
“ lui des larmes de compassion. Mais hé-
“ las ! il n'est plus ---- Toutes les Dryades
“ du Mont *Claverton* le regrettent ; *l'Avon*
“ & les Nymphes des Eaux versent des pleurs
“ sur sa tombe. Si le tems détruit son por-
“ trait & sa statue, les Muses lui payeront
“ un

“ un tribut plus durable ; & si, ce que nous
 “ assurent tous les Philosophes qui s’ecartent
 “ de la doctrine du grand Epicure est vrai,
 “ si l’esprit est immortel ; si, comme le di-
 “ sent les Poëtes, nous sommes occupés là
 “ bas des mêmes objets qui nous interessoi-
 “ ent ici, le Grand Nash est heureux ; ses
 “ vertus, ses travaux sont recompensez ; il
 “ danse maintenant dans les Champs Elisées ;
 “ & favori de Proserpine il preside aux Bals
 “ de la Deesse, décoré d’un castor blanc.”

La memoire de Richard a été honorée
 aussi par plusieurs Epitaphes ; il y en a en-
 tr’autres une Latine très elegante, qui finit
 ainsi :

“ Si tous les autres Rois & Gouverneurs
 “ imitoient ses vertus, & suivoient son ex-
 “ emple, (& plût à Dieu qu’ils le fissent !)
 “ ils seroient heureux, & les peuples joui-
 “ roient d’une felicité parfaite.

“ Muses & Graces ! pleurez la perte d’un
 “ tel homme ? Que Venus & les Amours, les
 “ Nymphes & les Bergers, versent des pleurs
 “ sur sa tombe ? Mais c’est toi, surtout, O
 “ Bath ! qui dois regretter sans cesse ton Roi,
 “ ton Protecteur, ton Ami. Jamais, hélas !
 “ jamais, tu n’en auras un semblable.”

La prediction ne s’est que trop accomplie.
 Jean Collet succeda à Richard Nash, & nous
 ne savons rien de lui, sinon qu’après avoir
 regné quelques années, il remit sa couronne
 à Derrick.

Samuel Derrick, III^e Roi de Bath, tient d'une main foible les rênes du gouvernement. Un esprit de mecontentement inspire la revolte à un grand nombre de ses sujets, & il chancelle sur son throne, malgré les efforts des Irlandois reunis pour soutenir un Roi de leur nation. Deja un corps nombreux de mecontens a publié le 26 Sept. de cette année un Manifeste contre leur Souverain.

Ils disent dans cette pièce, que s'étant aperçus avec douleur, des vices du gouvernement de Bath, vices qui déjà troubloient la tranquillité publique, & menaçoient de renverser de fond en comble l'état, leur amour pour la patrie les a engagés à tenir de fréquentes assemblées pour deliberer sur les moyens les plus efficaces de prevenir sa ruine totale ; qu'en conséquence il a été conclu qu'on nommeroit un comité de 13 des principaux membres de l'état, auquel on remettrait le pouvoir souverain ; que Mr. Derrick (car ces Republicains lui refusent le titre de Roi) continueroit à être Maître des Ceremonies sous la dependance du dit comité ; & qu'on lui accorderoit un revenu fixé de 300l. par année, au lieu de tous les impôts arbitraires qu'il a levés jusqu'à présent.

Mais que Mr. Derrick a rejeté avec mépris ces propositions raisonnables, c'est l'épithète que leur donnent les mecontens, mais

il faut convenir qu'elles devoient être dures à l'oreille d'un Monarque ; & qu'il a déclaré fierment, “ Qu'il ne rabattroit pas un atome de son pouvoir, que lui seul avoit le droit de faire des loix & des reglemens, que les propositions étoient temeraires, mal sonnantes, & un attentat contre ses prerogatives, qu'il maintiendrait jusqu'à son dernier soupir ; interdisant, en consequence, la publication des dites propositions, dans toute l'étendue de ses états ; & protestant contre tout changement quelconque.”

Mais, malgré le ton ferme & décidé de Derrick, les mecontens, parmi lesquels il y a plusieurs Seigneurs de rang, & la plupart des Gentilshommes de Bath, persistent dans leurs premières résolutions, & invitent le peuple à se joindre à eux.

Plus d'un Lecteur rit, peut-être, de la gravité de ce morceau. Effectivement l'Anglois traite les bagatelles même avec un sérieux, dont on peut rire quelquefois. Mais s'il existoit une nation qui, traitant légèrement & plaisamment les choses les plus importantes, se passionât sérieusement pour les bagatelles, seroit ce chez cette nation qu'on devroit trouver les critiques ? Quoiqu'il en soit, voila le spectacle d'un royaume divisé ; voila d'un côté un Roi, de l'autre un Parlement ; voila le Pouvoir Aristocratique & le Monarchique qui se choquent. Qui l'emportera de ces deux gouvernemens ? C'est ce qu'il

ne nous appartient point de décider ; nous nous contenterons d'observer que ce période paroît marqué pour les troubles des petits états, troubles qui heureusement n'occupent que les imprimeurs.

C'est avec regret qu'après avoir montré à mes Lecteurs un Ami des hommes, je me vois obligé de leur présenter un Monstre. Mais on m'accuseroit d'inexactitude, & peut-être de partialité, si je passois sous silence un trait frappant des memoires de cette année. La femme d'un peintre (que son nom perisse avec sa memoire !) a terminé à Tyburn une vie qui deshonora & affligea l'humanité. De trois pauvres jeunes filles de paroisse qui lui furent confiées, & qu'elle accabloit de traitemens inhumains, l'une a echapé à sés coups, l'autre a perdu la vie, & la troisième, plus malheureuse encore, ne l'a conservée qu'au prix de sa santé, & des moyens de subsister par elle même ; & ce qui est inconcevable, cette femme barbare, pendant longtemps, barbare de sens froid, barbare même avec une sorte de goût & de raffinement, eût une nombreuse famille, & jouissoit d'une bonne reputation. Si j'entrois dans les details revoltans de ces scènes affreuses, sans doute mes Lecteurs s'ecrieroient, " Les " Anglois sont cruels." Quoi ! parce qu'au milieu du peuple immense de Londres, il s'est trouvé un monstre, faudra t'il en conclure que la Nation entière est cruelle ?

Assez

Assez, & trop longtems, on a repeté ces expressions, que la verité & la justice condamnent. Non ; l'Anglois n'est point cruel. C'est au fort d'une guerre animée, que j'en chercherai les preuves. C'est à vous-mêmes, François, que j'en appelle. L'Anglois ne fût il pas aussi humain, aussi genereux, que brave ?

À ces momens d'horreur publique ont succédé des momens de douleur & d'accablement. Nous avons perdu, à la fleur de son âge, un Prince dont la conduite dans cet instant critique a redoublé nôtre estime & nos regrets. Il a vû approcher la fin de sa carrière, avec ce sens froid tranquile qui n'appartient qu'à de belles ames ; entrant dans des details sur la manière dont on devoit annoncer cette nouvelle à ses illustres parens ; dictant des lettres ; & avertissant le Secrétaire de se hâter, crainte qu'il n'eût pas le tems d'achever. C'est ainsi que sa mort nous a instruit, en nous affligeant ; & qu'elle nous a montré le juste milieu entre une foiblesse pusillanime, & cette solemnité affectée qu'on nous presente quelquefois pour modele. O vous, qui voulez apprendre à mourir, ne vous adressez point à ces livres mensongers ; contemplez ce Prince qui eût tant de raisons d'aimer la vie, & qui la quitte avec une fermeté vraie & simple. Nous avons tous donné des larmes à sa mort ; & le Roi, qui connoit si bien toutes les vertus de l'humanité,

nité,

ntté, a regretté sincèrement un Prince digne d'être son frere.

L'autre jour, en traversant le Parc, je vis à une fenêtré du Palais de la Reine, le Roi entouré de trois de ses enfans. Je m'arrêtai ; je jouissois de ce tableau ; lorsqu'un bon Fermier, se retournant vers moi, me dit d'un air de satisfaction, “ Il caresse ses enfans, il “ joue avec eux comme feroit un de nous.” — “ Oui, mon ami ! vôtre Roi aime tendrement ses enfans & ses sujets ; il est “ nôtre pere à tous.”

Nos lecteurs apprendront sans doute avec plaisir, que la fortune vient de verser ses dons sur le merite obscur ; le premier lôt de la Loterie (de 20,000l.) est tombé en partage à un pauvre citoyen d'Abingdon, qui gaignoit sa vie à relier des tonneaux, & à vendre de la bierre en detail. Dans ces momens de surprise, où l'homme se peint par des traits aussi energiques que sûrs ; cet homme, vrayment noble, s'est oublié entièrement lui-même, pour ne s'occuper que des autres. Son premier mouvement à cette nouvelle a été d'effacer tout ce qui lui étoit dû. Il s'est ensuite étendu en promesses envers ceux qui lui avoient annoncé cet événement, tous ceux qui y avoient eû quelque part, & ses concitoyens & amis. Voyant entr'autres un pauvre Savetier, qui venoit tous les soirs boire une pinte chez lui, “ Mon ami, (lui a t'il dit,) je t'enverrai “ tant

“ tant de cuir, que ta boutique ne pourra
 “ le contenir.” Quelques jours après un
 homme froid, ou peut-être bassement inte-
 ressé, ayant voulu lui faire sentir que toutes
 ses promesses avoient été trop fortes, & qu’il
 feroit bien de ne les remplir qu’en partie,
 “ Quoi ! (lui repondit ce galant homme,)
 “ je ne manquai jamais à ma parole, pen-
 “ dant que j’étois pauvre : Le ferois je,
 “ maintenant que je suis riche ? ”

*Abregé du Memoire de Mr. Harrison sur
 sa Montre marine.*

J’A I pris le plus grand soin dans la con-
 struction de ma Montre marine, d’éviter
 autant que possible les frictions, en donnant
 aux roues de très petits pivots, en les faisant
 mouvoir sur des rubis bien polis, & en eta-
 blissant les roues & les pignons sur les plus
 grands nombres possibles.

La partie qui travaille pour mesurer le
 tems ne marche que la huitieme partie
 d’une minute sans être remontée. Ainsi cette
 partie doit être extrêmement simple, puisque
 ce remontage se fait sur la roue qui est la
 plus près de celle du balancier, enforte qu’il
 y a toujours une force egale agissante sur
 cette roue ; & tout le reste du mouvement
 n’a pas plus affaire dans la mesure du tems,
 que la personne qui le remonte une fois par
 jour.

Il y a un ressort dans l'intérieur de la fûée, que j'appelle un grand ressort secondaire. Ce ressort est toujours bandé à un certain point de tension par le grand ressort ; & pendant qu'on remonte la Montre, tems auquel le grand ressort ne peut point agir, ce ressort secondaire tient sa place.

Dans les Montres communes en general, les roues ont sur le balancier environ un tiers du pouvoir qu'y exerce le ressort du balancier, c'est à dire, que si le pouvoir du ressort du balancier est trois, celui des roues est un ; mais dans ma Montre marine, les roues n'ont sur le balancier qu'environ une quatre-vingtième partie du pouvoir qu'y exerce le ressort du balancier ; & il faut convenir, que moins les roues ont affaire avec le balancier, & mieux c'est. Dans une Montre commune, les roues, ayant ce grand pouvoir sur le balancier, peuvent, quand la Montre est remontée & le balancier en repos, faire marcher la Montre ; mais quand le balancier de ma Montre marine est en repos, & le ressort monté, la force des roues ne peut pas plus la faire marcher, que la force des roues d'un Regulateur ordinaire ne peut mettre le pendule en mouvement, quand le poids est remonté : Et la force des roues de ma Montre ne pourra pas plus encore, mouvoir le balancier, lorsqu'il est en repos, dans un angle plus grand à proportion de la vibration qu'il doit faire, que la force des
roues

roues d'un Regulateur ordinaire ne peut faire quitter la perpendiculaire au pendule, lorsqu'il est en repos.

Le balancier de ma Montre marine est plus de trois fois plus pesant qu'un des plus grands balanciers communs, a plus de trois fois son diamètre; & le balancier d'une Montre ordinaire parcourt environ six pouces d'espace dans une seconde, mais le mien en parcourt environ vingt quatre dans le même tems; en sorte que si ma Montre n'avoit pas d'autres avantages sur une ordinaire, on pourroit cependant en attendre déjà de grands effets. Mais de plus elle n'est point affectée par les differens degrés de chaud & de froid, ni par le mouvement du vaisseau, & la manière dont la force des roues est appliquée au balancier, la forme du balancier même, & la cycloïde artificielle (si je puis employer cette expression) qui agit sur le ressort de celui-ci, sont telles, que par ces différentes inventions, quelque soit le jeu vif ou lent du balancier, toutes ses vibrations se font dans le même espace du tems; & par là même, s'il est du tout en mouvement, il faut nécessairement que ce mouvement soit juste. De tout cela il résulte qu'une telle Montre marine ne peut être mue que par principe, & jamais par hazard.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

HISTOIRE.

ON verra dans cette Notice plusieurs Livres estimables dont nous regrettons de ne pouvoir pas rendre un compte détaillé ; mais l'abondance des matériaux d'une année entière nous a imposé la nécessité du choix. La faveur publique, en nous encourageant à multiplier le nombre de nos volumes, pourra nous permettre de ramener quelquefois nos Lecteurs à des ouvrages dignes de leur attention.

*A Series of Letters, etc. by Oliver Mac Allester.
Suite de Lettres. 4to. 2 vol. chez Williams.*

Ces Lettres roulent sur des Négociations secrètes en France. Nous ménagerons l'Auteur, & respecterons le Public, en gardant le silence sur cet ouvrage.

A general History of the World. Histoire generale du Monde depuis la Creation jusqu'à nos jours, etc. vol. 12. 8vo. chez Newbery.

Le dernier volume de cette compilation conduit le fil de l'Histoire jusqu'à l'an 1766.

Terra

Terra Australis cognita, etc. Voyages dans les Terres Australes, etc. 8vo. 1 vol. Edinbourg.

C'est le très long titre d'une compilation, tirée assez maladroitement de l'excellent ouvrage du President Des Broffes.

*The History of England, etc. Histoire d'Angleterre depuis l'Avenement de Jaques I. jusqu'à l'Elevation de la Maison d'Hanovre, par M^e Macaulay, vol. 3^e in 4to, chez John-
ston et Cadell.*

Cette Dame se soutient toujours avec gloire dans la carrière difficile qu'elle a entrepris de parcourir. Ses idées fortes & républicaines ne se démentent point dans ce volume, qui expose le commencement de la Guerre Civile entre Charles I. & son Parlement.

The History of the Rebellion, etc. Histoire de la Rebellion et des Guerres Civiles d'Irlande, par Mr. Warner. 4to. chez Tonson.

Cet ouvrage utile & impartial est tout ce que nous avons de mieux sur les troubles d'Irlande.

Hibernia Curiosa, etc. Lettre d'un Gentilhomme de Dublin . . . qui donne une Idée generale des Mœurs et Coutumes, etc. des Irlandois, avec des Observations sur l'Etat de Commerce et de l'Agriculture dans ce Royaume, et une Description

scription des Curiosités naturelles les plus remarquables, etc. Ornée de Plans et de Vues tirées sur les Lieux. 8vo. chez Flexney.

Cet abrégé du titre donnera une idée de l'ouvrage, qui est également utile & agréable.

Historical Memoirs of the Irish Rebellion in the Year 1641. Memoires Historiques de la Rebellion d'Irlande en 1641, tiré des Actes publics et des principaux Auteurs Protestants, etc. 8vo. chez Williams.

L'Histoire de Mr. Warner est judicieuse, impartiale, intéressante. Celle ci est d'un autre genre.

An Inquiry, Historical and Critical, into the Evidence against Mary Queen of Scots, etc. Recherches Historiques et Critiques sur les Accusations faites contre Marie Reine d'Escoffe, et Examen de ce que rapportent à cet egard Mrs Hume et Richardson. 8vo. chez Owen.

C'est la seconde édition augmentée, d'un ouvrage en faveur de Marie, qui a été bien reçu.

*Historical Memoirs of his late R. H. W. A. Duke of Cumberland, etc. Memoires Historiques de feu S. A. R. Guillaume Auguste, Duc de Cumberland, qui renferment l'Hi-
stoire*

histoire Politique et Militaire de la Grande Bretagne pendant ce Periode. 8vo. chez Waller.

Ne vous laissez pas éblouir par ce titre !
mauvaise compilation.

Reflexions on the Affairs of the Dissidents in Poland. Reflexions sur l'Affaire des Dissidents en Pologne. 8vo. chez Vaillant.

Ce qui est rare ici, cet ouvrage contient plus que n'annonce le titre. C'est une Recapitulation courte & bien faite des Evénemens qui ont eu trait à la Religion en Pologne depuis le 11^e siècle.

Anglo - Norman, etc. Antiquités Anglo-Normandes, recueillies dans un Voyage fait dans une Partie de la Normandie. fol. avec fig. chez Baker.

Cet ouvrage renferme bien des choses savantes & curieuses.

A Tour to the East, etc. Voyages faits dans l'Orient en 1763 et 1764, avec des Remarques sur la Ville de Constantinople, et sur les Turcs, et des Pièces choisies de Poesie et de Philosophie Orientale, par Milord Baltimore. 8vo. chez Richardson et Clark.

Ce Noble Auteur est un de ces Voyageurs rares pour qui la Verité est tout, & qui se gardent bien de la sacrifier à de vains embellissemens, ou à des écarts d'imagination.

O

A Voyage

A Voyage round the World, etc. Voyage autour du Monde, dans le Vaisseau le Dauphin commandé par le Commodore Byron, avec des Détails sur les Geans Patagoniens, etc. par un Officier du dit Vaisseau. 8vo. chez Newbery.

Les Officiers à bord du Dauphin ont désavoué cet ouvrage ; & le public ne connoit pas encore trop exactement les dits Patagons.

The Peerage of Scotland, etc. Liste Genealogique et Historique de tous les Pairs d'Ecosse, etc. avec leurs Armoiries. 8vo. chez Almon.

C'est l'Abregé d'un ouvrage de Mr. Douglas, qui est fort long & fort cher.

The Study of Geograph'y, etc. L'Etude de la Geographie perfectionnée, par Thomas Jefferys, Geographe de S. M. fol. chez l'Auteur.

Le but de cet ouvrage est d'apprendre aux jeunes gens à dresser eux-mêmes les Cartes de Geographie, sur des plans donnés. L'Auteur donne pour cela deux plans pour les Hemispheres, un pour l'Europe, deux pour l'Asie & l'Afrique, & deux autres pour les pays à l'entour du Pole. On ne peut qu'approuver l'idée & l'execution.

A new Collection, etc. Nouveau Recueil de Voyages et de Decouvertes, contenant ce qu'il y a de plus curieux dans les 14 Parties du Monde, etc. orné de Cartes, Plans, et Estampes. 8vo. 7 vol. chez Knox.

Cette

Cette compilation, qui tient un milieu raisonnable entre les Recueils les plus étendus & les Abregés, est bien faite en general--- On a oublié le Japon.

PHILOSOPHIE, etc.

An Appeal to Common Sense, etc. Appel au Sens Commun en Faveur de la Religion. 8vo. Edinbourg, et se vend à Londres chez Cadell.

Le Docteur Oswald, Auteur de cet ouvrage, cherche à poser d'une manière claire & ferme les principes du sens commun, & à l'opposer au scepticisme & à l'incrédulité. On lui reproche des longueurs & des répétitions.

Four Dissertations. I. On Providence, etc. Quatre Dissertations. I. Sur la Providence. II. Sur la Prière. III. Sur les Raisons qu'on a de croire que les Hommes vertueux se rejoindront dans un Etat de Felicité. IV. Sur l'Importance du Christianisme, la Nature de l'Evidence historique, et les Miracles. Par Richard Price, Membre de la S. R. 8vo. chez Cadell.

Sommaire des Perceptions de l'Ame, avec une Dialectique ou Logique, servant d'Introduction à la Theorie de l'Esprit, par l'Editeur des Lettres sur l'Esprit. 8vo. chez Rivington.

On ne traduira pas assurément cette ouvrage, s. pour traduire il faut comprendre. Il est vrai que force honnêtes gens trouvent que cela n'est pas nécessaire à la rigueur.

A new Catalogue, etc. Nouveau Catalogue d'Erreurs vulgaires, par Etienne Fovargue, A. M. Membre du College de St. Jean à Cambridge. 8vo. chez Crowder.

Plusieurs de ces erreurs vulgaires ne sont réellement que dans la tête de l'Auteur ; tantôt il ressuscite, tantôt il crée des monstres pour les combattre. C'est une erreur vulgaire, que plus on va au midi, & plus on a chaud ; c'est une erreur vulgaire, que plus on charge un fusil, plus le coup a d'effet ; c'est une erreur vulgaire, qu'il faut faire lire des livres sottisiers aux enfans, &c.

An Inquiry into the Principles of Political Oeconomy, etc. Recherche sur les Principes de l'Oeconomie Politique, etc. par le Chevalier Steuart. 4to. 2 vol. chez Millar et Cadell.

Cet ouvrage important decouvre une connoissance parfaite des hommes, & un grand zèle pour leur bonheur.

Loose Remarks, etc. Remarques detachées sur quelques Theses des Rudimens Philosophiques du Gouvernement et de la Societé de Hobbes, avec une courte Esquisse d'une Forme de Gouvernement Democratique, adressée au Signior Paoli. 8vo. chez Davies.

L'on

L'on trouve ici de bonnes remarques sur quelques argumens du Hobbes en faveur du Pouvoir Royal, & des sentimens très republicains rendus avec chaleur. (Cet ouvrage est de Mad^e Macaulay.)

The Oeconomy, etc. L'Oeconomie de l'Esprit.
8vo. chez Bladon.

L'Auteur est bien mauvais Oeconome.

BELLES LETTRES.

The Comedies of Plautus, etc. Les Comedies de Plaute, traduites en Vers blancs ; par Bonnell Thornton. 8vo. 2 vol. chez Becket.

C'est une traduction elegante de VII Comedies de Plaute. Nous en parlerons dans la suite, aussi bien que du Terence de Mr. Colman. Ces deux ouvrages tiendront une place distinguée dans la Litterature Angloise.

The Works of Horace, etc. Horace en Vers, par Messrs Duncombe et plusieurs Autres ; avec des Notes Historiques et Critiques ; 2de Edition en 12mo. 4 vol. chez Becket.

On a très bien fait d'avertir que ces deux volumes contiennent des Imitations d'Horace.

Six Asssemblées, etc. ou Entretiens de plusieurs Savants Arabes, par Mr. Chappellow, Professeur

professeur en Langue Arabe de l'Université de Cambridge. 8vo.

Ce petit ouvrage a du moins le mérite d'être traduit de l'Arabe.

The Georgics of Virgil, etc. Traduction des Georgiques de Virgile, par T. Neville, M. A. 8vo. chez Beecroft.

Traduction plus fidèle qu'elegante.

The Iliad of Homer, &c. L'Iliade d'Homère, traduite en Vers blancs, avec des Notes qui indiquent les principales Beautés de l'Original, etc. avec des Remarques sur la Traduction de Mr. Pope. Livre I. qu'on donne comme un Essai de tout l'Ouvrage, par Samuel Langley, D. en T. 4to. chez Doddsley.

Voici comme l'Auteur parle de Pope. “ Il
 “ ferma ses yeux à la lumière du Texte
 “ d'Homère pour suivre les feux follets des
 “ marais de sa cervelle. Ainsi qu'Icare, vou-
 “ lant s'élever plus haut que le prudent De-
 “ dale, fit fondre sa cire, & tomba dans la mer ;
 “ ainsi Pope en s'éloignant du Texte d'Ho-
 “ mère, (le grand chemin,) s'ecarta impru-
 “ demment & perit enfin, en qualité de Tra-
 “ ducteur, dans une mer d'erreurs.” Nous
 ne croyons pas que les Vers blancs de Mr.
 Langley fassent oublier ceux de Pope.

An Essay, etc. Essai sur les Connoissances de Shakespear, par R. Farmer. 8vo. chez Cadell.

Il y a longtems qu'il s'est formé deux partis au sujet de Shakespear. L'un croit travailler à sa gloire en soutenant qu'il étoit favant ; l'autre y travaille peut-être avec plus de succès, en ne lui accordant que l'étude de la Nature, & la connoissance de la langue Angloise. Mr. Farmer est de ce dernier parti, & sa Dissertation se fait lire avec plaisir.

Military Institutions, etc. Vegèce traduit en Anglois, avec une Preface, et des Remarques par le Lieutenant Jean Clarke. 8vo. chez Griffin.

Louons ce Militaire d'avoir si bien employé des momens qui sont perdus pour la plupart des Officiers. On n'avoit qu'une vieille traduction de Vegèce, du tems d'Elizabeth, rare, & encore plus obscure.

The Ruins of Pæstum, etc. Ruines de Pæstum, ou Posidonie, dans le Grand Grèce, à 23 lieues de Naples, etc. fol. chez Whit.

Ouvrage executé avec goût & magnificence, & qui sera précieux pour les Curieux ; d'autant plus qu'il renferme les seuls monumens, peut-être, que nous ayons de la vraie Architecture Dorique, & de l'état des Arts dans les Colonies Grécques établies sur les côtes d'Italie.

Remains of Japhet, etc. Restes de Japhet, ou Recherches historiques sur l'Affinité et l'Origine

gine des Langues Européens, par J. Parsons, etc. 4to. chez Davis.

Ce livre deplaira aux gens à recherches, parce que l'érudition en est fautive, ou triviale; aux gens à raisonnement, parce que l'auteur établit des préjugés, dont il tire, encore, des conséquences peu justes; aux gens de goût, parce qu'il est dépourvu d'ordre & d'agrémens. L'auteur éclaircit les Antiquités de l'Europe par des Chansons Irlandoises; & prouve le dogme de la T. S. T. par une Médaille de la Province de Tangut.

MATHEMATIQUES, PHISIQUE, MEDECINE, etc.

The Arithmetic of Infinites, etc. L'Arithmétique des Infinites, et la Methode différentielle, éclaircée par des Exemples. 8vo. chez Nourse.

Cet ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première l'auteur traite, avec de la méthode & de l'élegance, l'Arithmétique des Infinites, & la Methode différentielle. Dans la seconde, on trouve les principales propriétés des Sections Coniques démontrées d'une manière simple & facile; & dans la troisième, quelques propriétés neuves & intéressantes des plus utiles courbes mécaniques.

Medical

Medical Essays, etc. Essais et Observations de Medecine, par Charles Bisset, D. M. 8vo. chez Dodfley.

L'Auteur est deja connu par d'autres ouvrages de Medecine. Celui ci renferme plusieurs observations qui peuvent être utiles.

The Anatomy of the Horse, etc. L'Anatomie du Cheval, en 18 Planches, toutes tirées d'après Nature, par George Stubbs, Peintre, in fol. aux Depens de l'Auteur. Prix 5 Guinées.

Nous avons deja eu occasion de parler des talens de cet Artiste. Nous ne saurions trop louer le zèle, qui lui a fait entreprendre un ouvrage qui demandoit autant de soins & de depenses. Il a dissequé lui-même plusieurs chevaux, il a dessiné, & gravé les planches, & à tous ces egards il merite les plus grand eloges.

The Nautical Almanac, etc. Almanac Marin et Ephémères Astronomiques, pour l'an 1767, publiées par Ordre des Commissionnaires pour la Longitude. 8vo. chez Nourse.

Le titre de cet ouvrage en fait sentir l'utilité, & l'exécution repond au titre.

The present Method of Inoculating, etc. La Methode qu'on employe à present pour l'Inoculation ; à laquelle on a ajoute quelques Experiences pour montrer les Effets du même Regime dans la Petite Verole naturelle, par Thomas Dimfdale, D. M. 8vo. chez Owen.

Ce

Ce Medecin, est un de ceux qui pratiquent l'Inoculation avec le plus grand succès : Succès qu'il attribue dans son ouvrage à l'attention d'employer la matière fluide recente, de faire boire de l'eau froide aux malades, & de les exposer à l'air. Il a traité de la même manière, & heureusement, 40 malades de la Petite Verole naturelle.

Observations on the Air, etc. Observations faites sur l'Air et les Maladies epidemiques depuis 1738 jusqu'en 1748, traduit du La. in de Huxham, D. M. M. de la S. R. par son Fils. 8vo. 2 vol.

Bonne traduction d'un ouvrage fort utile.

The History, etc. Histoire et l'Etat present de l'Electricité, avec des Experiences, par J. Priestly, D. en Droit, et M. de la S. R. Causa latet, vis est notissima. Ovid. 4to. chez Cadell.

Cet ouvrage interessant est divisé en 8 parties ; la première, qui en fait plus de la moitié, traite l'histoire de l'Electricité ; la seconde, ses propriétés, &c. la troisième, les differentes Theories, les Desiderata, &c. Les autres parties traitent de la construction des Machines electriques, des regles de pratique, des Experiences les plus curieuses, avec une suite de celles qu'a fait l'auteur en 1766, qui termine l'ouvrage. Nous n'avons rien d'aussi suivi ni etendu sur cette interessante matière.

T H E O-

THEOLOGIE.

A Dissertation concerning, etc. Dissertation sur l'Antiquité de la Langue Hebraïque, ses Lettres, Voyelles, et Accents, par Jean Gill, D. en Theol. 8vo. chez Keith.

Ce livre est plein de savantes recherches, & tend surtout à prouver, que les Juifs n'ont pas altéré le texte sacré.

An Attempt to explain, etc. Essai d'Explications des Mots Raison, Substance, Personne, Credo, Orthodoxie, Eglise Catholique, Index, avec des Reflexions et Observations, par un Ministre Presbyterien. in 12mo. Johnston.

Cet honnête & digne Ecclesiastique est l'Avocat de la raison & de la moderation, & les defend avec beaucoup de jugement & de lumières. Il finit son ouvrage en disant, “ Je declare que je ne m'attacherai à aucun parti, ou à aucune faction de la Religion ; à moins que ce parti ne se montrât véritablement catholique, par un amour universel pour le genre humain. Faites ce qui est honnête, voilà ma philosophie ; aimez Dieu & les hommes, voilà ma religion.”

The Sick Man's Companion, etc. Le Compagnon du Malade, avec une Dissertation préliminaire sur la Prière, par G. Dodwell, D. en T. 8vo. chez White.

L'Auteur

L'Auteur prouve très bien dans sa Dissertation la nécessité de l'exercice de la Prière, & les avantages qui en resultent ; & les modèles qu'il en donne sont fort judicieux, mais manquent quelquefois de chaleur.

An Address, etc. Adresse au Clergé sur ce qu'il s'écarte de la Doctrine de la Réformation, etc. 8vo. chez Keith.

Le bonheur de la société civile, prétend l'Auteur, dépend entièrement des predications sur la Trinité, le Peché Originel, la Justification par la Foi, &c. C'est à la negligence du Clergé à cet egard, mais surtout à leur methode de precher la morale au lieu du dogme, qu'on doit attribuer le relachement des mœurs. Ces sentimens judicieux sont, d'ailleurs, débités avec un emportement qui nous feroit trembler, si l'Auteur avoit du pouvoir.

M E L A N G E S.

The History, etc. Histoire de Miss Pittborough, par une Dame. 2 vol. 8vo. chez Cadell.

Ce roman est decent, & plein de sentimens & de reflexions utiles.

Il Latte, an Elegy. Le Lait, Elegie. 4to. chez Dodsley.

L'Auteur

L'Auteur, déjà connu par de jolis ouvrages, exhorte les Mères à allaiter leurs Enfants. Ses vers sont aisés, & le sentiment y regne.

A free Appeal, etc. Libre Appel au Peuple de la Grande Bretagne, sur la Conduite qu'a tenu le présent Ministère depuis le 30 Juillet, 1766. 8vo. chez Aimon.

Violente declamation contre M. C. Nous profitons de cette occasion pour avertir le lecteur, que nous nous contenterons d'annoncer les ouvrages de ce genre.

The History, etc. Histoire de Mr. Biron et de Miss Greville. 2 vol. in 12mo.

C'est un heros & une heroïne, accomplis à tous egards, que les astres & leurs parens persecutent, mais qui sont heureux à la fin ; & l'ouvrage n'est pas mal écrit.

Lexiphanes, etc. Lexiphanes, Dialogue imité de Lucien, etc. 8vo. chez Knox.

L'Auteur, homme d'esprit, tourne en ridicule, dans ce Dialogue, le stile affecté & neologique de quelques Ecrivains modernes, mais surtout celui de l'Auteur du Rambler.

The Adventures, etc. Avantures d'Emera, ou la belle Americaine ; où on developpe les avantages particuliers de la Société et de la Retraite. 8vo. 2 vol. chez Nicoll.

Il ne manque à ce roman que de l'interêt, de la vraisemblance, & du stile.

Poems,

Poets, etc. Poëmes et Traductions, par l'Auteur des Progrès de la Phisique. 8vo. chez Sandby.

Il y a beaucoup de variété dans le recueil de ce Poëte, dont les vers sont aisés & coulans.

Fugitive, etc. Pièces fugitives par un pauvre Poëte. 4to. chez Becket.

Le titre est juste; un pauvre Poëte, en vérité.

A Scheme, etc. Projet pour payer, en peu d'années, les Dettes Nationales, en cassant l'Acte du Parlement sur les Mariages. 8vo. chez Becket.

Qu'on se marie pour un certain nombre d'années seulement, & qu'en renouvelant le terme on paye une taxe au Gouvernement: Ces mariages seront très nombreux, & enrichiront bientôt l'Etat. Tel est le système de l'Auteur, vieux garçon, qui n'a pas osé se marier.

An Essay on Original Genius, etc. Essai sur le Genie, etc. 8vo. chez Dilly.

L'Auteur s'étend surtout sur le Genie appliqué à la Poësie. On ne peut être toujours de son avis dans les details, mais il faut convenir qu'ils contiennent beaucoup de remarques ingénieuses & utiles.

Familiar

Familiar Letters, etc. Lettres familières entre Abraham Hill, Tresorier de la S. R. Seigneur de la Chambre de Commerce, etc. et plusieurs Personnes distinguées du Siècle passé. 8vo. chez Johnston.

Recueil très intéressant à tous égards.

The Concubine, etc. La Concubine, Poëme en deux Chants. 4to. chez Doddsley.

Imitation fort agreable de l'ancien stile de Spenser.

The Life and Opinions, etc. Vie et Opinion de Tristram Shandy. 9me vol. chez Becket.

Les plaisans comparent l'Auteur à Cervantes, à Rabelais, ou avec encore plus de raison peut-être, à Harlequin.

A Letter to G. G. Lettre à G. G. 8vo. chez Williams.

C'est une reponse à quelques Ecrits publiés pour defendre la conduite de ce Ministre.

Dissertation, etc. Dissertation sur la Frisure des Têtes des Dames, etc. soumise aux Connoisseurs, tant anciens que modernes, par un Coeffeur Anglois. 8vo. chez Williams.

Ce Coeffeur parle en Philosophe, la belle Nature est son guide, et il ne veut point s'en écarter. Il censure avec force la mode presente des toupets qui menacent les nues; et nous croyons que les vrais Connoisseurs, du moins les modernes, seront tout à fait de son avis.

The

The Power of Faith, etc. Le Pouvoir de la Foi et de la Pieté établi par des Exemples, dans des Memoires de Theophile Lobb, D. M. M. de S. S. R. par Jean Greene in 12mo. chez Buckland.

Ces exemples edifiants sont tirés du Journal du devot Théophile. --- “ Etant Ministre Non-
 “ Conformiste, il se rendit coupable d’une
 “ quantité d’iniquités, de pechés d’omissions &
 “ de commissions --- Satan l’assaillit, & le sui-
 “ vit avec d’horribles & violentes tentations ;
 “ mais, la même année, il signa une alliance
 “ avec Dieu ---- Ayant perdu sa femme, il
 “ pria Dieu pour en avoir une autre, & Dieu
 “ exauça sa prière ---- Ensuite il cessa de prê-
 “ cher, & se fit Medecin, mais (quoique Me-
 “ decin) il renouvelloit toutes les années son
 “ alliance avec Dieu ---- ne gagnant pas beau-
 “ coup, il s’adressa à Dieu qui lui procura des
 “ pratiques,” &c. &c. &c. Cet ouvrage se vend 2s. 6d.

Letters etc. Lettres écrites de divers endroits par Samuel Derrick, etc. in 12mo. 2 vol.

Admironz un Roi Philosophe qui se fait imprimer malgré tous ses embarras ! (vid. p. 198.)
 Ce recueil de lettres est agréable ; nous avons déjà de jolies pièces de vers, de la même main.

Debates, etc. Débats dans l’Assemblée Ajiatique. 8vo. chez. Nicoll.

Plaisante caricature !

On the etc. Vers sur la Mort du Marquis de Tavistock. 4to. chez Dodfley.

Ces Vers sont aisés, naturels, & le sentiment paroît les avoir dictés à un homme pénétré des vertus de l'aimable Seigneur, qu'on a regretté avec tant de justice.

The Present State, etc. L'Etat présent de la Grande Bretagne et de l'Amérique Septentrionale, relativement à l'Agriculture, la Population, le Commerce, et les Manufactures, examiné avec impartialité, etc. 8vo. chez Becket.

Cet ouvrage intéressant paroît écrit par un homme bien instruit ; l'on y trouve des vuës qui pourroient être fort utiles.

The Cries of Blood. Les Cris de Sang, Relations authentiques de la Vie et de la Mort de plusieurs Malheureux qui ont été condamnés et exécutés pour des Vols et des Meurtres, dont ils étoient innocens.

Que cette liste est affligeante pour l'homme sensible & juste ! ---- Et cependant les Loix de ce Pays sont douces, & la Torture n'y est point en usage.

The Farmer's, etc. Lettres d'un Fermier au Peuple Anglois, contenant les Sentimens d'un Oeconome sur différens Sujets de la plus grande Importance, en particulier l'Exportation des Grains ---- la Balance de l'Agriculture, et des Manufactures ---- L'Etat présent de
P l'Oeco-

l'Oeconomie ---- les Effets des Fermes grandes ou petites ---- la Situation des Pauvres ---- La Conduite de la Société pour l'Encouragement des Arts --- L'Importance de l'Entretien des Bois ---- Les Emigrations dans les Colonies ---- et quelques autres Morceaux sur l'Oeconomie rustique et domestique. 8vo. chez Nicoll.

Ce titre donnera à nos Lecteurs une idée de l'ouvrage, & il suffira d'indiquer qu'il est plein de vuës judicieuses sur tous ces differens objets, si interessans pour la Nation.

Remarks, &c. Remarques sur les Ecrits, et la Conduite de J. J. Rousseau. 12mo. chez Cadell.

L'Auteur zélé partisan de J. J. montre plus d'esprit & de vivacité, que de raison & de justesse.

An additional, etc. Nouveau Volume de Lettres de Myladi Montagu, etc.

On lira avec plaisir ces Lettres, quoiqu'elles ne soyent peut-être pas aussi interessantes que les premières.

The Stage, &c. Le Théâtre, le grand Chemin de l'Enfer. Essai sur le genre pernicieux des Amusemens du Théâtre, où on prouve qu'ils ne peuvent consister avec la Religion, et qu'ils renversent la Morale ; avec des Traits sur les Caractères vicieux et dissolus des plus eminens Acteurs. Le tout renforcé des meilleures

leures Authorités, anciennes et modernes.
8vo. chez Nicoll.

Ce titre en apprendra assez au Lecteur, qui m'excusera, j'espère, si je lui avoue que je n'ai point lû cet ouvrage. Il est dédié à un Mr. Madan, Apôtre de la secte Méthodiste, & je n'ai pas l'honneur d'être de cette Secte.

The Rise, etc. La Naissance et les Progrés de l'Art des Jardins en Angleterre, Poeme. 4to. chez Moran.

Sur ce sujet, si propre à la Poësie, l'auteur se montre Poëte agreable, & homme de goût. Il décrit une grande quantité des plus beaux Parcs & Jardins de ce pays.

The Spirit, etc. L'Esprit des Loix sur les Banqueroutes, par Edward Green. 12mo. chez Williams.

Ce traité renferme bien des choses curieuses sur cette matière importante.

A new and compleat, etc. Dictionnaire des Loix, ou Abregé General, sur le Plan le plus étendu qui ait encore paru, etc. par T. Cunningham. fol. 2 vol. chez Crowder.

Cette compilation sera certainement fort utile ; elle n'est pas cependant exempte des défauts trop ordinaires aux ouvrages de ce genre.

The History, etc. Histoire de Nourjahad, par l'Éditeur de Sidncy Bidulph. 12mo. chez Dodslcy.

C'est un Conte Oriental ---- Il est bien long.

The History, etc. Histoire du Major Bromley, et de Miss Clifton. 12mo. 2 vol. chez Wilkie.

L'Intrigue de ce Roman ne vaut rien, les sentimens n'en valent rien non plus, et le stile, pas grand chose.

TRADUCTIONS.

The History of Greenland, etc. Histoire de Groenlande, contenant une Description de ce Pays, et de ses Habitans; et en particulier la Relation d'une Mission qui ont fait les Herrnhuters, etc. par David Crantz, traduite de l'Allemand, ornée de Cartes et d'Estampes. 8vo. 2 vol. chez Dodslcy.

La première partie contient bien des Anecdotes curieuses; la seconde bien des absurdités curieuses aussi.

Belisarius, etc. Belisaire, in 12mo. chez Vailant.

C'est une elegante traduction de l'ouvrage de Mr. Marmontel.

Noah,

Joah, etc. Noe, traduit de l'Allemand de Mr. Bodmer, par Joseph Collyer. 2 vol. chez Dodsley.

Ce Poeme a eté recû froidement.

Critical Reflections, etc. Réflexions critiques sur le Caractère et les Actions d'Alexandre le Grand, ecrites originaiement en Italien, par S. A. S. le Prince Frederic Auguste de Brunswic. 8vo. chez Becket et De Hondt.

On a recû, avec un empressement merité, des reflexions qui font également honneur au cœur et à l'esprit de leur illustre Auteur.

An Essay on Crimes, &c. Essai sur les Délits et les Peines, avec un Commentaire attribué à Mr. de V. 8vo. chez Almon.

Cet ouvrage mérite l'accueil d'une Nation qui aime la Justice & l'Humanité.

An Essay, etc. Essai sur l'Opera, du Marquis d'Algarotti. in 12mo. chez Davis.

Dorval, ou la Vertu eprouvée. 8vo. chez Dodsley.

C'est une traduction de la Comédie de Mr. Diderot.

Great Events, &c. Les Grands Evenemens par les petites Causes, de Mr. Richer. 12mo. chez Newbery.

Letters,

Letters, etc. Lettres de la Comtesse de Sancerre, par Madame Riccoboni. 12mo. 2 vol. chez Becket.

The Works of, etc. Les Oeuvres de Metastasio, traduites de l'Italien, par Jean Hoole, vol. 1, et 2. 12mo. chez Davies.

Cette agréable traduction est en vers blancs. L'Auteur est déjà connu par une traduction du Tasse.

A Letter to D. Maty, etc. Lettre de l'Abbé Coyer à Mr. Maty, etc. sur les Patagons. 8vo. chez Becket.



FAUTES à CORRIGER.

<i>Page</i> 14,	<i>Ligne</i> 13,	procururent	<i>Lifés</i> procurèrent
	26,	jugés	jugé
	30,	familles	famille
16,	10,	Archiepiscopale	Archiepiscopal
37,	2,	elopinant	clopinant
41,	3,	de bon ton	du bon ton
44,	4,	cet	ce
	11,	de	du
49,	24,	le	la
62,	14,	fes	les
165,	à la Note,	du	de
167,	9,	etrangement	changement
		&c. &c. &c.	